



R. BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III.

Race

DE MARINIS

512

NAPOLI

Proc. Of Man'ny A 512 ~~505~~

~~502~~

5 216
OSCAR COMETTANT

DE
HAUT EN BAS

IMPRESSIONS PYRÉNÉENNES



PARIS
DEGORCE-CADOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR
37, Rue Serpente, 37

—
1868



DE HAUT EN BAS

IMPRESSIONS PYRÉNÉENNES

I

Une question. — Lourdes. — Le chocolat Pailhasson. — La grotte du Miracle. -- Un autre miracle. -- Avis aux estomacs.

Avant toute autre chose une question.

Êtes-vous, cher lecteur, atteint d'une de ces infirmités si bien portées dans le monde élégant et que la médecine a décorées du joli nom de pharyngite ou de laryngite granulée ?

Vous me faites signe que non.

Tant pis, vraiment ; car je ne sais rien de plus agréable que d'aller dans les Pyrénées, à Luchon, à Bagnères-de-Bigorre, à Saint-Sauveur, aux Eaux-Bonnes ou à Cauterets, passer les vingt et un jours réglementaires après lesquels, si on ne tient pas ab-

solument à rester fashionable par la gorge, on est infailliblement débarrassé de toute infirmité de ce genre.

Aussi que de faux malades prennent à Lourdes la diligence ou se font porter en calèche découverte à travers la montagne pour se rendre à quelque une de ces stations aimées et suivre un traitement dont ils n'ont aucun besoin, pour le seul plaisir de le suivre !

Sans être un gandin, la Providence, qui veille à tout et sur tous, m'avait enveloppé le voile du palais de la granulation à la mode.

Je n'avais pas demandé cette faveur ; mais puisqu'elle m'était si généreusement accordée, j'en profitai pour aller me guérir.

J'ai dit qu'on prenait la diligence à Lourdes, cela signifie que le chemin de fer qui, l'an dernier, s'arrêtait à Tarbes, a étendu ses longs bras de fer jusqu'à Lourdes. Ils iront bientôt jusqu'à Pierrefitte, qui sera les colonnes d'Hercule de la vapeur aux Pyrénées.

Qu'est-ce que Lourdes ? me demandera le lecteur curieux.

Suivant M. Taine, ce n'est « qu'un amas de toits ternes, d'une morne teinte plombée, entassés au-dessous de la route. Les deux petites tours du fort dessinent dans l'air leurs formes grêles. Un rocher énorme d'une seule pièce, noirâtre, lève son dos rongé de mousse au-dessus d'une mince muraille d'enceinte qui tourne pour l'enserrer : on dirait un éléphant dans une baraque de planches. »

Le tableau n'est pas flatteur. Mais Lourdes a plus d'un titre à l'attention du voyageur, et nous sommes heureux de lui rendre la justice que n'a pas craint de lui refuser M. Taine.

C'est à Lourdes qu'un philanthropique pharmacien imagina, pour reconforter ses clients, de fabriquer un chocolat semblable à tous les chocolats connus jusqu'alors et que, pour cette raison, il baptisa de son nom distingué de Pailhasson. Le *chocolat Pailhasson* obtint un succès de vogue, tout aussi mérité et tout aussi explicable que bon nombre d'autres succès de vogues, en pharmacie, en littérature, en confiserie et en musique. Aujourd'hui on vous considérerait comme bien peu de chose si, passant par Lourdes, vous ne faisiez emplette de quelques livres de chocolat Pailhasson. Et pourquoi n'en achèteriez-vous pas, puisqu'il n'est pas plus mauvais que tout autre chocolat, et que, sans coûter plus cher pour cela, il s'appelle Pailhasson !

On croque machinalement le chocolat du pharmacien de Lourdes et l'on se rend à la grotte pour contempler l'endroit sombre, humide et désert, où la sainte Vierge daigna se montrer à une jeune gardeuse de dindons, Bernadette Soubirous.

Le miracle de Lourdes et celui de la Salette sont, sauf meilleur avis, les deux plus étonnants miracles de ces dernières années, et aussi ceux qui rapportent les plus beaux bénéfices. Ils prouvent que nos populations ne sont pas aussi abandonnées du ciel que pourraient le faire croire certaines lettres pastorales

de certains prélats trop prompts à se poser en interprètes des actions de la Divinité.

Mon premier soin, en passant à Lourdes, après avoir payé ma dette à Pailhasson, fut d'acheter un petit livre de l'abbé Fourcade, où l'apparition à la grotte de Lourdes est racontée avec un grand charme d'expression et beaucoup de naïveté :

« C'était le jeudi 11 février 1858, dit l'éloquent abbé. Bernadette Soubirous, jeune fille de Lourdes, âgée d'environ quatorze ans, ramassait du bois sec le long du gave, avec une de ses sœurs, âgée de onze ans, et une de leurs compagnes, âgée de treize ans.

« Quand elles furent arrivées près de la grotte dite de Moëssavielle, elles avaient à traverser le canal du moulin de M. de Lafitte : le moulin était en réparation et le canal presque à sec. Les deux compagnes de Bernadette, qui étaient nu pieds, passèrent sans difficulté et arrivèrent à la grotte. Elle, qui avait ses bas, aurait bien voulu s'épargner la peine de se déchausser ; elle pria donc les deux enfants de vouloir lui jeter quelques grosses pierres dans le lit du canal, afin qu'elle pût les rejoindre sans se mettre dans l'eau. Mais, sur leur refus, Bernadette dut prendre le parti de quitter sa chaussure. »

Ne nous plaignons pas du peu de complaisance des jeunes compagnes de la jeune Soubirous, car c'est en se déchaussant que la gardeuse de dindons fut témoin des premières manifestations du ciel en sa faveur. Écoutons M. l'abbé Fourcade ; il sait tout, lui :

« Pendant qu'elle ôte le premier bas (M. l'abbé

ne dit pas si c'est le bas droit ou le bas gauche), son attention est provoquée par un bruit semblable à un coup de vent qui agiterait des arbres voisins. Elle regarde les peupliers qui bordent le gave, mais ils sont immobiles. »

Voilà un premier miracle, mais il est faible. Poursuivons.

« Elle ôte le second bas ; un bruit pareil au premier se fait entendre encore, et alors, se tournant du côté opposé vers la grotte, elle remarqua l'agitation d'un arbuste (un églantier) placé à l'ouverture d'une niche ovale, et, dans cette niche, elle distingue une forme humaine... Bernadette croit voir une dame, vêtue d'une robe blanche que retient une ceinture bleue, avec un voile blanc sur la tête, une rose jaune sur chacun de ses pieds nus, tenant dans ses mains jointes un chapelet aux grains blancs, chaîne couleur d'or du plus grand éclat. »

C'était, on l'a deviné, la Reine des cieux, rien que cela ! qui avait revêtu ce costume d'emprunt pour apparaître à la petite bergère, s'entretenir avec elle en patois, et lui commander d'aller boire de l'eau boueuse et de manger du cresson.

Bernadette obéit, nous dit l'historiographe de ce miracle ; mais Bernadette ne put arriver dans l'endroit désigné par la Vierge qu'en se tenant à genoux et courbée. Et puis, comment boire et comment se laver ? A grand'peine elle trouve quelques gouttes d'eau : c'est de la terre détrempée. Elle gratte avec sa main, forme un petit creux où se ramasse un peu

d'eau, mais tellement bourbeuse que l'enfant, l'ayant portée à ses lèvres, la rejette par trois fois, sans se sentir la force de l'avaler. Cependant, l'ordre qu'elle a reçu de la Mère de Dieu est si formel, elle en comprend si bien la divine importance, que, boueuse ou non, elle boira de cette eau, dut-elle en éprouver des hauts de cœur. En effet, elle accomplit cette céleste fantaisie, malgré sa répugnance. Non-seulement elle boit de l'eau boueuse, mais elle mange une petite herbe, espèce de cresson, qu'elle trouve à l'endroit indiqué. Sa parfaite obéissance va recevoir son prix : l'apparition lui parle de nouveau et lui donne la mission *de dire aux prêtres qu'elle veut qu'on lui bâtisse une chapelle à l'endroit où elle lui apparaît.*

Manger d'une espèce de cresson et boire d'une eau bourbeuse n'était qu'une bagatelle ; donner l'ordre de bâtir, dans la grotte même, une chapelle en l'honneur du miracle, afin d'établir un pèlerinage favorable au bonheur des âmes dans l'autre monde et de créer pour celui-ci des ressources pécuniaires qui manquaient à Lourdes, voilà, suivant notre faible entendement, le côté véritablement sérieux de cette providentielle apparition, non encore reconnue, il est vrai, par notre Saint-Père le Pape.

Aujourd'hui une chapelle est bâtie dans la grotte de Lourdes, et cette ville, jadis si peu animée, a vu sa prospérité naître avec la foule des pèlerins qui ne cessent d'accourir de toute part pour contempler la niche où la Reine des cieux a mis pied à terre

dans les circonstances mémorables que vous savez.

Au reste ce miracle n'est pas le premier dont Lourdes puisse s'honorer. Cette ville a de la chance.

« Charlemagne, dont le nom, du nord au midi, est toujours accompagné d'une histoire singulière, rapporte M^{me} A. de M... dans ses *Lettres sur la Bigorre*, assiégeait le château-fort de Mirambel, depuis appelé Lourdes. Mirat, qui en était le châtelain, faisait une vigoureuse défense, sans nul effroi du grand renom de l'empereur. Assiégés et assiégeants échangeaient prouesses et ruses ; mais les hautes tours restaient debout, et les Francs, encore à leurs pieds, élevaient vers elles de longs et terribles regards d'envie, de menace et de dépit furieux.

« Un aigle vint s'abattre sur la plate-forme du château, et y déposa un grand poisson tout en vie. Alors, Mirat l'envoyant à Charlemagne, lui fit dire :

« Pensez-vous qu'ayant de telles provisions toutes
« fraîches, nous pensions à capituler ? Quand l'hiver
« viendra couvrir la vallée de neiges, nous nous fes-
« toyerons à couvert. »

« Là dessus, l'empereur se mit en courroux et resta fort en peine. L'évêque du Puy, qui était de sa suite, s'en vint le reconforter pieusement.

« Ayez bon espoir, sire, la sainte Vierge vous sera
« en aide. »

« Et il s'en alla du consentement de l'empereur droit à la forteresse, dont les pont-levis se baissèrent et les portes s'ouvrirent à la vue des saints habits qu'il portait. Mirat vint le recevoir en grand hon-

neur et courtoisie, et ils commencèrent à conférer seul à seul.

« Mon fils, dit l'évêque, ne vous rendez point à l'empereur malgré sa puissance, car vous avez un grand cœur. Mais rendez-vous à la Vierge ; il vous sera glorieux et profitable d'être le vassal de cette noble dame du ciel et de la terre. »

« Mirat, séduit par une capitulation si honorable, donna à l'évêque une poignée de foin en gage, se reconnaissant féal châtelain de la vierge Marie ; et sortant du château, il s'achemina vers l'église du Puy-en-Velay, sise sur un rocher, portant au bout de sa lance, et ceux de sa suite aussi, une botte de foin, dont ils jonchèrent le pavé de la très-renommée église de Notre-Dame. »

Est-il vrai que les voyages forment l'esprit et le cœur ? Je n'en sais trop rien, en vérité. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'ils dérangent souvent l'estomac.

La dernière fois que je traversai Lourdes, j'entrai avec quelques compagnons de route dans un hôtel que je ne nommerai pas. Le déjeuner fut des plus médiocres, et le vin détestable. Nous n'en avions pas bu trois gorgées que nous souffrions tous de la crampe d'estomac. Un voyageur nous assura que pour bien manger et boire sainement, il faut, dans ce pays, frapper chez Laffitte, hôtel de la Poste.

Monselet, mon gourmet confrère, si vous passez par là, n'oubliez pas cette adresse ; car la Vierge qui

s'est plu à faire boire à une fillette sans malice de l'eau sale et malsaine n'accomplira probablement pas un second miracle en changeant en Médoc l'affreuse drogue acide inséparable de la crampe.

Voici la diligence, la bonne et vieille diligence dans laquelle nous montions vous et moi quand nous étions jeunes, où l'on était si mal et où l'on se trouvait si bien. Le chemin de fer vaut mieux, mais la diligence m'est resté chère. C'est elle que je prenais, il y a vingt-cinq ans, quand j'étais étudiant à Paris, et que j'allais voir ma mère à Rennes.

Je me suis assuré une place dans le coupé, et je m'y trouve entre une dame et un abbé.

Nous partons, et bientôt j'éprouve les premiers effets du sublime paysage dans lequel nous pénétrons.

II

Entre Lourdes et Pierrefitte.

Les sensations naissent des contrastes ; et, rien ne contraste d'une manière plus saisissante, plus sublime, je dirai même plus morale avec les fiévreuses agitations de la ville, que le calme immuable, la paix majestueuse de ces géants de pierre appelés les Pyrénées.

La nature est l'incomparable moraliste dont les leçons, pour qui sait et qui veut les écouter, sont toute la philosophie.

Ces fiers colosses que je vois alignés aussi loin que la vue peut s'étendre, comme la garde d'honneur du grand général de la création, semblent faits pour donner aux hommes bouleversés par les passions et divisés par l'intérêt une leçon de concorde et d'harmonie. Ils semblent leur dire :

« — Êtres chétifs et présomptueux, croyez-vous donc modifier la face du globe et l'ordre des choses établi par vos sanglants démêlés, qui ne sont que de méchantes bouffonneries quand'on les contemple de notre hauteur ? Vous vous en prenez au sol, en parlant d'équilibre européen. C'est dans vos esprits inquiets et malades qu'il faudrait chercher cet équilibre, et non dans le plus ou moins grand nombre de mottes de terre à posséder. Le sol n'y est pour rien. Regardez-nous. Ne sommes-nous pas bien équilibrés, nous autres ? Imitiez donc notre exemple, et soyez humbles, en songeant que le plus délicat d'entre nous pourrait, s'il venait à bâiller comme un bourgeois à la lecture d'un poëme épique, vous avaler jusqu'au dernier, vainqueurs et vaincus, de la sotte et vaniteuse espèce humaine. »

Mais ce langage des montagnes, si plein de sens, ne sera point entendu. Tant il est vrai que rien n'est en honneur chez les hommes autant que certains préceptes de morale qui ne sont jamais appliqués par eux.

Entre Lourdes et Pierrefitte, se trouve Argèles, pittoresque sous-préfecture, huchée sur un rocher comme un nid de granit et d'ardoises, d'où l'œil

embrasse une vallée enchantée. Si les Anglais, qui ont trouvé le détroit de Béhring, et le passage du nord-ouest, avaient découvert ce pays, il ne serait plus français ; il serait anglais par le nombre de ses habitants. Imaginez une sorte de paradis terrestre, tiède comme une serre, grandiose comme une création de poète, avec ses colossales montagnes que l'hiver couvre somptueusement de sa livrée d'hermine glacée et qui semblent monter, autour de ce tranquille séjour, une garde éternelle.

Il n'est pas de pays mieux cultivé que la vallée d'Argèles et d'un plus riche rendement. Dans l'été, les champs diversement ensemencés diaprent le sol, constamment arrosés par des courants d'eau cristaline qui s'échappent des plus hautes cimes pour tomber, après de furieux steeple-chase, dans cette grasse vallée où ils trouvent le repos en apportant l'abondance. Nous nous sentimes émus à la vue de cette magnificence de la nature, la dame, l'abbé et moi, et la flore des Pyrénées devint le sujet de notre conversation.

Je ne fus pas longtemps avant de m'apercevoir que l'abbé Laffitte, — j'ai dit le nom de mon aimable compagnon de route, — est un de ces modestes mais sérieux savants comme on en rencontre quelquefois en province, surtout parmi les prêtres voués à l'enseignement. J'appris plus tard qu'il avait, dans des circonstances curieuses et très-dramatiques, reconnu une espèce de saxifrage qui faillit coûter la vie à lui et à plusieurs savants intrépides comme lui. Poussés

par le démon de la botanique — la botanique a son démon — ils s'aventurèrent un beau jour à la recherche du saxifrage dans des endroits inconnus de la montagne, bravant la fatigue, la faim, la soif et la mort.

Aucun floriste n'ignore que la famille des saxifragées se partage en quatre tribus : les cunoniées, les hydrangées, les escalloniées et les saxifragées proprement dites. Les trois premières ne renferment que des arbrisseaux ; la dernière seule est représentée par des herbes. Elles ont toutes une étroite affinité avec les crassulacées et les ribésiées.

La plupart des escalloniées sont réléguées au-delà du tropique du Capricorne. Les hydrangées abondent dans l'Inde boréale et au Japon. Les cunoniées croissent dans les régions extratropicales de l'hémisphère austral. Les saxifragées proprement dites habitent les hautes montagnes de notre hémisphère. La France en produit bon nombre d'excellentes espèces. La nature, qui les sème avec parcimonie dans nos plaines, les prodigue sur nos hauteurs.

Or, il s'agissait, pour les savants dont nous venons de parler, d'aller à la découverte d'une de ces plantes soupçonnée, mais non encore scientifiquement reconnue.

La plante existait, en effet, sur un point de la chaîne pyrénéenne ; mais Christophe Colomb eut moins de peine à découvrir l'Amérique que les botanistes n'en eurent à mettre la main sur cette herbe désirée.

Un des savants qui faisait partie de cette expédition, M. l'abbé Miégeville, va nous raconter les émouvantes péripéties de ce drame floral. Lisez ces lignes, honnêtes bourgeois, qui ne connaissez des plantes que celles que vous cultivez dans vos jardins ombragés, et vous verrez que tout n'est pas roses dans le métier de botaniste.

« La découverte de notre *Saxifraga aizoidoides* tient à une de ces phases qui tranchent dans la vie humaine. Notre séjour de 1857 s'était continué dans la chapelle de Notre-Dame de Héas pendant presque tout le mois de septembre. Une ascension phénoménale dans la direction du Pimené et du Mont-Perdu est arrêtée. La caravane se composait de six personnes : quatre ecclésiastiques, tous membres du corps enseignant de Notre-Dame de Garaison, et deux laïques, y compris notre guide. Tout concourait à nous faire espérer une promenade heureuse et agréable. L'atmosphère était pure de tout nuage. Le soleil réchauffait les bas-fonds de ses feux, et illuminait les pics de ses rayons. Nous partîmes, joyeux et pleins d'ardeur, de la chapelle de Notre-Dame de Héas vers sept heures du matin. A une heure de l'après-midi, nous arrivions, haletants de fatigue, au port d'Estaubé et au pied du Mont-perdu, ce géant des Pyrénées, qui, pour le dire en passant, s'élève à 3,351 mètres. Notre guide, qui connaissait peu ces hauteurs, sous prétexte de nous faire mieux contempler la chapelle de Notre-Dame de Pinède (en Espagne), nous engagea dans les rochers affreux qui se

dressent à pic entre le port d'Estaubé et celui de la Canaou. Un spectacle, riche de poésie et gros d'émotion, frappait nos yeux ébahis. Sur nos têtes planait comme un pavillon d'azur le beau ciel d'Espagne, et la riante vallée de Pinède déployait à nos pieds ses gracieux massifs de verdure et ses riches pâturages. Des forêts séculaires déroulaient devant nous les grandioses ondulations de leurs touffes épaisses et sombres. Le Mont - Perdu étalait à nos côtés les éblouissantes nappes de glace et de neige qui couronnent son front audacieux. Le murmure lointain de la rivière de la Cinca, mêlé au bruit des torrents qui bondissent de tous les pics en cascades écumeuses, formait par sa sourde monotonie une de ces harmonies religieuses qui anéantissent l'orgueil humain devant la majesté de Dieu. Nous étions à six kilomètres du port d'Estaubé et dans la partie de notre *S. aizoidoides*. Cette saxifrage naît sur le flanc des rochers espagnols, entre le Mont-Perdu et les pics de Trémouse, à un kilomètre environ de la cime du Gabiédou. A M. l'abbé Laffitte revient tout le mérite de la découverte. Il était trois heures, et nos provisions de bouche étaient épuisées. La prudence nous eût conseillé de revenir sur nos pas ; cette vertu ne fut jamais le partage des touristes français. La caravane délibère ; l'escalade du port de la Canaou est résolue. Nous pensions qu'il était plus rapproché et de plus facile accès que celui d'Estaubé. Nous voilà au milieu de ravins bien plus effrayants que ceux que nous venions d'affronter. Suspendus sur des précipices dont

l'œil n'osait sonder la profondeur, nous dûmes, pendant huit heures, marcher des pieds et des mains, comme des ouvriers qui descendent et remontent le long des parois d'un puits. Le soleil s'était enfui sous l'horizon. Aux splendides clartés du jour avaient succédé les ombres d'une nuit profonde. Huit heures avaient sonné. Pâles de lassitude et de faim, visiblement protégés par le Ciel, nous arrivons au port de la Canaou. Douze kilomètres mesurent la distance de ce pic à Notre-Dame de Héas. Il nous fallait au moins trois heures pour franchir cet espace de nuit. Prompts comme l'éclair, nous nous élançons à travers les glaciers qui encombrent la gorge de la Canaou. Une demi-heure après, nos pieds foulaient le gazon qui tapisse l'immense plateau du cirque de Trémouse. Quelques minutes avant minuit, nous étions rendu dans notre presbytère, attendant au vénéré sanctuaire de Notre-Dame de Héas. Notre joie était grande ; nous venions d'échapper à des périls imminents. »

Voilà, certes, une relation intéressante, originale, dramatique et bien écrite. Intéresser la masse des lecteurs avec des saxifrages, même lorsqu'elles portent le joli nom de *aizoidoides*, n'était point chose facile ; mais l'abbé Miégevillle manie la plume aussi bien que le bâton ferré, et je recommande à tous les lecteurs, indistinctement, son *Étude comparative de quelques saxifrages*.

La route n'est pas longue de Lourdes à Pierrefitte ; elle me parut trop courte ; heureusement, je devais

conserver jusqu'à Luz mes aimables compagnons de diligence.

III

De Pierrefitte à Luz.

Pierrefitte, où la plaine finit, est un assez sombre village où se rendent volontiers en promenade, pendant la belle saison, les touristes, à pied, à cheval et en calèche qui descendent des diverses stations thermales. Les gens graves, les malades sérieux, les couples de mariés ayant plusieurs années de ménage font halte à l'hôtel des Postes. Les jeunes gens, les jeunes femmes, celles qui se rendent aux Pyrénées pour prendre ou ne pas prendre les eaux sulfureuses, pendant que leurs maris vont ailleurs chercher à d'autres sources la santé ou le plaisir, les jeunes gens et ces jeunes femmes assurent que nulle part au monde on n'est ni mieux ni plus discrètement servi que par les deux sœurs du *Restaurant de Paris*. Elles sont d'une rare gentillesse ces deux jolies restauratrices, — pardon pour ce néologisme, — et elles font en vérité tout ce que d'honnêtes villageoises peuvent faire pour satisfaire des étrangers souvent bien exigeants.

C'est dans un endroit des plus mystérieux de Pierrefitte, au pied du pic de Soulon, où croissent les plus beaux arbres du pays, et non loin du *Restaurant de*

Paris, qu'un buveur d'eau trouva un jour une élégante petite boîte en bois de palissandre, dans laquelle étaient enfermés trois objets : une fleur desséchée, une mèche de cheveux et un portrait de jeune homme enveloppé dans une lettre se terminant par ses mots : « Un mariage est une liquidation. Mais, « dans mon cœur, j'ai passé à ton actif, ma chère « (mettons Éléonore) le souvenir d'un amour que le « passif de l'hymen ne balancera jamais. »

Cette lettre d'un amoureux qui devait être romantique et caissier, n'a pas été réclamée pas plus que la fleur desséchée, les cheveux, le portrait et la boîte.

A partir de Pierrefitte, il faut toujours monter pour aller à Luz. Nulle part dans toutes les Hautes-Pyrénées et peut-être même dans les Alpes la nature n'offre un aspect plus fier et plus implacable aussi. Un pont est jeté partout où le rocher à pic descend jusqu'au gave bouillonnant, et l'on est saisi d'admiration à l'aspect des difficultés qu'ont eu à surmonter les ingénieurs pour tailler dans les flancs de ces schistes si durs une route sûre et praticable pour les voitures. Partout ici la poudre a remplacé les ciseaux de l'ouvrier, et l'on s'étonne que la poudre même ait pu triompher de ces masses prodigieuses, dont quelques-unes surplombent le chemin comme un ciel rougeâtre de pierres menaçantes. Ce chemin, qu'on peut dire merveilleux, apparaît sur quelques points à quatre cents pieds au-dessus de précipices invisibles, au fond desquels mugit, comme un tremblement de terre, le gave tournoyant et affolé. Nous voilà dans

l'empire de Jupiter, et malheur au mortel qui, obéissant à la loi de la gravitation, perd l'équilibre et roule dans l'abîme. Ici toute chute est sans espoir. Des parapets ont été construits pour protéger les voitures et cacher aux voyageurs les dangers qui les menacent en prévenant le vertige. Autrefois, il n'y avait pour communiquer avec la plaine qu'un sentier toujours dangereux, impraticable pendant la moitié de l'année. De ce sentier il ne reste d'autre trace qu'une petite arche jetée sur le profond ravin de l'Artigue, au milieu d'obscures fondrières colorées de cette espèce d'alun, composé de fer et de soufre, dont la nuance a pris le nom pittoresque de *beurre de montagne*. L'arche en question se nomme le *pont d'Enfer*. Une légende diabolique s'y rattache, mais je vous en fais grâce, les légendes où le diable figure n'étant pas précisément choses nouvelles.

Je préfère vous apprendre, si vous ne le savez déjà, que c'est en 1732, sous le grand roi, comme on disait alors, que la route conduisant à Barèges et à Luz fut commencée par de Labauve, intendant de Gascogne. D'Étigny, son successeur, la termina en 1746, secondé admirablement par un ingénieur du plus grand mérite, Polard, dont le nom a été donné à un des bains de Barèges.

A côté des hommes que nous venons de citer, qui, en faisant la fortune de ces contrées, ont acquis des droits à la reconnaissance de l'humanité, il faut citer l'ingénieur Lefranc. C'est lui qui, dans ces dernières années, a complété l'œuvre des ingénieurs du siècle

passé par des rectifications d'une hardiesse admirable et de la plus grande utilité. Polard, rebuté par la dureté du rocher et craignant les épouvantables précipices dont un torrent fougueux mine les pieds, avait tracé sa route à quatre kilomètres de Pierrefitte, de manière à laisser entre les ponts d'Arcimpé et de la Hiéladève, sur la rive droite du Gave, une montée effrayante par sa raideur et ses brusques contours jusqu'au pont d'Enfer et au Trou-de-la-Mine, d'où l'on descendait non moins rapidement sur le pont d'Amont. C'est entre ces deux points que Lefranc a osé concevoir une voie plus facile, malgré tous les doutes exprimés sur la réussite d'une semblable entreprise par des hommes les plus compétents. Il fallait voir, nous dit M. de Chausenques, le doyen des ingénieurs, retrouvant les forces de sa jeunesse, du corps et de la pensée, sous l'impression d'une grande idée, d'un bienfait public, percer d'épais taillis suspendus sur le Gave ou se cramponner aux rochers au péril de sa vie et les mesurer, oublieux du précipice et du torrent qui mugissait au bas. Si le projet et le tracé ont offert de grands obstacles et des dangers, l'exécution des travaux a présenté toutes les circonstances défavorables des routes en pays de montagnes. M. Sautiron, de Toulouse, a surmonté toutes les difficultés, et, en 1844, une belle rampe de deux mille quatre cents mètres de développement a été livrée au public. Grâce à cette rampe, dont les pentes sont très-adoucies, la route de Pierrefitte à Luz n'est plus

qu'une promenade sans danger, quoiqu'elle soit remplie des plus vives émotions.

Sur le ruisseau d'Enfer, à trente mètres environ au-dessous du vieux pont, il a été construit deux belles arches, d'où le petit torrent se précipite en cascade. Il faut, de là, contempler l'un des plus pittoresques et des plus attrayants tableaux de la nature. Le paysagiste s'y arrête pour le copier sur son album, le poète y rêve des rimes douces et sévères, le voyageur de la diligence trouve que la grosse et lourde voiture est par exception bien nommée diligence, et il regrette l'ancien coche de madame de Sévigné, qui faisait bravement ses six lieues par jour.

Les précipices, les torrents, les forteresses de granit ont cessé de menacer vos jours. La nature ne présente pas moins de beauté, mais ces beautés sont d'une espèce plus aimable. La route s'est élargie et le spectacle a pris de l'animation. Ici ce sont de jeunes femmes, la tête coquettement enveloppée dans des capulets rouges ; à côté d'elles marchent de fiers et robustes montagnards non moins pittoresquement coiffés du bonnet antique qui, depuis Gavarnie jusqu'aux rives de l'Océan, abrite toutes les têtes indigènes. Là-bas j'aperçois des vieilles femmes dont l'âge n'a point épuisé les forces et qui, chargées de provisions, vont les vendre au marché. Plus loin des bergers habillés de gros drap marron, fabriqué dans le pays, poussent devant eux, aidés de leur bâton et de leur chien, des vaches laitières et de jeunes taureaux tout joyeux d'aller revoir leurs fraîches sta-

tions et leurs herbages savoureux. Quelques mendiants estropiés ou goitreux entourent à la montée une calèche dont ils font le siège et qui capitulera certainement. Les petits oiseaux sont rares sur ces hauteurs, car ils craignent les vautours et les aigles dont c'est le vaste et libre empire ; pourtant j'aperçois deux loriots, insoucians du danger, voltiger en lançant quelques notes aiguës et joyeuses pour aller se perdre sur le bord humide du chemin, dans un tapis délicat et embaumé de saxifrage granulée et de mouron rose.

Je lève les yeux au ciel et j'aperçois immobile et comme ancré dans l'air l'aigle majestueux dont le regard a suivi d'en haut les évolutions des innocents ailés. Pauvres loriots, c'en est fait de vous si vous sortez de votre cachette de fleurs, car la foudre n'est pas plus rapide que l'aigle fondant sur sa proie.

On s'est plu à répéter que les femmes sont trop curieuses. Je trouve, moi, qu'elles le sont rarement assez dans la bonne acception du mot. Les beautés de la nature, qui devraient vivement les toucher, elles qui, sous le rapport du beau, sont le chef-d'œuvre de la création, les trouvent le plus souvent indifférentes, et la lecture du grand livre de la création a certainement, pour le beau sexe, moins d'attrait que le plus médiocre roman. Mais aussi quelle bonne fortune pour le touriste, lorsque les hasards du voyage placent sur la banquette du wagon ou du compartiment de la diligence où il est assis, une femme d'esprit

pour laquelle tout l'intérêt de ce monde n'est pas contenu dans la vitrine d'un marchand de nouveautés et dans les colonnes d'un feuilleton mélodramatique. Que d'attraits, que de grâces, et quel charme délicat alors marquera le voyage.

La dame qui faisait l'ornement de notre coupé de diligence était une de ces femmes curieuses pour le bon motif. Elle voulut tout savoir de ce qui frappait son esprit dans ce parcours accidenté, et nous devînmes, l'abbé et moi, deux dictionnaires de la conversation en chair et en os. Ce rôle de dictionnaire est flatteur, assurément, mais il a ses dangers. Malheur à l'homme dont la mémoire ferait le vide comme une machine pneumatique aux questions de la curieuse ! il serait à jamais perdu dans son estime, car la femme, qui a le droit d'ignorer beaucoup de choses, a toujours pour l'ignorant un dédain non dissimulé. Elle semble dire : « A moi les grâces et la beauté, à vous l'esprit et le savoir. » Quand ma questionneuse m'embarrassait, j'admirais le paysage, et c'était l'abbé qui répondait à ma place. Légendes, faits historiques, minéralogie, géologie, zoologie, il fallut mettre tout en œuvre pour satisfaire notre voyageuse. Elle allait, je crois, demander à l'abbé de lui dire au juste l'âge de notre planète et sa durée probable, lorsque, très-heureusement, nous arrivâmes à Luz.

IV

Luz. — L'église et son musée de curiosités antiques.

Nous sommes à Luz. L'abbé Laffitte poursuit son voyage jusqu'à Gèdre, une famille vient au devant de notre voyageuse et l'emmène je ne sais où ; moi, je dresse ma tente dans cette rustique petite ville qui a été la capitale de quatre vallées constituées en une sorte de république, et où plus d'une chose bonne à voir sollicitait ma curiosité de touriste.

Salut à l'église de Luz, qui fut en même temps une forteresse et qui est à cette heure un musée des plus curieux.

« Aimez-vous les uns les autres, » avait dit le divin fondateur de notre religion toute d'humilité et de charité. Aussi, jusque dans ces derniers temps, les églises catholiques ont-elles été bâties pour soutenir des assauts autant que pour célébrer les douces vertus de l'Évangile. L'église de Luz a tout l'aspect d'une forteresse moyen-âge et semble plus faite pour inspirer les ardeurs du dieu Mars que pour glorifier un Dieu d'amour et de paix. Il est vrai que l'église de Luz appartient aux Templiers, et que ces moines, toujours prêts à mettre flamberge au vent, ne paraissaient avoir aucune crainte de ces paroles du Christ : « Celui qui se servira de l'épée, mourra par l'épée. » Le clocher est un fort carré, et il y a dans le mur d'enceinte des créneaux par où les

moines aspergeaient l'ennemi avec autre chose que de l'eau bénite.

A peine le touriste a-t-il franchi la porte de l'enceinte crénelée, il s'aperçoit que l'église est double, ou, pour parler plus clairement, que deux églises ont été successivement bâties sur le même emplacement. La première a été édifiée par les Templiers, ce qu'attestent, outre la tradition, des dates gravées dans la pierre ; la seconde fut bâtie dans le courant du seizième siècle aux frais de la vallée de Barèges, quand cette vallée, aujourd'hui si riche, n'était qu'un pauvre petit pays pasteur.

Il s'en fallut de peu que toute cette population ne périclât de la peste. Voyant que les remèdes étaient insuffisants à combattre la contagion, les montagnards s'adressèrent solennellement à la Vierge, promettant de lui élever une chapelle si elle exauçait leur prière. Il aurait bien pu arriver en cette circonstance ce qui était arrivé souvent déjà, que la Vierge laissât le fléau suivre son cours ordinaire. Heureusement elle intervint et la peste cessa miraculeusement. Les montagnards tinrent leur parole, et l'église fut bâtie et placée sous le vocable de Notre-Dame-de-Pitié. Elle n'a de remarquable que son bénitier et un tableau bien peint par un artiste resté inconnu.

L'église proprement dite, celle des Templiers, évoque de nombreux souvenirs et mérite qu'on s'y arrête. Rien ou presque rien n'a été écrit sur ce débris du moyen-âge, et nous ferions comme tous les voyageurs qui sont allés aux Pyrénées, nous ne vous en

parlerions que d'une façon générale, sans l'excellent curé de Luz, M. Lacroix, qui, sur notre prière, a bien voulu nous fournir des notes inédites, résultat de savantes et nombreuses recherches.

On ne sait pas au juste à quelle époque les Templiers construisirent l'église de Luz, mais on trouve une date qui est une indication bonne à recueillir. Elle se lit sur un tombeau placé tout à côté de la porte qui conduit directement au sanctuaire. Ce tombeau avait été fait avec beaucoup d'art, et il serait à désirer qu'on pût le réparer. Une épitaphe y est gravée dans le patois du pays. M. Lacroix m'en a donné la traduction : *Ici repose (le nom propre est effacé, excepté la syllabe Bat) fille de Naramo de Barèges et de madame Nahera ; elle mourut dans la dernière semaine d'avril MCCXXXVI. Gilles, de Seré (noms du graveur et du village, fecit.)*

La porte principale de l'église mérite une description détaillée. Elle est plein-cintre pur et remonte, suivant toutes les probabilités, au milieu du onzième siècle. Sur le tympan se trouve sculpté un Christ placé dans un nimbe. Il est entouré des quatre évangélistes, également sculptés. Au-dessus de la tête de l'Homme-Dieu est gravé le monogramme des Templiers. Beaucoup d'autres enjolivements s'observent encore avec des inscriptions à demi-effacées.

Avançons pour nous arrêter un moment devant une porte entièrement murée, mais très-apparente, soit de l'intérieur, soit de l'extérieur de l'enceinte. Cette porte que je n'ai pu voir sans frémir, car elle m'a

rappelé la plus atroce barbarie de cet atroce moyen-âge, est celle par laquelle passaient les *cagots*, ces parias de l'Occident, durant plusieurs siècles.

Comment des chrétiens qui se disaient tous frères, ont-ils pu condamner à un affreux ostracisme tout une catégorie de chrétiens comme eux, au point de faire pour ces maudits de la terre une porte spéciale dans les églises, un bénitier spécial aussi, sans compter mille autres vexations ridicules et féroces !

Mais nous avons hâte de visiter le musée de l'église, dû aux soins aussi intelligents que persévérants du curé, M. Lacroix. On y voit, pour commencer par les objets religieux, un autel qui a dû venir de quelque église voisine, car, tout ce qui servait au culte dans l'église de Luz fut brûlé à la première révolution. Je remarque, parmi les objets sculptés, des chandeliers en bois du quinzième ou du seizième siècle, un Christ d'assez grande dimension, d'une haute antiquité. On l'a trouvé mutilé sous l'escalier de l'église, et, après l'avoir réparé, on l'a mis sous verre. Puis encore quelques figures très-anciennes, et des souches d'autel d'une forme inusitée depuis fort longtemps. Une statue en albâtre représente un guerrier ayant une croix gravée sur la poitrine et terrassant un monstre. Des Anglais ont prétendu que c'est un saint Georges ; ce n'est pas moi qui voudrais les contredire sur ce point. Saint Georges ou simple Templier, cette statue paraît remonter à Charlemagne. Là se voit encore le dernier tabernacle de la chapelle de saint Gustin, qui fut exilé au quatorzième siècle.

Un objet curieux, c'est un calice en ferblanc. Le ferblanc n'est guère en usage dans nos temples si fastueux qui veulent de l'or et des pierreries, et ce calice serait édifiant, si on ne savait qu'il est le résultat de la misère, non celui d'un humble et libre-choix. Deux burettes en verre sont très-remarquées des amateurs.

Si nous passons aux objets profanes du musée de l'église de Luz, nous voyons :

Trois mousquets avec leurs supports. C'est l'enfance des armes à feu, et ces mousquets n'auraient pas fait merveille à Mentana ;

Trois hallebardes moyen-âge, dont l'une a été trouvée au sommet de la montagne dite Berzons ;

Deux fers de flèche ;

Un fragment d'armure (la partie qui protégeait le coude) ;

Quatre mors de bride de formes différentes et très-habilement travaillés. Les gourmettes sont faites de mailles d'une lourdeur extraordinaire, ce qui devait être bien pénible pour le cheval ;

Une urne romaine renfermant encore des cendres, et mise sous verre ;

Une pendule portative d'une antiquité fort respectable et trouvée à Gavarnie ;

Des serrures, des clés, des éperons très-anciens et remarquables. Un de ces éperons a été trouvé à deux mètres de profondeur sur la route de Gèdre ;

Enfin, des fers de prisonniers d'une lourdeur épouvantable, avec une longue et large lame de couteau.



Ces fers et cette lame ont été découverts dans une des quatre oubliettes qui enrichissaient la sombre et humide prison de Luz au moyen-âge. Ainsi, ce n'était pas assez de précipiter des malheureux dans les oubliettes (un joli diminutif) où ils devaient pourrir sans espoir après avoir été condamnés sans jugement par quelque seigneur jaloux ou quelque évêque fanatique, il fallait encore meurtrir leurs pieds et les condamner à l'immobilité !... Il y a pourtant des gens qui regrettent le moyen-âge et l'appellent le temps de la foi naïve. Lisez l'*Univers* de M. Veillot et vous y verrez ce sentiment exprimé avec accompagnement obligé d'insultes grossières à l'adresse de tous les hommes qui ont contribué ou qui cherchent à contribuer aux progrès sociaux.

Est-ce de la perversité, est-ce de l'aberration, est-ce une gageure, est-ce un défi porté à notre raison et à notre cœur, est-ce tout simplement l'art de se faire des rentes en entre tenant d'abominables paradoxes ? Quoi qu'il en soit, M. Veillot est bien heureux de vivre au dix-neuvième siècle et de n'avoir à craindre les oubliettes que pour ses articles et ses livres.

A quoi servait cette longue et large lame qu'on mettait à la disposition du prisonnier ? On suppose qu'elle avait pour but d'inviter les malheureux, fous de douleur et de désespoir, à se suicider. Et comme tout suicidé, suivant les croyances catholiques, est précipité dans l'enfer pour l'éternité, on espérait ainsi naïvement prolonger après la mort et indéfiniment les tortures de celui qu'on avait puni. Voilà à

quels calculs abominables se livraient des barbares superstitieux au temps de la foi naïve de nos pères. qu'on appelle le bon vieux temps. Bien obligé !

Je fais mes adieux à Luz (que je devais revoir dans une circonstance mémorable, comme il sera dit plus loin) ; je remercie M. le curé de ses bons renseignements, et, agréablement assis dans une calèche découverte d'où j'admire à mon aise les austères beautés du paysage qui change à chaque pas comme un kaléidoscope, je tombe sur mes deux pieds dans la cour de l'hôtel d'Angleterre, à Cauterets.

CAUTERETS.

Avez-vous lu les *Contes de la reine de Navarre* ?

C'est à vous, lecteurs, que je m'adresse, et non point à vous, chastes et naïves lectrices, qui rougiriez de lire ces contes d'une galanterie si peu voilée, et ne savez et ne voulez savoir de la reine de Navarre que ses jolis surnoms de la *Marguerite des Marguerites*, la *quatrième des Grâces* et la *dixième des Muses*.

Or, si vous connaissez, lecteurs, le fameux heptaméron royal, vous y aurez lu les lignes suivantes :

« Le premier jour de septembre, que les bains des monts Pyrénées commencent d'entrer en vertu, se trouvèrent à ceux de Cauderés (on écrit Cauterets, aujourd'hui) plusieurs personnes, tant de France, Espagne, que d'autres lieux : les uns, pour boire de l'eau ; les autres, pour s'y baigner, et les autres, pour

prendre de la fange, qui sont choses si merveilleuses que les malades abandonnés des médecins s'en retournent tous guéris. »

Ainsi donc, au temps de la bien-aimée sœur de François I^{er}, de cette reine gracieuse, — lettrée presque autant que l'étaient Desperriers et Clément Marot, — de cette Marguerite qui parlait l'italien, l'espagnol, le latin, le grec et l'hébreux, philosophait et dissertait sur l'histoire et la théologie quand elle n'écrivait pas des vers ou des aventures grivoises, en ce temps-là, dis-je, c'était au 1^{er} septembre que les bains de Cauterets « commençaient d'entrer en vertu. » Pour presque tout le monde, aujourd'hui, c'est précisément dans le mois de septembre que ces mêmes eaux deviennent moins efficaces. Il faut de la foi en médecine comme en religion. Moi, je crois qu'elles sont excellentes en toute saison.

Si, dans le quinzième siècle, le monde élégant allait prendre les eaux dans les Pyrénées à partir du 1^{er} septembre, et si de nos jours, les gens qui se piquent de bon ton s'y rendent vers le 15 juillet et se croiraient déshonorés auprès des cocodès, gandins et petits crevés, leurs maîtres, s'ils y arrivaient un mois plus tard, c'est tout simplement que la mode a changé.

Les eaux, elles, sont restées les mêmes.

Braves eaux !

Mais il faut obéir à la mode, puisque la science elle-même est forcée de s'y soumettre.

« Dépêchez-vous de prendre de ce remède pen-

dant qu'il guérit », disait un médecin humoristique. Ah! les remèdes! Parlons-en.

Et, de fait, qui songe aujourd'hui, par exemple, au fameux élixir de l'épicier Garus qui guérissait de tous les maux possibles pendant la régence et ne guérit rien à cette heure, ou bien peu de chose? Ce breuvage miraculeux, qui du reste n'était autre chose que l'élixir de propriété de Paracelse, aurait peut-être soulagé la duchesse de Berry, fille du régent, sans le zèle du médecin ordinaire de cette princesse, lequel considérant l'élixir de l'épicier comme un remède de charlatan sans aucune action, lui en administra un autre d'après les véritables principes de la science. Ce médicament la tua net. Qui serait en droit de blâmer ce disciple d'Esculape? On est toujours louable, quoiqu'on ne soit pas toujours heureux, quand, pour faire le bien, on agit suivant sa conscience.

Ayant des piccotements à la gorge, je me suis donc rendu à Cauterets pour y noyer mon mal dans l'eau de la Raillère dont parle avec tant d'éloges la reine de Navarre.

Avant d'aller à Cauterets je n'avais point lu, je l'avoue à ma honte, le *Voyage aux Pyrénées*, du charmant esprit qui a signé les *Essais de critique et d'histoire*. M. Taine consacre à peine quelques lignes à cette station thermale pour en dire ceci :

« Nous sommes raccroché par des servantes, des enfants, des loueurs d'ânes, des garçons qui par hasard viennent se promener autour de nous. On nous offre des cartes ; on nous vante l'emplacement, la

cuisine ; on nous accompagne, casquette en main, jusqu'au bout du village ; en même temps, on écarte à coups de coude les compétiteurs : C'est mon voyageur ; je te rosse si tu approches.

« Chaque hôtel a ses recruteurs à l'affût ; ils chassent, l'hiver à l'isard, l'été au voyageur. »

Les choses ne se passent plus ainsi à Cauterets depuis que M. Broca fils a été nommé maire de cette localité, en dépit des imbéciles qui craignaient sa nomination et lui firent de l'opposition. Ce parti malheureusement est considérable à Cauterets dans un certain monde d'officieux.

La lutte fut longue ; mais ce qui prouve que Dieu n'est pas toujours du côté des gros bataillons, c'est que les imbéciles furent battus. Aujourd'hui les voyageurs sont libres de descendre dans l'hôtel de leur choix, et ils usent de cette liberté pour frapper à la porte de l'hôtel d'Angleterre, tenu par M. et M^{me} Meillon, les gens les plus serviables et la meilleure cuisine des Pyrénées. La diligence de Lourdes et de Pau est entourée à l'arrivée de filles aussi muettes que peuvent l'être d'honnêtes filles, et les médecins eux-mêmes, modérant leur philanthropie, ne vont pas trop au devant des malades et attendent généralement que ceux-ci s'offrent à leurs soins.

Ce qu'il faut craindre à Cauterets, c'est la morsure d'une vilaine petite bête, très-malfaisante, dont Buffon ne parle pas, et qui s'appelle dans le pays fusin, flutin, ou quelque chose d'approchant. J'ai été mordu par ce petit animal, au moment où je m'y atten-

dais le moins, et il m'en a coûté quatre cents francs juste, pour me guérir de ses atteintes. Fort heureusement pour cette station thermale, le fusin, flutin, ou quelque chose d'approchant, — personne n'a pu me dire son nom au juste, — a presque entièrement disparu de la contrée aujourd'hui. M. Broca ne pourrait-il pas, en sa qualité de maire, offrir une prime pour chaque fusin ou flutin qu'on lui apporterait et qu'il utiliserait comme pharmacien en le mettant dans un bocal rempli d'esprit de vin, à côté de ténias, de scorpions et de bêtes à mille pattes ? On paye bien vingt sous pour un boisseau de hannetons ! Or, j'aimerais mieux, quant à moi, vivre en société de cent mille hannetons que de subir le contact d'un seul fusin, flutin, ou quelque chose d'approchant. Et qui ne serait de mon avis !

Les étrangers se plaignent que les distractions manquent à Cauterets. Il est vrai que M. Bagier n'a jamais songé à y ouvrir un théâtre italien et qu'on a peu d'espoir d'y voir s'y former une exposition internationale comme celle de 1867. Mais les malades et les touristes ont, pour les occuper, ceux-là leur maladie même, leurs gargarismes, leurs bains, les conseils de leur médecin, ceux-ci les petits cancans du lieu, — on en fait, — le dîner à table d'hôte, les soirées musicales et dansantes de l'hôtel Meillon et les excursions dans la montagne pour ceux qui ont des poumons et du jarret. Sans compter la chasse à l'ours, à l'isard, à l'aigle, les *avis au public* de Tarrieu, le tambour de la ville, — un bon type, —

et les fêtes locales d'une physionomie si intéressante et si originale ? En faut-il plus pour passer quelques bonnes semaines ?

Ne dédaignez, je vous prie, ni les avis de l'illustre tambour, ni les aventures de bain dont quelques-unes ne manquent pas de gaieté. En voulez-vous une preuve ?

De passage à Cauterets, un Anglais, ou, pour parler plus exactement, un Écossais, apprend qu'à l'établissement des Thermes on donne à tous ceux qui le désirent des douches écossaises.

Cet Écossais n'avait jamais entendu parler de douches écossaises.

C'est qu'en effet ce genre de douche est inconnu dans le pays où, suivant M. Scribe, l'hospitalité se donne et ne se vend jamais ;

Autant que les chiens danois sont inconnus en Danemark ;

Les huîtres d'Ostende à Ostende ;

Les pommes portugaises en Portugal, *etc.*

Notre Écossais, un peu par curiosité, beaucoup par patriotisme, décide avec lui-même qu'il prendra une douche écossaise.

Il entre aux Thermes et fait savoir ce qu'il désire.

Un garçon de bain le conduit dans un certain petit endroit et l'invite à ôter ses vêtements.

L'Écossais, à moitié déshabillé déjà dans son costume national, se déshabille entièrement et le garçon procède à l'opération.

Une pluie fine et chaude inonde le corps de l'insulaire qui sourit et fait entendre ces mots :

— Oh ! c'est bon, les douches écossaises ! tout est bon en Écosse, tout !

— Ce n'est que le commencement, dit le garçon de bain.

— Oh ! tant mieux, répond l'Écossais ; je n'ai jamais été plus heureux que dans ce moment, et je désire que ce bonheur continue le plus longtemps possible.

Notre baigneur venait à peine de prononcer ces mots, qu'on le vit bondir comme un tigre, pousser des cris nerveux, ramasser ses poings sur sa poitrine, dans la position menaçante du boxeur qui va livrer combat.

Quelle était la cause d'un changement aussi brusque et aussi imprévu, et pourquoi celui qui venait de sourire au garçon en lui disant qu'il n'avait jamais été plus heureux, voulait-il l'assommer la minute d'après ?

C'est tout simplement que le garçon venait de fermer le robinet d'eau chaude pour ouvrir le robinet d'eau froide, ce qui caractérisait la douche écossaise.

Le malheureux, qui ne s'attendait pas à ce changement, trouva d'autant plus sensible et désagréable les quarante-huit degrés qui séparaient l'eau chaude de l'eau froide.

Il crut à une mystification et voulait tout simplement tuer le mauvais plaisant.

Pour se défendre, le garçon n'avait pas le choix

des armes. Il se servit du tuyau d'eau froide qu'il dirigea sur le visage de l'Écossais, avec une présence d'esprit admirable qui lui sauva peut-être la vie.

Celui-ci n'aurait pas reculé devant un revolver ; il battit en retraite devant ce jet d'eau glacée à bout portant, qui remplissait sa bouche quand il voulait parler et l'aveuglait.

Il voulut fuir dans l'état de nature où il se trouvait.

On parvint dans l'intérêt des mœurs à le retenir aux thermes.

Après des explications souvent interrompues par l'Écossais, qui se mettait en position de boxer le garçon de bain, tout s'éclaircit et le calme rentra dans l'esprit de celui qui s'était cru l'objet de la plus détestable mystification.

— Vous voyez, lui dit le garçon, que je n'étais pas coupable.

— Non, répondit l'étranger. Mais si jamais je reviens dans votre établissement, j'aurai soin de ne vous demander qu'une *demi-douche* écossaise.

— La première moitié ?

— Bien entendu.

Une fois j'ai vu le vibrant Tarrieu prendre sa voix la mieux timbrée et la plus solennelle pour annoncer, après un roulement de caisse prolongé, cet avis au public :

« Il a été perdu, sur le chemin de la Raillère, un
« sou, cinq centimes. Ce sou se distinguait des au-
« tres pièces de monnaie de même valeur en ce
« qu'il avait un trou au milieu.

« Celui ou celle qui l'aura trouvé est prié de le rapporter à la mairie. Récompense ! »

Cinquante-trois personnes trouvaient deux heures après ce sou unique et le rapportaient à Tarrieu pour recevoir la récompense promise.

Une autre fois Tarrieu fit connaître aux bons habitants de Cauterets la nouvelle suivante, pleine de couleur locale :

« Il a été oublié hier, sur le sommet du pic d'Ardiden (2,985 mètres au-dessus du niveau de la mer), une gourde remplie de café moka. La rapporter à son propriétaire, chez Latapie, au tir au pistolet. Récompense ! »

Il est de toute évidence que ce que le propriétaire de la gourde oubliée à deux mille neuf cent quatre-vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer regrettait, c'était moins le contenant que le contenu.

En effet, une gourde, cela se remplace aisément ; mais du café moka, voilà une chose rare ; même à Cauterets.

Des choses que j'ai vues, entendues, observées à Cauterets, j'en pourrais faire aisément plusieurs volumes. Rassurez-vous, je serai plus modeste. Je ne vous offrirai ici que le dessus de mon panier : quelques pages choisies dans mon album de touriste, mon journal de montagnes, écrit au jour le jour, à l'heure l'heure, sous l'impression des événements, sans autre prétention que de me distraire un mo-

ment. Si ces impressions légères peuvent vous aider à remplir le doux temps du *far niente*, c'est tout ce que je puis désirer de plus flatteur. Dans tous les cas essayez.

LES FÊTES PYRÉNÉENNES DE CAUTERETS

Courses d'hommes et de femmes

Le soleil, qui a conservé la vieille habitude de se lever avec le jour, venait à peine de dorer de ses premiers rayons les cimes encore neigeuses du Monné, que le tambour de ville, le spirituel et vaillant Tarrieu, — un type, je vous l'ai dit, et un type qui se perd, — annonçait à grand roulement de caisse le programme des réjouissances du jour.

Tarrieu, cela va sans dire, avait, pour faire connaître officiellement la fête, revêtu l'uniforme officiel qu'il n'endosse que dans les grandes occasions ; comme, par exemple, lorsqu'il s'agit de batailles gagnées par nos armées.

Tarrieu invitait dans un langage pittoresque et

plein de couleur locale, — *qu'on se le dise !* — la population des baigneurs et des touristes à ne pas manquer au rendez-vous.

Ah ! ne va pas manquer à notre rendez-vous,

comme dans le *Chalet* d'Adolphe Adam.

Et qui aurait voulu y manquer à cet attrayant rendez-vous ? Ce n'est point moi, à coup sûr, et j'ai vu un malade, trop malade, sans doute, pour supporter le cahot de la voiture, emprunter les forces de deux hommes, et s'y faire porter en chaise.

J'ai conservé le programme de cette grande fête montagnarde et je le donne dans son intégrité comme une curiosité caractéristique de ce pays pyrénéen.

PROGRAMME DE LA FÊTE DE JOUR.

A neuf heures du matin.

Arrivée de la fanfare de Tarbes à Cauterets ; marche triomphale exécutée sur la place Saint-Martin par la fanfare.

De midi à une heure.

Rendez-vous général sur le plateau de Concé, près le Limacon, où des tentes seront dressées et où des sièges réservés seront mis à la disposition des spectateurs.

A une heure et demie.

Première course de chevaux d'une taille de 1 mètre 40 centimètres et au-dessus; pas redoublé par la fanfare de Tarbes.

A deux heures.

Course d'hommes sur la montagne. (Distance à parcourir : 700 mètres; obstacles à franchir : le torrent, plusieurs crevasses, des blocs de rocher, etc.; déclivité, une moyenne de 60 centimètres par mètre; but à atteindre : un drapeau à rapporter aux membres du jury de la course. Les coureurs seront en costume traditionnel d'ascension. Des fanfares seront exécutées pendant toute la durée de cette course.)

A deux heures et demie.

Course de chevaux de guide montés par les guides de Cauterets en costume.

A trois heures.

Deuxième course d'hommes à grands obstacles. (Les coureurs, munis de crampons et du bâton ferré, auront à franchir les obstacles les plus difficiles de la montagne, sur une pente des plus rapides à travers des rochers et des précipices. Une médaille est offerte au vainqueur, dans cette course, par plusieurs notables étrangers.) Salut aux montagnards, marche exécutée par la fanfare de Tarbes.

A trois heures et demie.

Course aux cruches, par des filles du pays. (Distance à parcourir, la cruche sur la tête : 100 mètres.)

A quatre heures.

Course de consolation pour les chevaux vaincus.

A quatre heures et demie.

Course d'ânes. (Un prix pour le premier arrivé ; un autre prix pour le dernier arrivé.)

PROGRAMME DE LA FÊTE DE NUIT.

Lancement d'un ballon à la prairie Sèques, à sept heures. — Divers morceaux exécutés par la fanfare de Tarbes. — Illumination vénitienne des bosquets de Péguère. — Fusées multicolores et feux romains sur la cime des montagnes. — Marche aux flambeaux dans la ville. — Illumination de Cauterets.

Les premiers arrivés à la fête furent les musiciens amateurs qui forment la jeune fanfare de Tarbes, au nombre de trente-cinq, très-habilement conduits par M. Ducasse.

Dès midi a commencé le branle-bas des calèches, des brecks, des omnibus, des cavaliers et des amazones se rendant au turf, sur le plateau du Concé, à trois kilomètres de Cauterets.

On se serait cru, tant la foule était nombreuse, tant les dames étaient emmousselinées et coquettement parées, aux Champs-Élysées, à Paris, ou à Regent's-Park, dans Londres, à l'heure élégante où la fashion éprouve le besoin de distraire ses regards et de respirer un peu... de poussière.

Quel entrain ! quelle précipitation ! et comment tant de voitures, dont quelques-unes attelées de quatre chevaux qui semblaient plutôt voler que cou-

rir sur cette route en pente, ont-elles pu friser les étriers de tant de cavaliers et passer à côté de tant de piétons sans occasionner une égratignure à personne ?

C'est, évidemment, que les cochers de Cauterets sont des plus habiles, et que la Providence protégeait les honnêtes plaisirs de la journée.

Un seul cavalier a été désarçonné ; mais il est tombé gracieusement dans un des lits où coule le gave de chaque côté de la route, et il ne s'est fait aucun mal. Au contraire, il s'est agréablement rafraîchi dans l'eau transparente, et a pris ensuite gaiement l'omnibus pour rentrer en ville, plus dispos que jamais.

Le plus vexé, de l'homme ou du cheval, a dû être le cheval, qui avait si maladroitement laissé choir son cavalier, et qu'on a reconduit honteusement par la bride à son écurie.

Le plateau du Concé, à côté d'une foule de qualités très-appreciables, a un tort grave pour tous ceux qui n'ont pas le bonheur de cultiver la minéralogie et la géologie ; on y voit trop de grosses pierres, entre lesquelles il est parfois difficile de placer une chaise, et sur lesquelles il ne serait pas prudent de s'aventurer sans balancier.

Mais, ce jour-là, les pierres avaient disparu, comme par enchantement, sous la soie, les rubans et la mousseline, et les ronces se cachaient sous les fleurs.

Quel ravissant coup-d'œil que ce parterre de femmes élégantes et jolies — elles devaient être toutes jolies — groupées sous une tente, qu'on avait fait venir de Bordeaux pour la circonstance, attendant l'heure émotionnée où le signal serait donné de la première course d'hommes sur la montagne.

Parmi les exercices du corps, si en honneur chez les anciens, trop peu cultivés de nos jours, la course à la montagne tient incontestablement le premier rang. Tous les Léotard du monde pâliraient devant l'adresse, la hardiesse, l'intérêt saisissant de ces courses, dont les habitants des plaines ne sauraient se faire une juste idée.

Une vingtaine de jeunes montagnards, pris parmi les plus habiles et les plus robustes bergers, chevriers et guides de Cauterets, se mettent en ligne, attendant le signal du départ; ils ont les bras et les pieds nus, et sont vêtus d'un pantalon blanc relevé jusqu'à mi-jambe et fixé à la taille par une ceinture rouge. A la main ils tiennent un court bâton qui doit les aider dans la montée et plus encore dans la descente. Leur visage, où se peint l'intelligence et la hardiesse, est tourné du côté du président de la course, chargé de donner le signal du départ. Ils ne bougent pas encore, mais on sent déjà, à la fière attitude de leur pose, à leur poitrine largement développée, à leurs formes fines à la fois et vigoureuses, que l'espace leur appartient, que la montagne est leur conquête, et que, sur ce terrain difficile et dan-

gereux, ils n'ont d'autres rivaux que les isards, ces clowns de la roche abrupte.

Ils auront à franchir en partant, outre un mur de cailloux et une prairie à moitié inondée, le gave bouillonnant qu'il faut traverser à la Blondin sur deux poutres étroites.

Je les connais tous ou presque tous, ces héros de la montagne, et tout naturellement mes yeux se portent sur Dulmo, arrivé second aux courses de l'an dernier, et sur Battant-Lapeyre, dix fois couronné de la couronne du vainqueur.

Mais Battant-Lapeyre, toujours si confiant en ses forces, Battant-Lapeyre, qu'on aurait pu surnommer le *Gladiateur* des courses verticales, semble se défier de lui cette fois. Il secoue la tête en signe de doute et regarde mélancoliquement les drapeaux à atteindre. Son émotion est telle, qu'une demi-heure avant la course son poulx donnait cent cinquante-deux pulsations à la minute !

Dulmo, au contraire, n'a jamais eu l'air plus sûr de la victoire, car il s'est aperçu de l'état de démoralisation dans lequel se trouve son redoutable rival.

Battant battu, il est clair que Dulmo sortira vainqueur de l'épreuve.

Si, une demi-heure avant de se mettre en ligne, le poulx de Battant-Lapeyre donnait cent cinquante-deux pulsations à la minute, celui de Dulmo n'en

fournissait que quatre-vingt-quatre. Mais, à mesure que le moment décisif approche, l'émotion, une émotion analogue à celle que doit éprouver le soldat au moment de livrer bataille, s'empare de Dulmo, et son poulx bat la charge à raison de cent quatre pulsations par minute.

D'où pouvait venir, me demanderez-vous, l'émotion, la crainte et le découragement de Battant-Lapeyre ? Je ne sais. Battant est marié depuis un an avec une jeune et jolie fille du pays, il est lui-même tout jeune (23 ans) ; que vous dirai-je ? les soucis du ménage ont peut-être déjà oppressé sa poitrine et fait flageoller ses jambes, pourtant si bien prises et si musculeuses. Toujours est-il que l'étoile du coureur semble avoir pâli, éclipsée par l'astre radieux de l'hymen, un astre qui éclipse souvent bien des choses.

Quoi qu'il en soit, il veut tenter l'aventure, et il la tente, en effet.

Le but à atteindre est un des trois drapeaux qu'on distingue difficilement à l'œil nu dans une anfractuosité de la roche, à environ sept cents mètres du point de départ.

Pour gagner le prix, il ne suffit pas d'aller s'emparer d'un de ces drapeaux, il faut être le premier à le rapporter aux juges de la course ; de telle sorte qu'il peut arriver que tel des coureurs, ayant pris avant tous les autres un des drapeaux, ne soit pas

proclamé vainqueur, si un autre coureur, plus rapide que lui dans la descente, parvient à fournir en moins de temps toute la carrière : train de plaisir aller et retour. En un mot, c'est une course d'ascension et de descente combinées. .

L'excellence des poumons, la jeunesse et la force musculaire ne suffisent pas ici. Il faut aussi l'éducation des montagnes, qui apprend à ceux qui y vivent les endroits où ils doivent passer, ceux qu'il convient d'éviter, et le plus court chemin, qui n'est pas toujours, comme en géométrie, la ligne droite.

On peut dire que les conditions indispensables pour lutter avec avantage dans ces courses titanesques, sont, avec la jeunesse et la force, une organisation physique exceptionnelle, secondée par un exercice violent de tous les jours, avec une connaissance parfaite des accidents de terrain. — Il faut :

1^o Que les poumons, d'une santé parfaite, fonctionnent aussi librement que possible dans la poitrine, désignée par les savants sous le nom de cage thoracique ;

2^o Que l'afflux sanguin s'opère chez le coureur sans trop de précipitation, malgré les mouvements inspiratoires, bien plus fréquents dans un exercice forcé de ce genre que dans l'état normal.

Vouloir aller au-delà de ses forces serait s'exposer à apporter dans les mouvements du cœur un

tel désordre que l'asphyxie pourrait s'en suivre ;

3^o Enfin, il faut, pour que tout se trouve proportionné dans la dépense extraordinaire de forces exigées, que les membres inférieurs soient doués de jeux de muscles aussi souples que résistants.

L'éducation spéciale des montagnes constitue à la longue une sorte d'instinct tout particulier, celui de l'isard et de l'ours. Et, à ce propos, n'avez-vous pas remarqué que beaucoup de chevriers et de bergers ont un peu une tête d'ours ?

Le signal est donné, la fanfare de Tarbes éclate en accords entraînants, et les montagnards bondissent par dessus le mur, traversent la prairie comme des chevaux sauvages, et passent, avec l'aplomb de madame Saqui, sur les deux poutres jetées sur le gave.

Les signes de défaillance donnés par Battant-Lapeyre ne sont, hélas ! que trop justifiés. Il y a de l'incertitude dans sa marche, jadis si sûre, et s'il n'était retenu par le point d'honneur — noblesse oblige, et Battant est un noble coureur — on le verrait se dérober.

C'est Dulmo, son rival, qui tient la corde absente. Bordenave le serre de près, et Hittau, tantôt le distance, et tantôt se trouve distancé par lui.

Que puis-je ajouter ? L'ascension s'est effectuée par ces hommes extraordinaires, de manière à tenir haletants tous les spectateurs.

On avait mal à leur poitrine, aurait dit madame de Sévigné.

Et quel chemin !

Les obstacles se trouvaient semés comme à plaisir sur la montagne, et, parmi ces obstacles, nous devons mentionner une petite forêt de pins, et un certain endroit qu'on appelle en patois *peyrade*.

Et pourtant, ce n'était pas encore la course à grands obstacles ! Mais procédons par ordre.

Pour la montée, les arbres ne sont pas une difficulté ; au contraire, ils peuvent aider, et j'ai vu des coureurs s'en servir comme d'un point d'appui. Mais dans la descente — un véritable éboulement — ils vous barrent le passage, et si vous calculez mal votre élan ou que la rapidité de la dégringolade vous ôte la liberté de vos mouvements, vous allez donner de la poitrine et de la tête contre ces arbres, et vous tombez assommé.

Peyrade est un mot qui veut dire amas de pierres provenant de la chute de rochers détachés et brisés en morceaux de toutes dimensions et de formes irrégulières. Les coureurs de cette course avaient à traverser une *peyrade* d'environ cent mètres de long. Jugez du plaisir qu'on doit éprouver à piétiner, pieds nus, sur ce tapis d'Aubusson !

Vous ne franchissez ces ruines anguleuses que pour fouler un sol toujours rocailleux, embelli par les ronces et les crevasses.

Mais avec quelle adresse ces montagnards savent tourner à leur profit ces obstacles, qui seraient insurmontables pour les habitants des plaines !

Ils marchent, le corps plié en avant, les épaules un peu rentrées et la tête inclinée vers la terre.

Les jambes sont aussi pliées et rendues souples pour aider au travail des muscles de la partie postérieure, qui agissent vigoureusement dans la montée.

Avec une promptitude de coup d'œil véritablement instinctive, ils placent la pointe du pied dans les endroits qui offrent au talon une saillie, afin de s'aider de cette saillie et de permettre à l'autre pied la même manœuvre.

Ils savent se cramponner avec l'orteil, et l'exercice a rendu les doigts de leurs pieds aussi indépendants dans leur mouvement que les doigts de leurs mains.

On les suit du regard, marchant péniblement en certains endroits, pressant le pas et courant même quand la pente est moins rapide, sans qu'ils s'arrêtent jamais, ne fût-ce qu'une seconde, pour reprendre haleine.

Un des coureurs a sur tous les autres une avance notable. Il est au moins à dix mètres en avant de celui qui arrive immédiatement après lui, et s'il descend aussi bien qu'il monte, la palme lui appartient.

Un moment, il disparaît, caché par une roche.

Bientôt il reparait, mais la perspective a réduit ses proportions à celles du général Tom Pouce, de microscopique mémoire.

Enfin, un des coureurs — c'est Dulmo, je l'ai reconnu — atteint le premier drapeau, et, comme un nouveau Mercure muni d'une paire d'ailes aux pieds et à la tête, il semble, dans une descente vertigineuse, invraisemblable, impossible, effleurer à peine le sol et planer dans le vide.

C'est effrayant et presque sublime.

Un autre coureur, Bordenave, le suit de près, et on ne sait au juste si Bordenave tombe comme une masse inerte ou s'il court d'un pas réglé. Encore un peu et il sera premier.

Dulmo s'aperçoit de cette avance inattendue, et, par un prodigieux effort, il redouble de vitesse, arrive au pied de la montagne, traverse le gave sur une des poutres, saute le mur de pierre et s'avance, toujours ferme, mais le visage légèrement contracté, devant ses juges, qui l'accueillent par des bravos.

Michel Dulmo a fourni cette prodigieuse carrière en 13 minutes 15 secondes ; 10 minutes pour la montée, et 3 minutes 15 secondes pour la descente.

Qui que vous soyez, habitant de la ville, je vous donne deux heures pour accomplir ce tour de force, et vous serez en retard.

Bordenave, arrivé second, a mis 10 minutes 5 secondes pour la montée, et 4 minutes pour la descente.

Vous voyez qu'il a presque rattrapé son concurrent.

Hittau, possesseur du troisième drapeau, a mis 12 minutes et 20 secondes pour la montée.

Dulmo avait l'orteil du pied droit profondément entamé.

Bordenave avait laissé un morceau de son talon sur le champ de bataille.

Mais qu'est-ce que cela pour des gens de cette trempe, habitués à la douleur qu'ils dédaignent et au danger qu'ils bravent !

J'aurais parié qu'ils allaient se présenter pour la seconde course, et, si j'avais parié, je gagnais.

Un médecin a constaté que le poulx de Dulmo battait à raison de cent quatre-vingt-quatre pulsations à la minute.

C'est effrayant !

Mais, dix minutes plus tard, le coureur était revenu à son état normal.

Et Battant ? Ah ! veuillez épargner à ma plume attristée de douloureuses descriptions.

Battant était battu comme trois cent mille Autrichiens, et son arrivée sur le turf m'a rappelé l'entrée en scène du vieux et trop classique Théramène, faisant une mine allongée pour raconter,

comme il convient, la fameuse catastrophe que vous savez.

. Ses amis affligés,
Imitant son silence autour de lui rangés,
L'œil morne maintenant et la tête baissée
Semblaient se conformer à sa triste pensée.

Je faisais partie de ces amis affligés de Battant-Lapeyre, ne soupçonnant pas que ce grand vaincu allait, comme un lion endormi, se réveiller dans toute sa puissance et dans toute son ardeur, pour la seconde grande course à grands obstacles.

A la bonne heure ! voilà le vrai Battant-Lapeyre revenu à lui-même ; il a juste un an de moins, il n'est plus marié, ses poumons et ses muscles lui sont rendus, il va triompher sur toute la ligne.

Mais que les courses de bipèdes ne nous fassent pas oublier les courses de quadrupèdes.

Celles-ci, parfaitement dirigées par de nobles sportmen, ont paru satisfaire les connaisseurs. On ne saurait exiger de chevaux mis chaque jour à la disposition des touristes l'agilité phénoménale des premiers sujets qu'on admire sur les turfs du Bois de Boulogne et des environs de Londres, et c'est beaucoup déjà qu'ils puissent galoper avec feu.

Le jockey qui montait l'*Hirondelle* (premier prix de consolation) se nomme Robert Ducos, et il est

jockey chez M. Wagner. Ce dernier habite Pau, mais il est originaire de Strasbourg, et son nom est, je crois, connu sur les turfs des bords du Rhin.

Après la course de consolation, les musiciens exécutent un nouveau morceau, de consolation aussi, et la foule attend ainsi patiemment la dernière course d'hommes.

L'attente n'est pas de longue durée.

Le tambour de Tarrieu, qui a déjà tant roulé, roule de nouveau, et les montagnards prennent place pour cette épreuve solennelle.

Le turf de cette dernière course est parfaitement visible pour tous les spectateurs, et l'on est effrayé en contemplant les drapeaux plantés sur la cime des rochers, des efforts que vont faire les coureurs pour les atteindre, et des dangers auxquels ils seront exposés à la descente.

Pendant plus d'un quart d'heure, les commissaires des courses étudient le terrain, ne sachant trop quelle direction imposer aux coureurs.

Partout des crevasses, des blocs de roches menaçantes, des ravins peu rassurants, des pierres roulantes, avec quelques oasis vertes et fraîches de cette verdure et de cette fraîcheur qui n'appartiennent qu'aux montagnes.

En certains endroits, il faudra que les coureurs se cramponnent des pieds et des mains, s'ils ne veulent se donner le plaisir de jouer à la boule avec eux-mêmes.

Une fonction honorifique et dont je ne me charge pas sans une certaine émotion, m'est offerte par le président, M. Broca.

C'est moi qui, muni du drapeau aux couleurs nationales, donnerai le signal du départ !

Je vois tous les jarrets en ligne comme un chef d'orchestre regarde ses musiciens, et il me plaît de penser que mon drapeau leur va communiquer l'impulsion et la vigueur.

On croit toujours faire un peu ce que l'on commande aux autres de faire, et il ne faudrait pas de longs discours pour me persuader que je cours avec les coureurs, et qu'avec eux je vais m'emparer des drapeaux.

L'humanité est ainsi faite.

Donc, je lève le drapeau, ce qui revient à dire : En joue ! et je le baisse, ce qui signifie : Feu !

Et tous partent comme une volée de pigeons blancs, rasant le sol, franchissant les obstacles les plus sérieux comme on passe, dans un salon, par dessus un petit banc de velours.

Battant-Lapeyre veut vaincre ou mourir, c'est évident.

Il pourrait bien mourir, ma foi, car il a pour adversaire dans cette course épique Beslonga, un homme en caoutchouc perfectionné et qui n'a pas encore couru.

Je suis du bout de ma lorgnette les péripéties dé

la lutte, et, pendant que quelques montagnards amènent leur pavillon en se couchant sur le dos, Beslonga, par un de ces coups de jarrets et de poumons héroïques, gagne Battant, le dépasse, et atteint le premier drapeau.

Mais on n'a pas oublié que pour gagner le prix il faut être le premier à rapporter le drapeau, et c'est la descente, — une descente épouvantable, endiablée, aérolithique, — qui va tout décider.

Beslonga avait atteint un des drapeaux après une course de sept minutes cinq secondes de durée.

Battant était en retard sur lui de dix secondes. C'était considérable.

Mais Battant connaît la montagne comme le marsouin la mer. Il ne fera ni un pas inutile, ni un saut superflu, et saura, avec l'instinct de l'ours qui se pelotte et se laisse rouler dans les descentes, mettre à profit les bons endroits pour se laisser rouler lui aussi, sur le dos, sur le flanc et ailleurs.

C'est beau, dans notre siècle de mollesse et de plaisirs énervants, de voir la vigueur du corps et l'audace se conserver dans les montagnes, où les plaisirs sont très-sains tous, parce qu'il sont tous naturels.

O race abâtardie des citadins de nos grandes villes, sybarites parisiens, précieux malingres, allez donc à Cauterets voir les courses des montagnards, si vous tenez à savoir ce que c'est que des hommes. Car vous ne vous en doutez pas, jeunes défoncés.

Je l'avoue, cette dernière partie de la lutte m'a profondément impressionné, et cette impression, mélange de terreur et d'admiration, était généralement partagée.

Les dames n'étaient pas les moins sensibles à ces exploits quasi-fantastiques qui laissent bien loin les courses des jeux olympiques. Beslonga roulait aussi vite, peut-être même roulait-il plus vite que Battant-Lapeyre, quand une fausse manœuvre lui fit perdre quelques secondes, c'est-à-dire le premier prix de la course. On conçoit aisément du reste un instant de distraction de la part de gens qui descendent la montagne comme des chèvres en délire, en faisant des cabrioles funambulesques, en glissant comme un char de montagnes russes, en franchissant des crevasses à pieds joints, ainsi que des écoliers jouent à saut-de-mouton.

Beslonga était donc bien excusable d'avoir un peu dévié de sa route ; mais l'instinct du chemin à suivre est une des grandes qualités du coureur de montagne, et Battant a triomphé, et parfaitement triomphé.

Seulement, il est tombé évanoui après avoir remis le drapeau entre les mains du président du jury. Un détail.

Heureusement, l'évanouissement a été de courte durée, et n'a pas eu la moindre suite fâcheuse.

Un petit verre de cognac en guise d'éther ; et notre héros s'est retrouvé sur ses pattes.

Jugez quelle fanfare en son honneur !

Pendant tout le reste de la journée, on s'est entretenu avec un véritable enthousiasme de cette course exceptionnelle.

Mais n'oublions pas le troisième prix, qui est brillamment échu au nommé Maugat, à peine âgé de vingt ans. — Un coureur qui promet et qui tient déjà rudement ce qu'il promet, je vous l'assure.

La course aux ânes a toujours le don de faire rire un certain nombre de personnes qui trouvent les ânes fort ridicules, et que je trouve plus ridicules cent fois que les ânes.

En quoi l'âne est-il plus ridicule que le mouton, la vache ou le porc ?

On dit : ignorant comme un âne.

Les autres animaux de la création sont-ils donc plus instruits que ce dernier ?

Loin de mériter les sarcasmes qu'on lui prodigue sottement, l'âne a droit à toute notre estime et à toute notre reconnaissance. C'est le serviteur du pauvre, sobre comme son maître, mangeant quand cela se trouve, se passant de manger quand il le faut, travaillant toujours avec le calme réfléchi d'un animal qui sait mesurer son labeur à ses forces et à ses aptitudes.

On voudrait qu'il galopât, quand la nature l'a créé pour aller au pas. Pourquoi n'exige-t-on pas des

éléphants qu'ils grimpent sur les arbres, et des chats qu'ils servent de chiens de garde ?

Est-on plus juste envers l'âne, lorsqu'on plaisante de ses formes ? On oublie, dit Buffon, que si le cheval n'existait pas, l'âne serait le plus bel animal de la création.

Quoi qu'il en soit, qu'on se moque de cette bonne bête, ou qu'on la prenne au sérieux, les courses d'âne ont leur intérêt et leur utilité, surtout dans les montagnes, où les pieds de ces animaux sont si sûrs. L'âne est sérieux, il calcule tous ses mouvements et n'est point ombrageux comme le cheval.

« L'âne, a dit quelque part mon ami Auguste Parmentier, l'âne est, effectivement, un animal sérieux, très-sérieux. Il a du caractère, on le voit à sa tête pensive, à son regard profond, à son allure de philosophe. Patient jusqu'à la résignation la plus extrême, mais obstiné jusqu'au martyre, il fait preuve d'une indépendance d'idées qui prouve qu'il y a du moins des idées dans ce front résolu. Combien, parmi leurs maîtres et leurs tyrans, n'en pourraient dire autant d'eux-mêmes ! »

Si le premier prix de la course a été délivré au premier rendu, le second prix, au contraire, a été réservé au dernier arrivé, c'est-à-dire au plus obstiné, monté par Étienne.

Cette prime donnée à l'entêtement n'est peut-être pas très-morale ; mais comme étude de mœurs, c'est une idée réussie.

Je cherche une transition savante et ingénieuse pour passer des courses d'ânes aux courses de femmes, et je n'en trouve que de détestables. J'y renonce donc, et la stérilité de mon imagination pourra passer, à la rigueur, pour un hommage rendu au beau sexe. La crainte, en effet, n'est-elle pas souvent du respect, et le respect n'est-il pas un hommage véritable ?

Voici venir quatre ou cinq jeunes filles de la montagne, au teint basané, aux traits fins et réguliers, — type charmant des contrées pyrénéennes — aux jambes et aux pieds nus, portant chacune une cruche sur la tête. Il y a de la couleur biblique dans la pose gracieuse et naturelle de ces jolies filles que la civilisation n'a ni améliorées ni gâtées. En les voyant armées de leur cruche, j'ai pensé tout naturellement à Rachel et à Rebecca revenant de la fontaine.

Pour n'être point embarrassées dans leurs mouvements, elles ont prestement relevé leurs jupons assez haut pour laisser voir jusqu'au genoux leurs jambes bronzées par le grand air et le soleil.

Elles partent, et courent comme les Américains dansent la gigue ; c'est-à-dire que le bas du corps seul s'agit, pendant que la tête et les épaules conservent la perpendiculaire. C'est que, on le sait, la cruche doit rester en équilibre sur la tête, et il est expressément défendu d'y toucher avec la main.

Cette course est originale ; et comme les filles

étaient jolies, que leurs jambes avaient la nerveuse délicatesse de la Diane chasseresse, et qu'elles y allaient de bon cœur, on les a toutes chaleureusement applaudies.

Ce que je viens de vous conter n'est qu'une partie de cette mémorable fête montagnarde. L'autre partie, vous l'avez vu par le programme, a eu lieu la nuit.

Il est sept heures.

On a fini de dîner et on se dirige sur la prairie de Sèques, où doit avoir lieu le bal champêtre.

La fanfare est sous les armes, et l'air si frais et si pur de la montagne semble se parfumer des joyeux et poétiques accords de la musique.

Bravo pour le bugle solo, chargé de la glorieuse mais scabreuse mission d'exécuter les traits rapides dans l'ouverture de *Guillaume Tell*, que Rossini a confiés aux violons dans son admirable partition.

Les promeneurs s'arrêtent un instant pour voir lancer un premier ballon qui s'enlève de fort bonne grâce, et va divertir les ours dans la montagne.

Pour une fête de nuit, il faut la nuit, comme pour un civet de lièvre, il faut un lièvre.

Voici la nuit, et les regards s'illuminent aux illuminations des bosquets et de la prairie.

Des guirlandes de lanternes vénitiennes, rouges, blanches, bleues, jaunes, décorent la prairie comme des guirlandes de fleurs les robes de bal.

Un doux et poétique reflet lumineux s'étend sur ce vert gazon majestueusement encadré par les colosses de pierre qui font galerie autour de la salle de bal, comme de grands parents.

Chacun s'asseyait où il peut, les uns sur des chaises dont le nombre est un peu restreint, d'autres sur l'herbe qui forme un moelleux tapis de la fabrique du grand fabricant de l'univers.

Beaucoup de dames trouvent commode d'aller tapisser de leurs toilettes légères le versant de Sèques, qui apparaît bientôt comme le plus élégant et le plus gracieux des amphithéâtres.

Ne pas comparer cette fête à un conte des *Mille et une Nuits*, serait commettre une de ces fautes impardonnables aux yeux de tout bon classique qui m'attendait là, j'en suis sûr. Va donc pour un conte des *Mille et une Nuits*. J'ajouterai que s'il est vrai que Voltaire ait conservé toute sa vie l'habitude de relire quatre fois par an ces fameux contes arabes dont, entre parenthèse, on ne trouve plus, dans le commerce, un seul exemplaire en arabe, aujourd'hui, il faut regretter qu'il soit mort trop tôt pour avoir vu cette décoration merveilleuse. Il eût, j'en suis sûr, demandé au conseil municipal de Caunterets, qui ne lui eût point refusé, quatre fêtes de ce genre par an pour remplacer ses quatre lectures orientales. Et Voltaire y eût gagné, car je ne m'en aperçois que trop en ce moment, il y a loin de la description d'une féerie à la féerie elle-même, et ç'a été une féerie

véritable que ces illuminations dans la montagne, ces feux romains éclatant à la cime des monts, cet orchestre invisible qui donnait au bosquet des voix harmonieuses, et ces dames élégantes, ces cavaliers empressés qui ont ouvert le bal champêtre par un quadrille d'honneur.

Victor Hugo a dit, dans sa *Bouche d'ombre*, que tout dans la nature a une voix, une pensée, une expression. Si j'avais pu entendre l'herbe parler ce soir-là, elle m'eût dit que jamais pieds plus mignons ne l'avaient effleurée, et qu'il est des blessures qui font plaisir.

A ce premier quadrille d'honneur ont succédé beaucoup d'autres quadrilles, d'honneur aussi, des polkas, des mazurkas, des valse, etc, toujours d'honneur.

Car les dames de la société, encouragées par l'exemple de chacune d'elles, ont bientôt formé l'ensemble le plus ravissant qui se soit jamais vu sous la calotte céleste.

Mes regards se portent vers le ciel, dont l'immuable tranquillité forme un si majestueux et si poétique contraste avec le tumulte de la terre.

Je vois alors se montrer au sommet du Pégère une blonde curieuse, à la tête argentée, entourée d'une cour d'étoiles dont les yeux de diamant paraissent fixés sur nous.

Quelle était cette blonde si haut placée?

C'était la lune — je dirais Phœbé, si j'avais seulement cent ans de moins — dont la pourpre lumineuse et pâle s'étendait par gradation sur toutes les cimes environnantes.

Quel peintre, quel écrivain, quel poète, quel amoureux, pourrait dire les infinies délicatesses de ces effets de lumière sur les escarpements de la roche, sur le diadème neigeux de l'Hourmigas, sur l'estompe des touffes de pins, campées dans la montagne comme des armées de végétaux ?

Ah ! distrait que je suis ! N'allais-je pas oublier de vous conter une aventure piquante qui, pour se propager dans le pays, n'a pas eu besoin du tambour de Tarrieu !

Le fait est imité des beaux jours de Trianon, où la reine Marie-Antoinette, avec quelques autres dames de la cour, aimait à se déguiser en laitière.

Une des plus élégantes baigneuses — la plus élégante pour être dans la vérité — et qui, par ses libéralités princières, s'est attiré les critiques les plus désobligeantes et les plus nombreuses, ce qui est bien naturel, tant l'homme est reconnaissant ¹, avait voulu

1. Un jour au parc elle eut envie de manger un gâteau. Une pauvre, mais gentille petite fille du pays, alla le lui chercher. Notre généreuse baigneuse paya le gâteau dix centimes et vingt francs la course de la fillette qui rougit jusqu'aux prunelles en se voyant un louis dans la main. Une autre fois

se mêler aux filles du pays afin de prendre sa part joyeuse du bal champêtre. A quoi servirait d'être jeune, charmante et riche, si ce n'est pour avoir des caprices ?

Quelques minutes suffirent à transformer notre héroïne en simple paysanne, mais une paysanne à rendre fou les champs et la ville. Jamais coquette villageoise ne porta plus crânement et d'une manière plus agaçante le foulard blanc sur le côté de la tête, qui est la coiffure caractéristique dans tout le midi de la France. Un autre foulard au cou à petits carreaux, et une robe fond blanc à petits pois complétait sa toilette.

Croyant n'être reconnue de personne sous ce déguisement, elle se rendit à la prairie. Chemin faisant :

— Comment dit-on *non*, en patois ? demanda-t-elle à la fille qui l'avait coiffée.

— Cela se dit *nani*, madame.

elle donna soixante francs à un mendiant dont les malheurs lui parurent dignes d'intérêt. Sa souscription à la fête dont il s'agit, a été de 100 fr. pour elle et de 20 fr. pour sa dame de compagnie. Le premier jour de son arrivée à Caunterets, elle a fait un don à l'église. Elle a acheté de tout sans jamais rien marchander. Une fois, pourtant, elle se trouva sans argent pour payer quelques notes. On parla de la faire trainer en prison par deux gendarmes. Elle paya le lendemain, son argent étant arrivé, et chacun de dire : Quelle intrigante ! nous l'avons échappé belle !

— Fort bien. Pour une femme prudente ce mot est le plus important dans toutes les langues.

Elle venait à peine de se montrer au bal qu'un paour de la plus pesante espèce vint la prier à danser.

— *Nani*, dit-elle.

Et le paour alla chercher ailleurs.

Survint un guide de première classe, jeune, alerte, de bonne humeur et bien bâti, qui, à son tour, invita la sémillante villageoise. Celui-là fut agréé, et le guide de déclarer qu'il n'avait jamais pressé de main si délicate, tenu de taille aussi souple et aussi ravissante.

Malheureusement la belle travestie ne jouit pas longtemps de son piquant incognito. Un baigneur la reconnut à son teint de lait et de rose sous son foulard d'emprunt, et s'emparant aussitôt du béret d'un loueur de chevaux il s'en coiffa et alla lui demander une polka. La paysanne d'une heure pouvait-elle refuser au loueur de chevaux de dix minutes une semblable faveur? elle ne dit point *nani*, et la polka fut dansée. Mais les chuchottements commencèrent aussitôt, et de confidence en confidence bientôt tous les spectateurs furent au courant de l'événement de la soirée. La paysanne s'esquiva prestement escortée de loin par son domestique qui, par esprit d'antithèse, sans doute, se donnait des allures de croquemorts.

Le lendemain la dame du monde reparut sur le

chemin de la Raillère, en amazone et à cheval, pendant que son chat — un animal qu'elle adorait — se carrait seul, sous la surveillance d'une domestique, dans une calèche à deux chevaux. Madame *** trouve que ce n'est pas trop de deux chevaux pour son chat qui la suit dans tous ses voyages.

Mais revenons à la fête de nuit. L'heure de la retraite aux flambeaux va sonner.

Un second ballon est lancé qui brûle en l'air pour le plus grand plaisir des spectateurs, et les femmes du monde cèdent à tout un monde de femmes du pays la prairie, qui sert de salle de bal.

Je suis la musique et je vois Cauterets illuminé de la tête aux pieds, comme un ver luisant amoureux.

Un punch est offert aux très-obligeants musiciens de la fanfare de Tarbes, et si je suis arrivé trop tard pour trinquer avec eux, je veux d'ici aujourd'hui leur envoyer mes vœux et mes compliments. Je compte bien les voir sous peu triompher sur le turf harmonieux des concours d'orphéons, comme je les ai vus triompher sur le turf des courses pyrénéennes.

Il est minuit.

Il y a des trous dans les guirlandes de feu de toutes les illuminations de la ville, et bon nombre de lanternes vénitiennes des bosquets de Sèques ont éteint leur bougie pour aller se coucher. La plupart de nos

baigneurs ont fait comme les lanternes. Les rues deviennent de plus en plus désertes, et le repos a conquis tous les corps fatigués de plaisir.

A minuit ! L'heure où l'on commence à vivre à Paris dans le grand monde. Que ces montagnards sont donc arriérés !

LE NAPOLÉON DE LA TRUITE.

Pendant que la foule élégante des baigneurs et des touristes se pressait à la fête que nous venons de décrire, un homme insensible aux plaisirs dont le monde est jaloux, un philosophe de la patiente espèce, dont les passions, pour être contenues, n'en sont pas moins vives, et qui réfléchit d'autant plus qu'il ne parle jamais ; un homme enfin comme il n'y en a qu'un à Cauterets, se tenait à la hauteur de la Raillère, entouré de silence et de mystère, au milieu du gave, en équilibre sur la pointe d'un rocher, le regard immobile et le bras tendu comme un fakir qui prétend au paradis.

Quel est cet homme, et que faisait-il au milieu du gave et le bras tendu ?

Cet homme, c'est le grand, l'incomparable Soulé, surnommé le Napoléon de la truite. Il pêchait, insouciant de toutes les joies vulgaires qui, grâce à Dieu, et pour l'agrément des estomacs, à Cauterets, ne sont pas les siennes.

Soulé vend son poisson, il pourrait ne pas le vendre, car il a d'autres ressources. Son arc industriel a plus d'une corde. Mais à quel exercice autre que la pêche Soulé pourrait-il employer les rares dispositions qu'il tient de la nature ? Cette énergie passive qui lui permet de rester ferme pendant un quart-d'heure et plus, les pieds joints sur une aspérité qui ferait reculer de crainte une chèvre ; — cette volonté constante et toujours également tendue, privilège du pêcheur et son premier mérite ; — cet œil d'albatros qui sonde l'eau transparente et écumeuse du gave, cherche le poisson, le trouve et le suit dans des zigzags de foudre, le pêchant ainsi avec le regard avant de le pêcher à la ligne ; — ce sang-froid étonnant mêlé aux désirs les plus ardents ; — cette présence d'esprit admirable qui fait que, dans les moments difficiles où la truite est piquée et se réfugie sous la roche, on sauve à la fois le poisson et la ligne ; — le dédain de la faim, de la soif, des intempéries qu'on brave avec amour quand la truite donne ; — toutes ces qualités et tant d'autres encore que possède notre virtuose, à quoi serviraient-elles, je vous le demande, si par malheur, si par impossible il ne pouvait plus pêcher ? Offrez à cet artiste les joies de la fortune sans les joies de la pêche, il refusera, j'en suis sûr.

On ne fait pas aisément, en effet, le sacrifice de tant de dons précieux. Si Soulé, dont on voit l'enseigne illustrée au bout de la rue de la Raillère, ne trouvait pas à vendre ses truites et qu'il ne pût pas toutes les manger ou les faire manger par des amis, il pêcherait encore, dût-il remettre dans l'eau les poissons après leur avoir fait un petit sermon d'amitié. En un mot, il pêcherait pour pêcher, comme certains grands artistes font de l'art pour l'art, sans autre souci que la satisfaction de soi-même et l'honneur de la profession.

Si Balzac avait connu Soulé, il n'eût pas manqué de constater, entre le physique et le moral de ce personnage typique, des rapports saisissants.

Soulé est long et mince comme le roseau de sa ligne. C'est véritablement un roseau pensant, suivant la belle expression de Pascal; et j'ajouterai bien pensant.

Pour aller à la pêche, surtout lorsqu'il y conduit des amateurs, Soulé fait ce qu'il appelle un brin de toilette.

Un détail m'a surtout frappé dans ce brin de toilette; c'est la façon dont il noue sa cravate. Le nœud, très-petit, est d'une symétrie parfaite. Malheureusement, ce nœud, artistement façonné, se promène si à l'aise autour du cou de son propriétaire, qu'à la première truite capturée, il va de côté pour se fixer définitivement par derrière. En sorte qu'il n'y a que les personnes auxquelles Soulé tourne le dos qui puissent jouir du nœud de sa cravate.

Mais avec ou sans nœud de cravate, que ce nœud soit tourné à droite ou à gauche, au levant ou au couchant, qu'il plaise aux petits-crevés ou qu'il soit l'objet de leur critique, Soulé n'en est pas moins un homme de talent et un homme d'esprit. Toujours il sait vous intéresser par une conversation animée et substantielle.

J'ai eu le plaisir d'être conduit par lui à la pêche, et il m'a raconté sur son art, sur les mœurs de la truite et sur la façon dont il la *boucle*, une foule de choses bonnes à savoir et qui n'avaient rien de banal.

La pêche à la truite est une pêche toute particulière qui demande beaucoup d'expérience et ce je ne sais quoi qu'on appelle quelquefois le feu sacré, d'autres fois le diable au corps, le plus souvent le *chic*.

Soulé a si bien le *chic* pour retirer les truites du gave et les mettre dans le petit panier qu'il tient coquettement attaché au côté par une courroie, qu'avec les mêmes engins et au même endroit, il bouclera, comme il dit, vingt poissons quand vous n'en piquerez pas un. Son habileté est telle qu'un jour dans la vallée d'Aure, près de Bagnères-de-Bigorre, il a pris à la ligne trente-six livres de truites.

De tous les habitants du liquide élément, la truite est sans contredit le plus vif et le plus ombrageux. La vivacité de ce poisson tient du fantastique. Soulé assure avec les naturalistes que la truite remonte les

cascades en se vissant, pour ainsi dire, dans la masse du liquide en chute. Se servir de l'eau qui tombe comme point d'appui pour la remonter, cela semble impossible, et la force et l'adresse de la truite sont véritablement inouïes.

La truite est défiante. Elle a bon œil et bonne oreille. Elle sait distinguer, au milieu du bruit causé par le gave se brisant contre les rochers, le plus petit bruit extérieur, et si elle aperçoit au-dessus de l'eau une forme humaine, elle part comme la foudre et vous ne la revoyez plus. Aussi, Soulé choisit-il de préférence pour la pêche un temps couvert, afin que son ombre ne soit pas reflétée sur l'eau.

La pêche à la truite ne se fait que dans la belle saison. Le mois d'avril est quelquefois assez bon ; les mois de mai et de juin sont les meilleurs généralement. Toutefois, Soulé fait d'excellentes pêches dans les mois de juillet, d'août et même de septembre.

Suivant le temps et l'époque de l'année, notre virtuose emploie comme appât le ver rouge ou la mouche artificielle.

Il a observé que le matin, généralement, le ver rouge réussissait mieux que le soir. Le contraire a lieu relativement à la mouche artificielle, à laquelle la truite se laisse prendre plus volontiers dans l'après-midi.

Les truites sont moins grosses dans le gave que dans les lacs. Ce qui n'empêche que Soulé a eu sa ligne deux fois démontée à quelques semaines d'in-

tervalles, par un de ces poissons de six à sept livres. Soulé a vu ce monstre, il l'a tenu accroché à son hameçon, mais le monstre a tout emporté, hameçon, ligne avec une partie de la canne brisée.

Il s'en est fallu de peu que cette truite géante n'entraînât Soulé lui-même, qui se serait ainsi trouvé pêché à son tour par un poisson.

En moyenne, Soulé prend de quatre à six livres de truites par jour. Il a des pêches de dix à douze livres, mais elles sont rares.

Voulez-vous manger d'un plat délicieux et passer une journée agréable ? Allez à la pêche en compagnie de Soulé, et faites accommoder vos truites à la *bénédictine*. Si votre cuisinière ne sait pas ce que sont des truites à la *bénédictine*, écrivez en Languedoc, à Florac, par exemple, tout le monde vous renseignera. Et la recette d'un pareil plat vaut bien la peine d'écrire une lettre et d'en payer le port.

Je vous ai dit que Soulé avait plus d'une corde à son arc industriel. Il est guide quand le touriste donne et que la truite ne donne pas. Et, comme tous les guides, Soulé brave et dédaigne le danger. Il connaît la montagne aussi bien que le gave, et il a pris part à un sauvetage dont j'ai été témoin à Cauterets. Écoutez ce simple mais dramatique et très-réel récit.

Par une belle après-midi, vers quatre heures, un baigneur prend par la main son petit neveu, âgé de sept ans, pour lui faire faire un tour de promenade.

Histoire de se dégourdir les jambes et de se donner de l'appétit.

L'oncle et le neveu passent par Camp-Basque, et on les voit se diriger vers la montagne de Pégùère, qui, sous des formes gracieuses, cache des dangers sérieux.

A partir de ce moment, personne ne revoit les promeneurs.

La nuit vient. La mère, dans un état d'inquiétude facile à comprendre, envoie dix guides à la recherche des infortunés sur le sort desquels on forme mille conjectures. Les guides se munissent de crampons, de cordages, de lanternes, de fusées et de tous les engins de sauvetage avec quelques provisions de bouche et plusieurs flacons d'alcoolature d'arnica du pharmacien Broca ¹.

Quatre guides partent du côté du Monné. Les autres prennent différentes directions. Tous explorent la montagne, sondant les crevasses, lançant des fusées, jetant des cris pour signaler leur présence et entretenir le courage des malheureux égarés, si toutefois ils sont encore vivants, ce qui paraît douteux. A tous ces cris l'écho seul répond, et tout rentre dans le silence et les ténèbres.

1. Ce médicament, extrait de la plante fraîche qui croît naturellement sur les montagnes de Cauterets, a, sur tous les autres arnicas, une incontestable supériorité; son efficacité est souveraine et immédiate dans le traitement des contusions, chutes, coupures, évanouissements, etc.

Aux premières clartés du jour, après tant d'efforts infructueux, les guides se réunissent une seconde fois au Mamelon-Vert pour délibérer sur ce qu'il leur reste à faire.

Pendant qu'ils délibéraient, Soulé, sa ligne à la main, était conduit providentiellement du côté où se trouvaient les victimes. Il les découvre dans un endroit des plus dangereux, entourés de précipices, ne pouvant faire un pas ni en avant ni en arrière, en proie aux premières atteintes du vertige, à la faim, à la soif, au froid, n'ayant d'autre perspective, s'ils ne sont promptement secourus, que la mort avec toutes les angoisses de la plus cruelle agonie. Soulé, n'écoutant que son courage, se porte immédiatement au secours des malheureux. Voici ce qu'il me dit en revenant :

« J'allais, dès cinq heures du matin, jeter ma ligne dans le gave, au-dessus du pont du chemin de la Raillère, quand des cris, partis de la montagne, vinrent attirer mon attention.

« Laissant là ligne et pêche, je m'élançai dans la direction d'où venaient les cris, auxquels je répondis d'abord par d'autres cris et des paroles rassurantes.

« Les taillis de cette partie de Pégùère sont trop touffus pour permettre qu'on se dirige à loisir sur une pente escarpée où le pied n'a, la plupart du temps, pour se poser, que les escarpements des rochers et le rebord des arbres. Ce ne fut donc qu'au bout d'un

certain temps que je parvins à atteindre la base d'un rocher sur lequel j'aperçus deux personnes en danger qu'il s'agissait de sauver, même au péril de mes jours.

« Je leur adressai de nouvelles paroles d'encouragement, et j'escaladai la roche.

« L'oncle s'était dépouillé de son paletot dont il avait enveloppé l'enfant, couché à ses pieds. Pour se maintenir en équilibre, il s'était arc-bouté contre un arbre, ce qui l'empêcha de rouler dans l'abîme.

« Il était impossible à ces deux personnes soit de remonter par le chemin le long duquel elles s'étaient laissé glisser, soit de descendre par une pente presque à pic.

« L'enfant, en me voyant, battit des mains et se mit à rire. L'oncle profondément ému, était pâle et tremblant, moins pour lui-même que pour son neveu.

« — Sauvez l'enfant ! me dit-il.

« Je pris un mouchoir que j'agitai en l'air et je poussai des cris pour avertir ceux qui, comme moi, cherchaient dans la montagne.

« Soubirous Mathieu arriva peu de temps après moi et m'aida à fixer l'enfant autour de mon cou. Nous lui avions lié les bras avec ma cravate, afin de l'empêcher de se détacher de mon cou dans les soubresauts que j'allais être obligé de faire. Laissant

Soubirous auprès de l'oncle, je descendis la roche à l'aide de mes mains et de mes ongles, mon fardeau sur les épaules.

« — Attendez un moment, dis-je à l'étranger quand nous fûmes, l'enfant et moi, hors de danger. On va vous sortir de là.

« En même temps arrivaient les quatre guides : Barragat, Soucaze, Pons et Lamarque, que la vue de mon mouchoir avaient attirés.

« Ils descendirent l'oncle au moyen de cordes et de ceintures, et Barragat me proposa de se charger de l'enfant que je tenais dans mes bras et que j'abandonnai alors à sa garde.

« C'est miracle que les touristes aient pu se maintenir sur ce rocher toute la nuit. En voyant l'enfant sauvé, en se voyant hors de danger lui-même, le monsieur versa des larmes de joie et couvrit de baisser le visage du petit garçon. »

J'ai vu, entouré de tous les guides, l'imprudent touriste qui suivait à quelques pas, l'enfant rendu sain et sauf à sa mère. Il raconta qu'il voyait passer les promeneurs sur le Mamelon-Vert, et avait fait tous ses efforts pour attirer vers lui leur attention. Il dit aussi qu'il lutta contre les tourments du vertige et eut plusieurs accès de désespoir qu'il ne put surmonter qu'en faisant appel à toute son énergie. Quant à l'enfant, à l'abri du froid, et n'ayant qu'une idée incomplète des dangers dont il était menacé, il dormit profondément plusieurs heures.

Combien de fois et jusques à quand faudra-t-il répéter aux touristes qu'un guide est aussi indispensable dans la montagne qu'un pilote sur la mer ?

LE MARCHÉ AUX CHIENS DE CAUTERETS.

Une des curiosités de Cauterets, c'est le marché aux chiens, qui se tient tous les dimanches sur la place.

Les pasteurs qui ont des chiens à vendre descendent ce jour-là à Cauterets et ils sont bien sûrs de ne pas remonter dans leur cabane les poches vides, si les chiens qu'ils apportent au marché sont de race pure.

Mais le vrai chien des Pyrénées devient chaque jour plus rare ; à ce point qu'à la dernière exposition de ces animaux à Paris, il n'y en avait que deux. Autrefois les Pyrénéens pur-sang étaient beaucoup plus nombreux, et les pasteurs veillaient avec soin à en conserver la race.

Les bâtards sont loin d'offrir les qualités des chiens

types ; ces derniers seuls sont assez forts et assez hardis pour ne pas hésiter à se précipiter sur l'ours, l'ennemi des troupeaux, redoutable surtout lorsque les Pyrénées du versant français étaient moins peuplées qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Les bâtards aboient lorsqu'ils se trouvent en face de l'ennemi ; ils donnent de la voix, comme on dit.

Les chiens de race donnent de la dent, ce qui vaut mieux en pareil cas.

Les chiens de race n'aboient que pour avertir le pasteur de la présence de l'ennemi quand celui-ci est encore éloigné.

Lorsque l'ennemi est en vue, le chien type lui saute dessus en silence, qu'il soit ours ou homme.

Deux exemples à l'appui :

— J'avais vingt ans, m'a conté Laramiau, le propriétaire du café du Cercle à Cauterets, et j'étais encore berger lorsque je fus à même d'apprécier l'intrépidité de nos bons chiens des Pyrénées. Ma cabane était dans la vallée de Lutour, et bien qu'elle fût modeste, et même pauvre comme toutes les cabanes de pasteurs, elle avait un nom. On l'appelait *Cabane de Latur*.

Mes troupeaux se trouvaient rassemblés autour de ma cabane et il faisait déjà nuit. Tout-à-coup, mon chien, qui avait mis le nez au vent, part comme une flèche, renverse les moutons sur son passage et me renverse moi-même à moitié.

Je le suis des yeux, il se perd dans les ténèbres.

Au même moment, un grognement sourd et bien connu de tous les pasteurs, m'avertit que l'ours est mordu par le chien, lequel n'avait point aboyé.

Il y eut une lutte terrible et disproportionnée entre la bête fauve que son épaisse fourrure protégeait contre la dent de ma sentinelle vigilante, et celle-ci.

Heureusement, le combat ne dura que quelques secondes. L'ours, qui avait faim et ne voulait pas perdre de temps en vaines discussions, quitta la place pour chercher fortune ailleurs.

En moins d'un quart d'heure, il franchit toute la vallée de Lutour, traversa le gave, et se trouva aux Culaüs, où des brebis étaient parquées.

Il y a des jours malheureux pour les ours comme pour les hommes. J'entendis les aboiements des chiens, qui me prouvèrent que la bête féroce était aussi mal accueillie aux Culaüs qu'elle venait de l'être à ma cabane de Latur.

J'appelai mon chien ; il avait le flanc déchiré par la griffe de l'ours. Je le soignai, et pour le guérir ce fut l'affaire de quelques jours.

Je passe de l'aventure Laramiau à la seconde aventure du même genre.

Une autre fois, il y a vingt-cinq ans, un homme était venu faire voir à Cauterets un ours savant qui

dansait la polka, mettait un bâton en travers sur son dos, et s'asseyait gracieusement comme vous et moi.

Déjà Martin préludait par quelques grognements à ses travaux habituels, lorsqu'un chien arrive comme une foudre vivante à travers les curieux qu'il bouscule et s'élance résolument sur la bête fauve. Il se pend à son oreille et ne la lâche pas. L'ours furieux prend sa course à son tour, entraînant son propriétaire, qui le tient par une chaîne à deux anneaux, l'un fixé au nez l'autre au col.

La foule fuit terrifiée devant l'ours, qui cherche en vain à se débarrasser du chien toujours pendu à son oreille. Dix fois le maître de Martin est sur le point de lâcher la chaîne ; dans ce cas, l'ours n'aurait pas été longtemps à regagner les montagnes. Enfin, on parvient à séparer le chien de l'ours et à calmer ce dernier. Les deux combattants avaient déjà passé le pont et couraient vers le Mamelon-Vert.

Le héros de ce brillant fait de gueule était un chien pyrénéen, appartenant à un meunier dont le moulin était dans Cauterets même, près de la mairie. Cet animal, élevé au moulin, n'avait jamais vu d'ours ; mais en apercevant pour la première fois cet animal, ses instincts s'étaient réveillés, et il agit comme nous venons de le voir.

Le chien type des Pyrénées est un peu moins grand que le chien de Terre-Neuve à long poil, et, s'il faut

en croire quelques naturalistes, les chiens fameux du Mont-Saint-Bernard n'auraient d'autres aïeux que ceux des Pyrénées.

Quand le Savoyard Saint-Bernard de Menthon eut, vers le milieu du dixième siècle, la généreuse pensée de fonder un hospice au mont qui depuis porta son nom, il comprit qu'il fallait des chiens dévoués et intelligents pour servir d'auxiliaires aux moines sauveteurs. Ayant pris des informations sur l'espèce la plus capable de le seconder, il fixa son choix sur les chiens des Pyrénées. Des membres de cette noble famille furent en conséquence conduits au Mont-Saint-Bernard, et l'on sait de quelle gloire impérissable ils se sont illustrés en collaboration des religieux à la piété profonde et désintéressée desquels on ne saurait rendre un hommage trop respectueux.

Le chien des Pyrénées est très-fort et admirablement proportionné. Dans sa large poitrine, de robustes poumons fonctionnent à l'aise : ce qui lui permet de gravir les montagnes les plus rapides, aussi facilement, et plus facilement, peut-être, que s'il courait en plaine. Le poil est assez touffu, sans être long. Sa tête est carrée, son museau court. La lèvre supérieure descend sur la lèvre inférieure, qu'elle couvre en partie.

Relevez cette lèvre, et vous verrez la plus belle dentition que puisse envier un animal d'humeur guerrière, qui n'a pour toutes armes que ses dents.

Ses oreilles sont courtes et comme collées sur les tempes. Le bout seul se détache en formant un demi-cercle. Le nez est large et un peu relevé.

Quant aux yeux de ces quadrupèdes, ils sont bien le miroir de leur âme, pour dire comme le proverbe. Quelques-uns les ont injectés et féroces ; méfiez-vous de ces bêtes, et, si vous les rencontrez dans la montagne, tournez à droite si elles sont à gauche, à gauche si elles se trouvent à droite. En patois, on les appelle *excuset*.

D'autres chiens ont les yeux limpides et le regard doux. Quoique vaillants, ils ne sont pas foncièrement méchants, et se montrent bons camarades quand vous leur avez été présenté par un ami commun.

Tous les chiens de race ont la démarche fière, le port noble et la conscience de leur valeur. Ils défilent devant le troupeau confié à leur garde, de l'air martial d'un général en chef passant en revue son armée. Pour augmenter la noblesse de son maintien, le chien de race tient toujours sa queue fièrement relevée en trompette. Chacune des pattes de derrière est armée de deux ongles caractéristiques, qu'on appelle le double éperon. Pour ce qui est des pattes de devant, elles sont larges et bien d'aplomb.

Cet animal, que les pasteurs appellent dans leur patois *ca de oilles* (chien de brebis), a pour les brebis un amour poussé souvent jusqu'à la tendresse la plus exquise. Il les aime autant qu'il sait les dé-

fendre, et il les lèche pour leur exprimer toute sa tendresse. Les brebis, moins intelligentes que leur protecteur, ne lui témoignent aucune amitié ; mais elles se laissent aimer, et c'est tout ce qu'on est en droit d'exiger de leur cœur froid et peu expansif.

Que de gens, sous ce rapport, ne valent pas mieux que les moutons !

L'espèce qui nous occupe est assez féconde. Les chiennes mettent bas de cinq à sept chiens qu'elles nourrissent en bonnes mères. Mais bientôt les petits se trouvent en état de boire du lait de vache ou de brebis, et même de manger de la pâte.

La pâte qu'on fait avec de la farine de maïs est, avec le pain plus ou moins rassis et l'eau claire, la nourriture du pasteur et de son chien. Cette farine, assez grossière, est mise avec de l'eau dans un chaudron sur un feu vif. Dès que ce mélange commence à bouillir, le pasteur le remue avec un petit bâton. Quand la pâte a diminué d'environ un tiers, la cuisine est faite. Sur cette pâte chaude, on verse du lait froid ; quand la pâte est froide, on fait chauffer le lait. La pâte est faite pour deux jours, et on en mange depuis le 1^{er} janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre. C'est, comme on voit, passablement monotone.

Quelquefois pourtant le pasteur sybarite et fin gourmet ajoute à la pâte une écuelle de soupe. Voici comment se fait le pot-au-feu sur la cime des monts :

Un morceau de lard est mis dans la marmite sans

aucun légume et dans une quantité d'eau proportionnée, non point au volume du lard, mais au nombre des personnes qui désirent manger de la soupe. Quand le lard est cuit, on le retire de la marmite qu'on remplit de morceau de pain. Pendant que le pain mitonne dans le bouillon, les pasteurs mangent le lard. Cette friandise avalée, la soupe se trouve faite, et elle est mangée à son tour.

Un pareil potage figurerait très-mal, assurément, aux *Frères-Provençaux* et au restaurant Verdier à Paris ; mais il fait excellente figure dans la cabane du pasteur. Hommes et chiens s'en régalent, et je souhaiterais que les estomacs blasés qui vont traîner leurs difficiles digestions dans les maisons où *l'on dine*, pussent manger dans la vaisselle plate de leurs hôtes somptueux, comme mangent dans leur écuelle de bois les gardeurs de moutons. Il y a des grâces d'état. Celles du pasteur sont l'appétit et la santé. Elles en valent d'autres.

Si robustes que soient les chiens de montagnes, comme tous les autres chiens ils ont, à un certain âge, ce qu'on appelle la maladie. Il y a dans Caute-rets un berger boiteux, propriétaire de plusieurs chèvres, qui guérit les chiens de la maladie comme il guérit les humains de tous les maux dont ils peuvent être victimes. Et cela au plus juste prix. Cet Hippocrate appelle la maladie des chiens la gale, et c'est à un certain endroit de la langue de ces animaux qu'il va chercher le germe de la gale. N'essayez

pas de mettre en doute la science de ce guérisseur ; vous perdriez votre temps. Les pasteurs ont plus de confiance en lui qu'ils n'en auraient dans M. Dupuytren lui-même. Il a extrait, comme il dit, la gale à des milliers de chiens, et remis plus ou moins bien un certain nombre de bras et de jambes démis. On voit cet artiste distingué rôder tous les dimanches sur la place, ne jetant point sa langue aux chiens, pas si bête, et attendant que les chiens lui jettent la leur, ce qui est plus intelligent. Il n'y a pas de sot métier, dit-il, il n'y a que de sots vétérinaires.

Disons pour terminer cette rapide étude sur les chiens des Pyrénées, que le prix d'un de ces animaux de race, âgé de deux à trois mois, varie entre trente-cinq et cinquante francs. Les plus estimés généralement sont blancs, tachetés rouge et gris.

LES PORTEURS DE CHAISES A CAUTERETS. — LA PLUS
BELLE PAGE DE LEUR HISTOIRE.

J'aime les animaux domestiques, et mon titre de
membre de la Société protectrice des animaux me

fait un devoir de les défendre toutes les fois que l'occasion se présente.

Mais j'aime infiniment mieux les hommes en ma qualité d'homme, et on me permettra d'appeler l'attention bienveillante des baigneurs de Cauterets sur les porteurs de chaises, qui sont les chevaux volontaires, dévoués, pensant et parlant des infirmes ou des trop faibles pour lesquels la chaise à porteurs est le seul moyen possible de locomotion.

En voyant ces robustes montagnards porter leurs semblables mieux et plus légèrement que les trois quarts et demi des hommes ne se portent eux-mêmes, j'ai quelquefois pensé à cette fable si philosophique de l'aveugle et du paralytique.

L'association des forces et des moyens, voilà, en effet, le grand problème social.

Le paralytique dirige l'aveugle et celui-ci porte l'autre.

Quelle plus heureuse et plus touchante association !

Le porteur de chaise a bon œil et bon pied, mais sa bourse languit et baille tristement aux corneilles. Le baigneur est plus favorisé du côté de la fortune, mais sa poitrine est faible, ses jarrets défaillants ; il donne un peu de l'argent qui manque à celui-ci et reçoit en échange des forces d'emprunt, en attendant que la nature lui rende ses forces propres.

Dire à un homme de marcher pour vous et pour

lui, ce n'est pas lui demander un service de peu d'importance ; et pourtant combien le tarif des porteurs est modeste ; combien même il serait insuffisant, si l'administration, en le fixant, n'avait justement compté sur la générosité des baigneurs ?

Les personnes qui vont en chaise et qui, par légèreté d'esprit, indifférence, oubli de leur situation de porté, ou par tout autre motif, s'en tiendraient strictement au tarif officiel, se montreraient envers les porteurs d'une parcimonie choquante.

En effet, il faut savoir que le tarif rétribue plus libéralement à Cauterets les efforts musculeux des chevaux que ceux de l'homme. Un cheval qui porte un monsieur de Cauterets à la Raillère gagne cinquante centimes ; le tarif n'accorde que vingt-cinq centimes, juste la moitié, à chacun des deux porteurs qui font cette même besogne. En un mot, il en coûte un franc pour faire la course de la Raillère, aller et retour, à cheval, et un franc également pour accomplir ce même trajet en chaise à porteurs. Or, le cheval est un, et les hommes sont deux.

Mais c'est bien autre chose lorsqu'il s'agit de grandes excursions, telle que l'ascension du Monné, du lac d'Estom, du lac de Gaube, du Marcadeau, du col de Rion et du voyage des frontières d'Espagne, tarifés relativement plus bas encore.

Pour grimper de Cauterets à la crête du Monné, chargés d'une personne, et revenir au point de départ, que cette personne soit grande ou petite, mai-

gre comme Don Quichotte ou grasse comme Sancho Pança, qu'elle soit bien portante ou malade, les porteurs, au nombre réglementaire de quatre, n'ont droit qu'à trente francs. Cela ne fait pas, on le voit, quatre francs par porteur pour accomplir une ascension considérée comme une des plus pénibles et des plus longues des environs de Cauterets, et tout à fait impossible à cheval, où bête et cavalier seraient exposés à rouler dans des précipices.

L'ascension au lac de Gaube, dont le plus grand nombre des baigneurs de Cauterets ont apprécié la distance et les difficultés de la route, l'ayant eux-mêmes parcourue, est faite par quatre porteurs pour vingt francs, aller et retour !

S'il prend à un brutal imbécile la fantaisie de se mettre dans une chaise et de se faire effrontément porter par quatre hommes, de Cauterets à Pierrefitte et de Pierrefitte à Cauterets (vingt kilomètres toujours en pente), il ne lui en coûtera que dix francs ; c'est-à-dire un franc vingt-cinq centimes pour chaque homme ayant fait dix kilomètres avec le poids de cet aimable farceur.

Adressez-vous à Paris à quatre commissionnaires pour remplir cette même tâche, ils vous demanderont quatre cents francs, au moins.

En vérité, je vous le dis, les porteurs de Cauterets sont des virtuoses en leur genre et si je ne leur accorde qu'un mérite inférieur à celui de Listz, de Paganini ou de Pradel improvisant une tragédie tout

entière sur un sujet donné, je ne puis m'empêcher de les trouver tout aussi extraordinaires que ces derniers et infiniment plus dévoués. Il faut de la force pour être porteur, des pieds de fer, des muscles d'acier avec des poumons d'or dans un coffre de marbre : mais la force ne suffirait pas ; il faut aussi l'habitude de gravir les montagnes, et des muscles disciplinés à ce genre d'effort. Hercule, le fameux Hercule aux douze travaux, reculerait peut-être à servir de partner à un des porteurs de Cauterets pour l'ascension du Mont-Perdu, du Monné ou du petit Viguemale.

Les porteurs ont la conscience de leur vaillance et de leur adresse, et ils ont l'amour-propre de leur profession, qui, dans certain cas, dans certaines ascensions restées mémorables, a été poussée jusqu'à l'héroïsme.

Parmi ces ascensions, il en est une surtout que les porteurs ne rappellent pas sans une juste fierté, et dont l'étranger n'entend pas le récit sans un sentiment d'effroi mêlé d'admiration.

Je veux parler de l'ascension en chaise à porteurs, de la princesse russe Trubetzkoi, à la Brèche-de-Rolland, accomplie, au péril de leur vie, par huit porteurs, sous la direction de Barragat, de Latapie et d'un autre guide dont le nom m'échappe.

La princesse était aussi puissante par son embonpoint que par sa fortune et ses titres nobiliaires. Le poids de son corps était égal environ au double du

poids d'une personne ordinaire. On comprend que cette circonstance ajoutait singulièrement à la difficulté de l'entreprise. Aussi, les porteurs de Barèges et de Gavarnie avaient-ils nettement décliné l'honneur de porter la princesse dans cette course téméraire, honneur qui fut accepté comme une sorte de défi par ceux de Cauterets.

Le prince Trubetzkoi, mari de la princesse, était du voyage et savait encourager les hommes par sa gracieuse humeur, sa démarche fière, sa parole décidée et ses libéralités.

On partit de Cauterets par un beau soleil qui promettait une belle journée et qui tint toutes ses promesses.

Le prince avait fait d'amples provisions de vivres que les trois guides chargèrent sur leur dos.

La princesse, que son extrême embonpoint permettait à peine de faire quelques pas dans ses appartements, entra difficilement dans la chaise, et les hommes se mirent en marche pour Gavarnie, le jarret ferme et le cœur content.

En se relevant toutes les quinze ou vingt minutes, ces vaillants porteurs purent accomplir cette première et très-longue étape en moins de dix heures.

Ils passèrent par le lac de Gaube, la brèche du petit Viguemale, et traversèrent la vallée d'Aussoz.

Essayez de faire cette même promenade, sans rien

porter que votre propre personne, et vous m'en donnerez des nouvelles.

Le prince escortait à cheval et faisait, chemin faisant, remarquer à la princesse les sauvages beautés qui bordent cette route, comme un musée gigantesque de la nature, doublement écrasant de poids et de magnificence.

En arrivant au village de Gavarnie, les hommes étaient fatigués, mais point trop.

Cette course ne leur avait pas ôté l'appétit, tant sans faut, et ils puisèrent dans quelques flacons de la cave du prince, généreusement mis à leur disposition, des forces nouvelles et une saine gaieté pour le lendemain.

Des chambres avaient été retenues à l'hôtel pour le prince et la princesse ; les porteurs et les guides couchèrent où ils purent, et la nuit dut être bonne pour tout le monde.

Le lendemain, dès l'aube, les porteurs et les guides trouvèrent le prince debout et prêt à se remettre en route.

La princesse fut de nouveau replacée dans la chaise, et l'ascension commença au milieu d'un grand concours de montagnards, étonnés de l'audace de cette caravane qui allait peut-être périr tout entière, victime de sa témérité.

Je n'ai point à faire ici la description des sites parcourus. Je dirai seulement qu'arrivés à un certain

endroit d'un accès très-difficile, les guides et les porteurs, jugeant que toute tentative de porter la chaise sur un rocher presque à pic serait inutile et extrêmement dangereuse, il fut résolu qu'on hisserait la princesse au moyen de cordes apportées dans cette prévision. La chaise fut solidement fixée à deux bouts de corde et hissée sans accidents par les porteurs et les guides, dont les efforts réunis n'étaient pas de trop en cette circonstance pour enlever ce grand poids à la seule force du poignet, sans poulie et sans cabestan.

La princesse, dont la position singulièrement penchée pendant ce pas difficile n'avait rien de commode ni de rassurant, faisait entendre des soupirs et des mots entrecoupés qui témoignaient d'une certaine inquiétude.

On serait inquiet à moins.

Quant au prince, qui avait suivi cette manœuvre avec la certitude qu'elle devait réussir, il paraissait extrêmement heureux, et son bonheur se manifestait par une sorte d'enthousiasme belliqueux.

— Hardi ! mes amis, disait-il aux porteurs, vous n'aurez jamais si bien travaillé qu'aujourd'hui.

Cette roche si difficile était pour ainsi dire un jeu d'enfant à côté du glacier presque vertical dont il fallait faire l'ascension pour arriver à la Brèche-de-Rolland.

Ici, les guides délibérèrent sérieusement.

En présence de cette montagne de glace qu'il fallait gravir avec une charge qu'on ne pouvait pas manier comme un colis inerte, et qui réclamait, au contraire, les plus grands égards, deux guides sur trois émirent l'opinion qu'on ne pouvait aller plus loin sans compromettre la vie de la princesse et de ses porteurs.

Latapie apprit au prince le résultat de cette décision.

— Eh ! quoi, dit le prince, vous reculeriez devant un danger ! vous, l'élite des montagnards de Cauterets ! Je ne vous reconnais plus, en vérité, et j'attendais mieux de votre énergie.

— Prince, observa Latapie humblement, mais en accompagnant ses paroles d'un sourire malin, la vie de pauvres gens tels que nous est peu de chose, car il y aura toujours beaucoup de pauvres gens sur la terre ; mais la vie de la princesse est précieuse, et quand le Ciel ravit un prince à son peuple, cette perte n'est pas toujours réparée par la naissance d'un prince nouveau.

— N'importe ! fit le mari de l'excursionniste.

— Vous trouvez, prince, que cela n'a pas d'importance ?

— Nous irons à la brèche même de Roland, ou nous périrons tous ici entraînés par le poids de la princesse, ajouta fièrement le prince, grisé par l'at-

trait du danger et semblable à un capitaine qui excite ses troupes à s'emparer d'une citadelle.

— Deux princes périr ainsi du même coup, ajouta tristement Latapie, et personne, peut-être, pour en porter la nouvelle !

— Marchons, dit le noble et hardi personnage. Reculer à cette heure serait une honte. Marchons, suivez-moi.

Et il voulut s'élancer sur la glace où il est souvent plus dangereux de glisser que sur le gazon, malgré l'opinion MM. Scribe et Auber exprimée dans la *Neige*. Mais le pied lui manqua et il dut modérer son ardeur.

Il n'y avait pas à reculer puisque le prince voulait absolument avancer. Sans consulter la princesse qui ne cessait de soupirer et d'articuler sourdement des mots inintelligibles, on procéda immédiatement à l'ascension.

Les guides, en hommes expérimentés, prirent des haches et tracèrent dans la glace, extraordinairement durcie, des entailles où les porteurs devaient mettre le pied.

Quand ce tracé fut fait, ce qui présenta quelques difficultés, on se prépara à la montée. Des courroies prirent la chaise en dessous, et quatre porteurs, avec les trois guides, s'y attelèrent pour soulager les quatre autres porteurs qui, eux, tenaient les brancards. Les deux porteurs attelés aux brancards de der-

rière avaient la plus grande responsabilité de l'ascension. Un pied mal d'aplomb sur les entailles faites dans la glace, et princesse, porteurs et guides roulaient comme une avalanche humaine avec le prince, qui n'aurait pu rester impassible et eût vainement essayé de porter secours.

Comme il fallait, autant pour la commodité de la princesse que pour la sûreté des porteurs de devant, que les porteurs de derrière tinssent la chaise le plus possible dans sa position régulière, ils soulevèrent les brancards au-dessus de leur tête. Un des porteurs fit usage de ses deux bras ; l'autre, nommé Lacaze, un géant et un hercule à la fois, n'employa pour cela qu'une seule main.

Que pensait au juste la princesse quand les porteurs et les guides, après un instant de recueillement pendant lequel ils recommandèrent leur âme à Dieu, la chaise s'ébranla et que les espadrilles à crampons s'emboîtèrent dans les entailles de la glace ; elle seule aurait pu nous le dire, mais ne nous l'a point dit.

Le prince, lui, ne cessait d'encourager tout son monde du geste et de la voix en répétant : « Nous mourrons tous ici ou nous irons à la Brèche-de-Roland. »

C'est beau, la volonté, et c'est beaucoup ; mais elle ne suffit pas toujours dans certaines entreprises.

Arrivée presque au but après des efforts et un déploiement d'adresse, d'habileté et d'énergie inouï, la

caravane faillit dégringoler, comme on roule sur les montagnes russes. Un des porteurs qui marchait de côté tenant une des courroies, posa mal son pied dans le tracé, et disparut sous la chaise en glissant avec la vitesse d'un boulet de canon.

Un cri s'échappa de toutes les poitrines et la chaise oscilla sinistrement.

— Halte ! crièrent les guides.

Et chaque pied resta emboîté dans son socle neigeux comme par l'effet d'une baguette magique.

Au même instant une main vigoureuse empoigna par le collet de sa veste le porteur aplati sous la chaise, et le releva prestement.

Cet homme n'avait rien de cassé ni bras ni jambe, et après s'être excusé, il reprit tranquillement la courroie. Quelques pas encore, et la princesse atteignait enfin les hauteurs tant désirées.

La caravane entière poussa un formidable hurrah :

Le prince triomphait.

Les porteurs et les guides aussi.

La princesse se trouvait débarrassée d'un grand poids.

Les porteurs aussi.

Les paniers à provision furent ouverts, et le sang de la vigne, comme disaient les Gaulois nos pères, se

mêla au sang de l'homme pour le fortifier et le calmer à la fois.

Il était à ce moment une heure de l'après-midi.

La princesse ne put sortir de sa chaise ; mais s'étant penchée en avant, elle admira les magnificences dont l'œil glouton de beautés se rassasie sur cette route du ciel à admiration que veux-tu. Son regard se plaisait à mesurer les deux murailles qui forment la Brèche-de-Rolland, lesquelles se prolongent à environ un kilomètre sur une hauteur de plus de cent mètres, laissant entre elle une ouverture d'environ cinquante mètres.

A deux heures il fallut songer à la descente.

C'était beaucoup d'avoir pu monter ; c'était encore plus de pouvoir descendre.

Les chasseurs d'isards et d'ours ne sont point d'un caractère timide, et Latapie, qui a tué douze ou quinze ours et plus de cent isards, eut peur.

Peur surtout pour la princesse et pour le prince qui, naturellement, dans son opinion, devait tenir à la vie infiniment plus que de simples montagnards tels que ses camarades et lui.

J'abrège. On descendit le glacier comme on l'avait monté, le colosse Lâcaze tenant par derrière, ainsi qu'un héros mythologique, un des brancards de la chaise hissée au-dessus de sa tête.

Avant la nuit, cette phalange des plus hardis ex-

curSIONnistes dont l'histoire des montagnes pyrénéennes ait gardé le souvenir, rentrait paisiblement à Gavarnie, où une chaleureuse réception lui était faite.

Cette nuit fut pour le couple princier et pour les gens sous leurs ordres meilleure encore, on le devine, que la nuit passée.

Le lendemain, la princesse était rendue à Cauterets, et son nom à jamais gravé dans les fastes des porteurs et des guides, qui ont eu le bonheur de l'accompagner et de la porter sans la tuer ni se tuer eux-mêmes ; un double miracle dans la circonstance.

Les porteurs de Cauterets formaient, il y a quelques années, une corporation aussi utile que nombreuse. Ils n'étaient pas moins de soixante avant que les omnibus (de bien désagréables omnibus et fort cher) ne vinssent leur faire concurrence. A cette heure, les porteurs ne sont plus que dix-huit, encore se plaignent-ils de manquer de travail.

Ils ont une caisse commune, mais ce que chacun gagne n'entre pas en entier dans cette caisse.

Les porteurs gardent pour eux-mêmes les pourboire qui leur sont donnés, et sur le chiffre du tarif, ceux *qu'ont eu la peine*, comme ils disent, prélèvent une certaine somme fixée d'avance et dont ils font leur profit particulier. Ainsi, sur les vingt francs que leur alloue le tarif pour le trajet du lac de Gaube, les porteurs qui font cette course mettent

quatorze francs dans la caisse commune, et se partagent six francs.

D'après leur règlement, chacun d'eux doit travailler à tour de rôle. S'il s'agit d'une grande excursion et que le porteur dont c'est le tour de porter ne se sente pas la force de l'entreprendre, il cède à un autre son tour, et perd ainsi son bénéfice particulier.

L'hiver, quand il y a six pieds de neige partout, les porteurs, qui n'ont plus de gens à porter, portent du bois et vont à Panticosa en Espagne, chargés de différents produits, tels que faïence, paniers de vin de champagne, etc.

Qu'on se figure un homme marchant seul, avec un fardeau sur les épaules de soixante à quatre-vingts kilogrammes, au milieu des solitudes glacées, qui font de la chaîne des Pyrénées comme une mer de neige pétrifiée. S'il lui arrive un accident, s'il a pris pour un plateau rocheux une vallée comblée par la neige, et qu'il enfonce jusqu'aux genoux dans la froide substance, il est mort. Qui donc viendrait le secourir ? Les montagnes n'ont point d'écho en hiver, et l'hospitalité n'est la vertu ni des ours ni des vautours qui seuls animent ce paysage. Le *Deus ex machinâ* n'est jamais le dénouement des tragédies pyrénéennes en hiver. Les dieux eux-mêmes s'éloignent avec horreur de ces horribles parages.

Porteur, porte-toi bien et sois fier de toi-même. La fierté est un bon cordial. Quand tu traverseras le

Marcadeau pour te rendre à Panticosa, au milieu de cette nature muette et paralysée par le froid, que ton cœur reste vaillant et chaud. Chante s'il se peut sous tes quatre-vingts kilos de faïence, et souris en pensant qu'il y a des gens à Paris et ailleurs que la nature a créés sains et forts, que les habitudes du monde ont rendus fragiles comme du verre de Bohême, et qui mourraient s'ils allaient par le brouillard, sans cachenez et sans parapluie, de la Madeleine au Grand-Hôtel.

CONSTITUTION HYGIÉNIQUES. — CONSTITUTION MÉDICALE. — MORTALITÉ A CAUTERETS.

On n'est pas malade et on ne va pas s'infiltrer aux Pyrénées des eaux sulfureuses par tous les pores, sans prendre quelque intérêt aux études médicales et scientifiques faites par des hommes compétents sur ces eaux, sur les conditions hygiéniques et... sur la mortalité dans ces pays de la santé.

J'ai voulu savoir un peu de tout cela en ma qualité de malade, et je vais à mon tour, armé d'une science

que je dois tout entière au docteur Gigot-Suard, vous parler de Cauterets autrement qu'en touriste. Je n'en aurai pas pour longtemps du reste, l'auteur des *Études médicales et scientifiques sur les eaux de Cauterets* n'étant pas ici pour me souffler. Mon sac vidé, je m'efforcerai d'oublier les scientifiques petites misères dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir, et je reprendrai ma plume et mon bâton de voyageur de lettres.

Cauterets dont la population est de 1,500 habitants au plus en temps ordinaire, peut loger jusqu'à 3,000 étrangers à la fois pendant la saison des bains. Ses maisons, élégamment construites pour la plupart, et dans lesquelles on remarque une extrême propreté, sont disposées de façon à éviter l'encombrement. Elles présentent un confortable en rapport avec les besoins et les exigences des hôtes qu'elles reçoivent.

Si la station de Cauterets jouit d'une atmosphère pure et éminemment propice aux valétudinaires qui la fréquentent, c'est que des mesures ont été prises pour que ces heureuses conditions ne fussent pas troublées par des causes d'insalubrité qu'il est toujours possible de prévenir ou de faire disparaître. A cet égard, du moins, on doit féliciter l'administration locale.

Les grandes épidémies envahissent rarement les Pyrénées, surtout les vallées hautes. Ainsi, c'est seulement à son troisième retour en France que le cho-

léra s'est montré sur quelques points de la chaîne, et encore n'a-t-il pas dépassé la limite de 600 mètres.

Le typhus n'y a jamais régné.

On observe bien quelquefois la fièvre typhoïde dans les régions élevées des Pyrénées ; mais elle est loin d'y présenter la même gravité que dans les grands centres de population, car rarement elle devient meurtrière.

Il ne suffit pas de dire qu'une localité thermale jouit de conditions sanitaires excellentes, — toutes ont cette prétention ; — il faut prouver qu'il en est réellement ainsi ; pour cela, je ne connais pas de meilleur moyen que de comparer le chiffre de la mortalité pendant la saison balnéaire à celui de la population indigène et des étrangers. Voyons aussi la nature des maladies pour lesquelles les eaux de la station sont conseillées.

Les scrofules, très rares à Cauterets, ne se rencontrent guère que dans les hameaux environnants. Il en est de même de la phthisie pulmonaire. En effet, un praticien du pays affirme n'en avoir vu que quatre ou cinq cas dans une période de dix ans.

Le goître qui, par une dégénérescence successive de la progéniture, aboutit au crétinisme, n'existe pas dans cette station. Même remarque pour la pellagre.

Les maladies les plus fréquentes sont, en hiver et au printemps, les rhumatismes musculaires, les

bronchites, les pleurésies, les pneumonies ; en été, les embarras gastriques, et parfois la dysenterie. Dans certaines années, on observe quelques cas de fièvre muqueuse.

Les dérangements de l'estomac et de l'intestin se montrent régulièrement tous les étés dans les stations des Pyrénées. Il est vrai que ces indispositions n'ont pas partout la même fréquence ni la même intensité. M. le docteur Lambron les a décrits de la manière suivante sous le nom générique de *cholérine pyrénéenne*, d'après ce qu'il a observé à Bagnères-de-Luchon :

« Ce trouble de l'appareil digestif commence le
« plus ordinairement d'une manière soudaine, par le
« malaise, et sous les apparences d'une espèce d'in-
« digestion, qui parfois prend une si grande inten-
« sité, que les malades vomissent à outrance, ont des
« coliques assez vives, des garde-robes extrêmement
« répétées ; et, bien que le ventre reste souple, ou ne
« se ballonne que modérément, le pouls s'affaisse,
« devient petit, serré, la figure est pâle et profondé-
« ment altérée, les extrémités sont froides. Si l'on
« n'était prévenu de ces désordres, on serait tenté de
« croire à un empoisonnement. Mais des boissons dé-
« layantes, de légers antispasmodiques, parfois des
« opiacés, plus souvent un peu de bismuth ne tardent
« pas à dissiper ces souffrances.

« Pour le plus grand nombre de personnes, ce
« n'est là qu'une indisposition de vingt-quatre heu-

« res ; chez quelques-unes, au contraire, surtout chez
« celles qui sont peu observatrices de la diète et des
« règles les plus simples de l'hygiène, ou qui ont les
« entrailles plus faibles, plus impressionnables, cette
« indisposition, non-seulement perd plus lentement
« son intensité première, mais se prolonge par les
« symptômes suivants : délabrement de l'estomac
« donnant une fausse sensation du besoin de man-
« ger, digestions laborieuses, suivies de garde-robes
« plus ou moins nombreuses, faiblesses et lassitudes,
« qui sont la conséquence de ce trouble fonctionnel
« de l'appareil digestif. »

M. Gigot-Suard est loin de contester les observations que l'honorable inspecteur des eaux de Luchon a faites dans cette station thermale ; mais il pense que les troubles de l'appareil digestif qui se présentent à Cauterets pendant la saison balnéaire ont bien rarement les caractères cholériformes dont parle M. Lambron. Ce sont plutôt, dit-il, de simples embarras gastriques, qui cèdent habituellement à un régime sévère, à des préparations astringentes ou opiacées, et mieux à un purgatif salin. C'est pourquoi la dénomination de *cholérine Luchonnaise* conviendrait peut-être mieux que celle de *cholérine pyrénéenne* à l'affection décrite par le savant docteur de Luchon, d'après le savant médecin de Cauterets.

Quand à la cause principale de cette affection, elle réside, suivant M. Lambron, dans la composition

même des eaux potables, en d'autres termes, dans la présence de matières organiques ou végétales dont ces eaux se chargent dans certaines conditions, notamment après les orages.

M. Gigot-Suard a lui-même remarqué à Cauterets que les troubles de l'appareil digestif se produisaient le plus ordinairement chez les personnes qui buvaient de l'eau du gave ; tandis que celles qui faisaient usage de l'eau des fontaines publiques, surtout de l'excellente source de Panchour, y étaient moins exposées.

Maintenant, si l'on compare les eaux potables de Cauterets à celles de Luchon, on s'expliquera pourquoi les dérangements gastro-intestinaux sont moins intenses dans la première station que dans la seconde. En effet, les eaux qui alimentent les fontaines publiques de Cauterets ne viennent point du gave ; elles parcourent un trajet souterrain pendant lequel elles se débarrassent plus ou moins complètement, par une sorte de filtrage, des matières organiques et minérales qu'elles ont ramassées en descendant des montagnes. A Luchon, au contraire, c'est le gave de l'Orne, formé lui-même par les eaux de presque toutes les vallées du canton, qui alimente les fontaines publiques. Il est vrai qu'on a essayé de remédier à cet inconvénient par un appareil à filtre ; « mais, dit M. Lambrin, le filtre que, de l'allée des Soupirs, on aperçoit sur le bord de l'Orne, est insuffisant, tellement insuffisant, que, les jours

d'orage, il laisse arriver aux fontaines de la ville de l'eau toute trouble qui dépose dans les vases une grande quantité de limon et même de gravier. »

Quoi qu'il en soit, les baigneurs ne sauraient prendre trop de précautions pour prévenir et combattre une indisposition qui, outre ce qu'elle a de désagréable, nécessite la suspension du traitement thermal.

Il résulte de ce qui précède que la station de Cauterets offre d'excellentes conditions de salubrité aux malades pour lesquels ses eaux sont indiquées. Voyons à présent jusqu'à quel point la statistique mortuaire vient à l'appui de cette déduction.

Dans une période de 10 ans, de 1854 à 1863 inclusivement, nous apprend M. Gigot-Suard, la mortalité a été :

	Indigènes	Étrangers
En 1854 de.	11	4
1855.	4	4
1856.	14	12
1857.	7	5
1858.	11	9
1859.	11	5
1860.	5	10
1861.	11	14
1862.	8	9
1863.	11	3
Total	93	75
<i>Moyenne de chaque saison.</i>	9,3	7,5

En fixant à 8,000 par saison le nombre des étrangers qui ont fréquenté Cauterets depuis 1854, on voit qu'il est mort 75 personnes sur 80,000, c'est-à-dire 1 sur 1,066 ¹.

1. Ce chiffre de 8,000 est bien certainement au dessous du nombre réel des baigneurs qui se rendent à Cauterets tous les ans, pendant les mois de juin, juillet, août et septembre.

M. le docteur Mélier, inspecteur général des eaux minérales de France, s'exprime ainsi sur les progrès que les établissements de Luchon, Bonnes et Cauterets ont fait dans l'espace de dix ans :

« Luchon, qui, en 1847, recevait le nombre déjà bien élevé de 2,220 malades, en a 4,380 en 1856, ce qui fait, à peu de chose près, un accroissement du double en dix ans.

« Bonnes, qui n'eut que 300 malades en 1830, année bien triste, il est vrai, pour les eaux minérales, en a eu 4,200 en 1850, 5,800 en 1855, et 6,400 en 1856 : augmentation énorme, comme on voit, et en rapport avec l'efficacité spéciale et de plus en plus appréciée de ces eaux.

« Cauterets, l'établissement de France le plus fréquenté, a passé du chiffre de 12,000 étrangers qu'il recevait en 1850 à plus de 16,000 en 1856. (*Annales de la Société d'hydrologie médicale de Paris*, t. III, p. 23 et 24.) »

Il est probable, pour ne pas dire certain, que, dans ce chiffre de 16,000 étrangers, M. l'inspecteur général des eaux minérales a compris les baigneurs du département des Hautes-Pyrénées et des départements environnants qui ont fréquenté les eaux de Cauterets aux mois d'avril, mai, octobre et novembre, c'est-à-dire en dehors de la saison officielle, comme cela a lieu chaque année.

Si on ajoute le chiffre 75 à celui de 93, total des décès dans la population indigène, nous avons 168 décès sur 95,000 personnes, soit 1 sur 565, et 16,8 sur 9,500 pour moyenne de la saison.

Ce chiffre de la moralité est très-minime et n'a rien qui doive inquiéter, d'après notre auteur. Il n'est réellement désagréable que pour ceux qui tous les ans contribuent à en former le total. Cela me rappelle ces généraux qui, après une bataille, écrivent avec sérénité : « Nos pertes sont insignifiantes : douze tués et soixante-quatre blessés : » Je voudrais bien qu'on put consulter les douze tués pour savoir d'eux si les pertes sont insignifiantes. Mais revenons aux décès à Cauterets.

Ces décès calculés pendant la même période de dix ans se répartissent ainsi selon les mois, l'âge et le sexe :

	MOIS :			
	Juin	Juillet	Août	Septembre
Indigènes	15	14	35	29
Étrangers	5	10	31	20
Total	20	33	66	49
Moyenne annuelle	2	3,3	6,6	4,9

Sexe (pour les étrangers seulement.)

Masculin	Féminin.
40	26

Age (pour les étrangers seulement.)

Naissants	2
De quelques mois	1
1 à 5 ans.	7
5 10	1
10 20	7
20 30	17
30 40	7
40 50	8
50 60	11
60 70	13
70 74	1

Total 75 sur 80,000

Vous le voyez, c'est peu de chose, excepté pour les 75.

Pendant la saison des bains, la mortalité a été plus considérable chez les indigènes que chez les étrangers, bien que ces derniers fussent cinq fois plus nombreux au moins.

C'est en août qu'il y a eu le plus grand nombre de décès, tant parmi les étrangers que parmi les indigènes.

La mortalité a été parmi les étrangers presque deux fois plus forte pour le sexe masculin que pour le sexe féminin.

C'est de 20 à 30 ans et de 60 à 70 ans que la proportion des décès a été le plus élevée.

Mais ce qui frappe surtout le docteur Gigot-Suard

dans les statistiques précédentes, c'est le chiffre presque insignifiant de la mortalité, eu égard à la gravité des maladies qui sont traitées à Cauterets. On sait, en effet, que, parmi ces dernières, les affections chroniques des voies respiratoires occupent une place importante. Que deviendraient les malades, si des influences climatériques pernicieuses et des affections intercurrentes compliquaient des états morbides déjà si graves par eux-mêmes ? Heureusement, il n'en est point ainsi, et les conditions du milieu dans lequel les valétudinaires se trouvent placés dans cette aimable station, aident, plutôt qu'elles ne l'entravent, l'action thérapeutique des eaux.

LES FILS DE L'ÉMIR ABD-EL-KADER A CAUTERETS.

LA VÉRITÉ SUR LA PRISE DE LA SMALA.

J'ai eu l'avantage de me trouver à Cauterets pendant le temps que les fils de l'émir Abd-el-Kader, Sidi-Mohammed et Sidi-Mahhi-ed-Dine, y sont venus prendre les eaux.

Un appartement leur avait été réservé à l'hôtel du Parc par les soins du baron Clary.

Les princes arabes étaient accompagnés par M. Gabeau, interprète militaire de l'armée d'Afrique, attaché au ministère de la guerre.

Ces nobles enfants de la terre africaine ont conservé leur costume national, et, tout naturellement, ils ont été l'objet d'une vive, mais respectueuse curiosité.

L'aîné, Sidi-Mohammed, était âgé de vingt-sept ans. Le cadet, Sidi-Mahhi-ed-Dine, venait seulement d'accomplir sa vingt-quatrième année. Cauterets leur a beaucoup plu, et les montagnes ont produit sur ces natures poétiques une impression profonde. Ils passaient souvent à leur balcon de longs moments dans la contemplation de cette grandiose et tout aimable nature.

De ce poste d'observation, ils n'avaient qu'à tourner la tête au hasard pour voir une beauté.

En face d'eux, ils admiraient les flancs de Pégùère, une des plus jolies montagnes du monde, la plus élégante, la mieux proportionnée, la Vénus de Milo de la chaîne pyrénéenne. Pour qui se connaît en montagnes et les aime, il y a dans les formes si correctes, si harmonieuses, si attachantes de Pégùère, autant que dans ses riches draperies de hêtres et son diadème de pins, un sujet d'admiration qui ne s'affaiblit jamais. Dans certains jours, quand les nuages assemblés forment sur le couronnement de cette reine de

granit une cour aérienne, que les rayons tamisés du soleil se jouent dans les vapeurs en colorant de pâles reflets le vert mat et sévère des sombres végétations, l'admiration s'accroît, s'exalte et va parfois, chez les natures nerveuses, jusqu'à l'attendrissement.

Un peu à leur droite, les fils de l'émir pouvaient mesurer du regard le Monné de la base à la cime, et contempler à leur gauche la masse de l'Hourmigas. Des prairies verdoyantes, d'un vert si vivace qu'il paraîtrait trop cru dans une peinture et semblerait invraisemblable, des pics ornés d'un collier de neige immuable, parfois le vol de l'aigle planant majestueux sur cette majesté, des pins téméraires poussés sur un côté de la roche aride comme des cheveux opiniâtres sur un crâne dénudé; enfin, et pour animer par une symphonie monotone, mais éminemment poétique, toutes ces muettes grandeurs, la voix mystérieuse du gave bleui lançant contre la roche qui lui fait obstacle sa mitraille de diamants.

Tel est, très-affaibli, très-amointri, le spectacle sublime dont jouissaient, de leur balcon, ceux dont les regards ont longtemps sondé les profondeurs du désert.

Tous les matins, on voyait à la Raillère ces brillants étrangers suivre le traitement des eaux avec une ponctualité remarquable. Leur visage est doux et sympathique, leur tenue distinguée et grave, leur regard pénétrant reflète la bienveillance. On les

aime sans les connaître ; quand on les connaît, on ajoute l'admiration à l'amour et à la reconnaissance.

Lors des massacres de Damas, ces jeunes princes furent les auxiliaires les plus actifs de leur père pour sauver les chrétiens des mains des égorgeurs. Ils restèrent trente-sept heures à cheval, parcourant avec l'émir les rues de la ville, et mettant en fuite les hordes fanatiques acharnées à la perte de nos coreligionnaires. Dans cette œuvre d'humanité, accomplie au milieu du pillage et de l'incendie, ils furent secondés par sept ou huit cents Algériens, groupés autour de leur ancien sultan. C'est dans ces circonstances terribles que, sur pied nuit et jour, ne sentant ni sommeil, ni faim, ni fatigue, songeant à tous excepté à lui, l'émir Abd-el-Kader dirigea ce grand sauvetage de la population chrétienne de Damas.

L'empereur des Français, on ne l'a pas oublié, témoigna sa haute satisfaction à l'émir en le nommant grand'croix de la Légion d'honneur. Cet exemple fut suivi par les autres souverains de l'Europe, et le sultan de Constantinople donna, en outre, à Sidi-Mohammed et à Sidi-Mahhi-ed-Dine, suivant l'usage oriental, des vêtements magnifiques, avec la décoration de commandeur de l'Osménia.

Au reste, ils appartiennent à la noblesse la plus ancienne de l'islamisme, car ils descendent du prophète Mohammed par Hassane. Ils ont, à ce titre, le

droit de porter la couleur verte dans leurs vêtements. Leur noblesse date de douze cent quatre-vingt-trois ans, et les musulmans leur doivent la plus grande déférence et les plus grands égards.

Leur grand-père, Sidi-Mahhi-ed-Dine, était, *sui-
vant les Arabes*, un marabout uniquement préoccupé de la crainte de Dieu, passant sa vie à arranger les contestations entre les tribus, à soulager les misères et à donner l'hospitalité aux pauvres, aux orphelins, aux déshérités de la fortune. On disait de lui : « Son chapelet, c'est son fusil, et quiconque a faim peut aller se rassasier. »

Une réception toute sympathique attendait ces nobles jeunes gens à Bordeaux, où ils sont restés deux jours avant de se rendre à Cauterets. Des appartements avaient été retenus pour eux et les personnages de leur suite à l'hôtel de la Paix, où ils étaient assurés de trouver tout le confort désirable. Accompagnés de M. Thouron, chef d'escadron d'état-major, de M. Paul Daumas, le fils du général, ils ont rendu plusieurs visites. Ils sont allés chez Monseigneur le cardinal Donnet, chez M. le comte de Rouville, chez M. le général de Piétrequin, commandant la subdivision, et chez M. Brochon, maire de Bordeaux, qui leur a fait les honneurs du Musée. Puis, malgré les mauvais temps, ils ont vu les monuments, le Jardin-Public, dans lequel, toutefois, ils ne sont pas entrés, et les établissements de construction auxquels ils ont paru beaucoup s'intéresser, notamment ceux de M. Arman, député de la Gironde.

Les jeunes princes arabes ont dîné et passé la soirée au quartier général de la 14^e division militaire, où les attendait l'hospitalité la plus affectueuse.

Sidi-Mohammed est né le jour de la rupture de la paix de la Tafna, et Sidi-Mahhi-ed-Dine, le jour de l'enlèvement de la Smala. Cinq de leurs frères sont morts en France pendant la captivité de l'émir, un au château de Pau, quatre au château d'Amboise, Il leur reste encore onze frères ou sœurs.

L'auteur de ces lignes a eu l'honneur d'être reçu à Cauterets par les dignes fils de celui dont le nom, devenu légendaire, impose l'admiration et le respect. Le souvenir de cette réception toute bienveillante ne s'effacera point de sa mémoire.

La présence des fils de l'émir avait naturellement mis à l'ordre du jour à Cauterets les campagnes de l'Algérie, aussi glorieuses pour l'illustre vaincu de la France que pour la France elle-même. Le hasard me fit un soir rencontrer chez le docteur Comandré, médecin consultant à Cauterets et le plus aimable homme que je connaisse, un des officiers qui se trouvèrent à la prise célèbre de la Smala. M. Vaissière (c'est le nom de cet officier) nous a parlé de cet heureux coup de main tout autrement que nous ne l'avons lu dans les différentes histoires de nos guerres d'Afrique. L'intérêt si vif que j'ai éprouvé à entendre raconter ce brillant exploit, par un témoin oculaire qui sait voir et n'a rien voulu dissimuler, m'est une certitude qu'il vous intéressera à votre

tour. Je laisse donc parler M. Vaissière qui a bien voulu aider ma mémoire en me fournissant des notes précises.

Depuis quelque temps on avait formé le projet de mettre un terme à cette interminable guerre d'Afrique, en s'emparant de l'émir El-Adj Abd-el-Kader ; du chef des croyants, du seul homme dont la parole avait le pouvoir de soulever les tribus à son gré, de l'homme qui avait en quelque sorte créé une nationalité à l'ensemble hétérogène des diverses populations qui, des frontières de la Tunisie à celles du Maroc, habitent les possessions françaises du nord de l'Afrique.

Pour arriver à ce résultat si désirable, si désiré, on avait formé plusieurs colonnes légères qui, partant de divers points, devaient converger vers un objectif commun, à un bataillon de zouaves. Ces deux bataillons devaient appuyer les quatre escadrons de chasseurs et les quatre escadrons de spahis, qui, éclairés par les goums, avaient ordre de se porter en avant.

Voilà donc nos braves fantassins pourvus de montures, mais ces montures n'étant pas en assez grand nombre, la moitié de l'infanterie devait marcher à pied, tandis que l'autre moitié monterait à cheval ; je dis à cheval, mais pour être exact il faudrait dire à mulet, car la plupart de nos montures étaient des mulets. Ces mulets, nos troupiers les avaient baptisés, je ne sais pourquoi, du nom de *Ministres*.

Une partie de l'infanterie qui devait nous appuyer était donc montée ; mais que de peines, que d'ingénieux expédients il avait fallu employer pour fabriquer à ces animaux quelque chose qui ressemblât à une selle !

Bouts de ficelles servant d'étriers, couvertures servant de corps de selles, ceintures servant de sangles ; ficelles par-ci, ficelles par-là !

Quoi qu'il en soit, au bout de quelques heures, six cents fantassins furent transformés en autant de cavaliers, tout en conservant l'ordre de marche de l'infanterie.

Pour ceux qui connaissent l'esprit inventif de nos troupiers, cette transformation n'a rien d'étonnant.

Donc, nous voici partis de Bogar, mauvais village arabe situé sur la limite du désert. Sans nous soucier autrement des embarras de la route, nous pénétrons dans le désert.

Nous marchons, faisant lever devant nous d'innombrables compagnies de perdreaux à trois tarses, charmants oiseaux qui n'habitent que la zone limitrophe des régions sablonneuses.

Nous marchons un jour, nous marchons une nuit, nous marchons encore par une chaleur torride, nous marchons toujours et cette fois nous sommes certains d'être sur la piste d'une grande émigration ; sa fuite rapide nous est révélée par les cadavres d'animaux que nous trouvons sur la route.

A n'en pas douter nous sommes sur la bonne voie.

Aussi l'espoir de rencontrer bientôt l'ennemi nous soutient.

Cependant nous ne voyons toujours que l'éternelle piste...

Plusieurs jours après notre départ de Bogar, nous bivaquons dans un lieu où existait un peu d'eau. Déjà nous nous préparions à passer une nuit aussi bonne que possible, certains de n'avoir pas à déranger le major par suite d'indigestion, — et pour cause, — lorsque l'ordre passe de faire manger un couvert d'orge aux chevaux (trois poignées) et d'en emporter un couvert. On allait repartir !

Nous marchons donc de nuit afin de surprendre l'ennemi; dans tous les cas, pour raccourcir la distance qui nous sépare de lui. Nous marchons, nous marchons encore ; le jour paraît, nous marchons toujours. On fait une halte d'un moment pour laisser manger un peu d'orge aux chevaux, mais ces nobles animaux exténués par la fatigue et la privation d'eau refusent pour la plupart la nourriture qui leur est offerte ! Leur vue fait mal. Ils ressemblent autant à des lévriers qu'à des chevaux. Leurs flancs sont vides à y placer un tonnelet.

Cependant nous remontons à cheval, mais alors une lassitude extrême s'empare de tous. Les chevaux, la tête basse, ne marchent plus que d'un pas ralenti, les files s'allongent, les pelotons se disjoignent, les

escadrons en s'allongeant tiennent un espace immense. On crie : Serrez ! A ce cri, on enfonce les *chebours* (longs éperons ovales) à ce qui reste de flanc au cheval. La pauvre bête fait quatre ou cinq pas au trot, puis retombe lourdement au pas.

Il était alors environ onze heures du matin. L'infanterie était restée loin derrière nous, à plusieurs lieues, et la colonne de cavalerie, s'allongeant de plus en plus, tenait un espace énorme. Le désert, dans son immensité, nous entourait de toute part, nul pli de terrain n'arrêtait la vue, pas un arbuste n'égayait le désolant paysage ; partout l'infini, et au-dessus de nous un soleil implacable dont les rayons incandescents, embrasant l'air, nous brûlaient le visage, nous desséchaient la gorge.

Tout à coup un éclaireur vient annoncer que la Smala est en vue !

Un hourrah accueille cette nouvelle. Une trainée électrique parcourt la colonne, et par un de ces inexplicables mouvements d'entrain, les escadrons, disjoint il n'y a qu'un instant, sont reformés en un clin d'œil. Quelques secondes ont suffi pour que toute la colonne se trouve rangée en bataille.

J'occupais la droite du premier peloton de spahis, j'étais donc à la gauche des chasseurs, c'est-à-dire au centre de la ligne de bataille. Nous sentions l'ennemi devant nous, mais nous ne le voyons pas encore.

En face de moi était le conseil des chefs.

Le moment était difficile.

Il s'agissait d'attaquer avec huit cents cavaliers réguliers et quelques goums d'une fidélité douteuse une ville de tentes peuplées d'au moins 30,000 âmes.

Le conseil était devant moi, mais à une trop grande distance pour que j'entendisse quoi que ce fût. Une grande responsabilité pesait sur le chef. On dit que l'homme des coups de main, dont la bravoure était bien connue, que le colonel Yussuf proposa de se replier sur l'infanterie. Remarquez que je n'affirme pas. Mais on dit aussi que le duc d'Aumale prenant alors la parole, dit en tirant sa latte : « Chargeons, messieurs ; un prince de ma maison ne recule pas ! »

L'ordre de charger fut donné.

Et alors chasseurs et spahis s'élancèrent ensemble.

Chose inouïe, ces mêmes chevaux, qui, quelques heures auparavant se soutenaient à peine, dévoraient maintenant l'espace. C'est au point que ne pouvant maîtriser le mien, il arriva à la hauteur de mon commandant (M. d'Allouville, maintenant général de division). Mais alors celui-ci m'interpellant s'écria :

— Vaissière, si vous me dépassez, je vous brûle la cervelle.

Je retins mon cheval.

Un de mes amis, qui voyait le feu pour la première fois, me dit :

— Ne m'abandonne pas, reste avec moi.

Je le lui promis, mais le moyen de tenir parole en pareille circonstance ! Je ne le vis plus.

Toujours au galop, nous descendîmes une légère ondulation de terrain, et, avec la rapidité de la foudre, nous entrâmes dans une ville de tentes, qui était bien la Smala.

Alors commença une scène d'une étrangeté sans précédent. Les escadrons des ailes, en obliquant à droite et à gauche, purent continuer de charger rapidement, tandis que nous autres, au centre, nous fûmes arrêtés par les tentes, par les cordes qui les soutenaient, par les troupeaux et par les hommes qui, quoique surpris cherchaient à se défendre. Puis aussi par les femmes. L'une d'elles me frappa à la tête d'un piquet qu'elle venait d'arracher, en accompagnant cette attaque d'une énergique épithète.

Je continuais ma course, mais j'étais seul.

Je courus en avant.

Au détour d'une tente, je me trouvaï derrière le colonel Yussuf qui criait à un lieutenant, M. F... :

— Je vous ordonne de rester près de moi.

Peu courtisan de ma nature, entendant ces paroles, je pris à gauche et continuai la charge.

Je ne sais comment cela se fit, mais deux minutes après, un peu plus loin, je rencontrai le même lieutenant, aujourd'hui général de division, aux prises avec un cavalier Arabe. L'arabe tenait la crosse du

fusil que le lieutenant cherchait à lui arracher. J'appliquai, en passant au galop un coup de sabre sur la figure de l'Arabe, et continuai ma course.

Plus loin je me trouvai en présence de magnifiques caisses dorées. Un brigadier survint, il mit pied à terre. Je l'engageais à continuer la charge. Il n'en fit rien. Je piquai mon cheval et courus devant.

Dans les caisses se trouvaient quoi ? les trois drapeaux de l'émir !

Vous dire le tumulte qui régnait dans ce coin du désert, dans ce lieu nommé Ain-Taguin, serait chose impossible. Mais vous en aurez une idée, si vous voulez bien vous imaginer le concert que pouvaient faire trente mille hommes ou femmes, criant comme savent crier les Arabes. Ajoutez à ces cris humains le bêlement de cent mille moutons, le beuglement de dix mille bœufs, le bramelement de deux mille cinq cents chameaux, le tout entremêlé des détonations des armes à feu.

Après le combat, nos Arabes s'empressèrent de couper les têtes des ennemis tués ; on en fit un tas, on rassembla environ douze mille prisonniers, et à sept heures du soir l'infanterie arriva pour les garder et pour nous garder nous-mêmes ; car nous en avions besoin.

Noble exemple de confraternité militaire : aussitôt que les zouaves apprirent que nous étions engagés, ceux qui étaient montés sautèrent à terre afin d'arriver plus vite à notre secours, ayant plus de confiance

en la vigueur de leurs jarrets qu'en la vitesse de leurs montures.

Le soir de ce jour, après le combat, il fallut songer à soigner les chevaux ; besogne difficile dans un pays à peu près dépourvu d'eau. Je trouvai un trou d'une demi-brasse de profondeur. J'y plongeai mon bras armé d'une sèbile. Mon cheval s'agenouilla aussitôt près de moi. Je le servis. Bientôt survint un de nos officiers, M. Legrand, je crois. Son cheval imita le mien. Tous deux attendaient avec anxiété la sèbile bienheureuse qui allait de l'un à l'autre.

Le lendemain, jour de repos pour les chevaux, fut employé à brûler les innombrables tentes de la Smala.

Dans cette affaire, le hasard nous servit heureusement. Deux jours avant, l'émir était parti de la Smala pour aller raser des tribus, nos alliées, du côté de Tiaret. Sans cette circonstance, pas un de nous ne serait sorti des tentes. Car l'émir, auprès des siens, il n'y avait pas de surprise possible, ainsi que nous le dit fort bien le fils du kalifat Sidi-Embarack, que nous fîmes prisonnier.

Lorsqu'on vint annoncer à son père que l'on découvrait au loin un nuage de poussière, il crut à l'arrivée de l'émir et donna l'ordre de seller un cheval pour aller au devant de lui... Dix minutes après, nous lui tombions dessus le sabre au poing.

Notre rentrée en pays ami fut laborieuse, car il

n'est pas facile, même à des spahis, de conduire cent vingt mille animaux et douze mille prisonniers.

Les Français, nous le savons, étaient peu nombreux à cette affaire. Combien sont encore vivants ? Bien peu, sans doute. Quelques-uns ont figuré avec honneur comme officiers, généraux en Crimée, en Italie ; mais leurs rangs s'éclaircissent chaque jour. Pour ceux qui restent, — chevaliers sans reproches, — ils sont prêts à rejoindre ceux pour qui le tambour de l'éternité a battu le suprême appel.

Qu'êtes-vous devenus, nos gais chanteurs et chansonniers du bivac : Forgey dit Nasica, Antoine Gandon ?... Toi, du moins, mon vieux camarade, j'ai appris que tu étais venu mourir de la mort des justes à Fontainebleau après nous avoir laissé pour souvenir les *Trente-deux Duels de Jean Gigou* et les *Souvenirs d'un vieux Chapeau d'Afrique*.

LES VACANCES D'UN PROFESSEUR DU LYCÉE
SAINT-LOUIS.

M. A. Denis, professeur au lycée Saint-Louis, n'a, comme tous ses pareils, que de courtes vacances,

mais, par Jupiter tonnant, il emploie bien son temps. Je ne connais guère, avec le docteur Khun et Marmontel, qu'un marcheur de la force de M. Denis, c'est mon excellent et spirituel ami, M. de Girés, l'hôte fidèle de Latapie à Cauterets.

— Venez-vous, me dit un beau matin le professeur du lycée Saint-Louis, venez-vous faire un tour avec moi ?

— Où allez-vous ?

— A la Brèche-de-Rolland.

— Vous êtes bien aimable.

— Vous acceptez ?

— Non, je refuse.

C'est à peu près comme si Gustave Lambert, rencontrant un ami sous le péristyle de l'Odéon, à Paris, lui disait :

— Venez-vous avec moi faire une partie de bateau ?

— Où allez-vous ?

— Au pôle nord, par 90 degrés de latitude.

— Vous êtes bien aimable.

— Vous acceptez ?

— Non, je refuse.

M. Denis partit donc seul pour faire son tour de promenade. Seulement, et comme il ne devait pas revenir à Cauterets, l'heure des thèmes et des ver-

sions ayant sonné à l'horloge Saint-Louis, il promit de me donner de ses nouvelles pour le cas où il y aurait dans sa promenade à la Brèche quelque incident digne d'être noté.

De Biarritz je reçus la lettre suivante qu'on ne lira pas sans curiosité et sans une vive émotion :

Parti le lundi 28 août de Gavarnie, sans autre dessein que de monter à la Brèche-de-Rolland, comme je vous l'ai dit, j'entendis parler du Mont-Perdu (que je connaissais seulement par le chapitre de M. Joanne). Le temps était superbe; mon guide, brave et entreprenant, c'était le jeune Henri Laurens, de Gavarnie, digne fils d'un père intrépide, mort il y a quelques mois. Munis de l'inévitable bâton ferré et d'une forte hachette, nous nous mettons en route pour la Brèche, et puis le Mont-Perdu, comme qui eût dit : Allons à la grange de la reine Hortense, et de là au col de Riou.

Nous arrivions à la Brèche avec le jour plein encore, et nous pûmes jouir d'une vue très-nette sur les sommets qui dominent le Cirque.

La Brèche franchie, le jour commença vite à décroître et la marche à devenir pénible dans les éboulis et les gazons humides. Mais l'espoir nous soutenait : nous allons trouver des bergers hospitaliers, bon lait, chaudes couvertures, épaisse couche de foin. Vers neuf heures, nous arrivons à la cabane de Gaulis, simple abri de pierres sèches, adossé au ro-

cher avec lequel il est bien facile de le confondre. Mais nous avons compté sans nos hôtes : point d'habitants ; pour tout mobilier, un peu de menu foin. Il fallut s'armer de philosophie, allumer une bougie emportée à tout hasard, souper de nos provisions, heureusement copieuses, et s'étendre sur la dure, rafraîchis outre mesure par le vent, auquel le trou-porte, ou mieux le trou sans porte de notre tanière donnait un libre accès.

Vers onze heures, un orage éclate, orage d'une fureur et d'une durée inouïes ; la pluie tombe à torrents, le tonnerre, tantôt gronde au loin, et ses roulements s'engouffrent dans les vallées qui sont à nos pieds ; tantôt ses éclats stridents semblent menacer nos têtes et vouloir effondrer notre pauvre abri. Enfin l'orage cesse et la pluie s'en va faiblissant jusqu'à trois heures du matin. Nous pûmes alors fermer l'œil, et, quand le petit jour parut, nous secouâmes de cette couche ingrate nos membres quelque peu meurtris, reposés pourtant par deux ou trois heures d'assoupissement.

Il était cinq heures et demie, le ciel généralement couvert ; toutefois, dans l'ouest, une étroite éclaircie semblait un rayon d'espérance. La question était celle-ci : monter au sommet quand même, ou descendre par la belle vallée d'Aros, dont les deux parois verticales et le fond en berceau se projetaient sous nos yeux, comme une immense nef renversée. Comme la veille, je laissai entière liberté à mon guide, et, après

s'être quelque temps consulté, il décida que, venus pour le Mont-Perdu, il fallait poursuivre : on pourrait toujours rétrograder.

La marche, molle d'abord et indécise comme l'état du ciel, obéit aux encouragements qu'il semblait nous adresser à mesure que nous montions. Les éboulis franchis, les trois échelles furent enlevées avec entrain, quelque difficulté, même quelque danger qu'elles présentent, la troisième surtout, escalade presque verticale d'une quinzaine de mètres, où le pied n'a pour se poser que des saillies de roc de quinze ou vingt centimètres. Encore fallait-il tout d'abord les débarrasser de la glace qui en comblait les angles.

Le ciel et la montagne récompensèrent tant de peines. A neuf heures, c'est-à-dire après trois heures et demie de montée, nous occupions la plateforme qui termine, à 3,351 mètres, le pic le plus élevé de toute la chaîne après la Maladetta. Oh ! alors, tous les royaumes de la terre étaient à nous : nous dominions à plusieurs centaines de mètres tous les pics d'alentour. Sur nos têtes le pur azur, et dans le bleu, à une faible distance, un aigle planant, majestueux et tranquille, comme chez lui : au-dessous, les premiers plans très-nets, plus loin les nuages moutonnants dans les vallées ; à l'horizon d'immenses plaines, l'air assez calme pour nous permettre d'emplir à l'aise nos yeux et nos âmes de cet immense et magnifique spectacle.

Il s'agissait de descendre. Par le même chemin, on l'eût pu sans encombre ; mais, suivant le conseil d'un de ses anciens, qui avait pris de moi trop bonne opinion, mon guide avait décidé qu'au lieu de revenir par la cabane de Gaulis et la Brèche, nous irions passer près du lac du Mont-Perdu, après avoir traversé le glacier qui nous en séparait, pour ensuite franchir la raide cheminée qui se dresse au-dessus du lac, et ainsi entrer dans la vallée d'Estaubé.

La première partie de ce programme s'accomplit avec lenteur, mais assez heureusement. Cheminer sur une étroite corniche suspendue à une hauteur vertigineuse, choisir pour descendre sur le glacier un endroit possible, franchir plus d'un passage qui rappelait trop bien les fameuses échelles, tout cela fut bien l'affaire de plusieurs heures : quant au glacier, dont la pente est douce, il fut traversé au pas de course. Vers trois heures, contournant le lac, je disais : « A la bonne heure ! voici que nous nous promenons. » Il est charmant, ce lac, avec ses langues d'eau qu'il pousse dans les terres, et la couche qui le recouvre ; bleue par dessous, c'est de la glace, blanche en dessus, c'est la neige que porte la glace ; découpée et échancrée de cent façons les plus capricieuses du monde, c'est un joli souvenir du lac d'Alestch, sur le versant N. du Valais, avec la différence qui sépare le joli du grandiose : ici, une couche de deux nuances formant des îlots mobiles, là bas des blocs, des montagnes de glace, qui font du lac valaisan un véritable abrégé des mers polaires.

Après avoir contourné le lac et escaladé la cheminée, je me croyais au bout de mes plaisirs ou de mes peines, comme vous voudrez. Mais en voici bien d'une autre : par delà cette Brèche, un brouillard intense et une pente de neige d'une effrayante rapidité. Or, je vous avouerai qu'assez leste et nerveux sur le rocher je perds tous mes moyens sur les pentes de neige rapides. Je conçois très-bien le procédé du montagnard : il place parallèlement ses deux pieds, dont la partie antérieure et à peu près inerte sert comme de frein. La partie énergique, c'est le talon. Par la tension du cou-de-pied, il pose le talon ferme comme sur un plan horizontal, avec lequel la ligne passant par le centre de gravité du corps forme un angle droit. Aussi est-il d'aplomb et s'arrête-t-il à volonté. Mais autant bien je conçois la théorie, autant mal je l'applique.

En conséquence, nous essayâmes de cheminer entre le rocher et le glacier, mais les profondes crevasses ne nous permirent pas ce manège. Il fallut revenir à cette pente fatale. La hachette creusa sur le rebord une centaine de créneaux ; mais faire des trous jusqu'en bas, c'était un travail interminable. Laurens me quitte un instant et fait quelques pas pour essayer jusqu'à quel point le glacier est impraticable à cette hauteur. Le pied lui manque, il jette un cri, et je l'entends avec horreur qui roule jusqu'en bas, et puis je n'entends plus rien ; et j'étais là, le dos au rocher, les pieds appuyés sur le bord de neige, fortement arc-bouté quant au physique, mais

rudement secoué quant au moral. Qu'est-il devenu ? Est-il brisé contre le roc, ou précipité de quelque escarpement ? Que vais-je devenir ? Un seul homme sait que nous sommes venus par ici, et cet homme roule avec l'omnibus de Gavarnie ! J'abrège : il suffit que vous vous mettiez à ma place, si tant est qu'une parcelle place se puisse offrir sans impertinence.

Après douze à quinze mortelles minutes, j'entends comme piétiner sur la neige, puis les coups de hachette, enfin mon sauveur me rejoint, qui avait commencé par se sauver lui-même. Et je ne lui sautai point au cou ! excusez-moi : c'est que la position n'était pas trop commode. Après avoir glissé ou roulé d'une hauteur que je ne puis estimer moindre que 200 mètres, il avait pu, en se cramponnant avec ses ongles, diriger sa chute vers un rocher terminal émergeant du glacier, et il remontait sans bâton, mais avec la précieuse hachette. Il recommença à me creuser des pas : puis la pente devint plus douce ; je pus, avec l'aide de son bras et de mon bâton, essayer quelques glissades, et arriver ainsi jusqu'au rocher où il avait dirigé son échouage. Nous tenions la terre ferme, un peu, quant à moi, comme un naufragé qui la retrouve après un moment de désespoir. Bientôt, nous revîmes le gazon et les prairies verdoyantes de la vallée d'Estaubé et l'embranchement de celle d'Héas. A huit heures, nous entrions à Gèdre, à l'hôtel des Voyageurs, une de ces anciennes maisons qui disparaissent tous les jours et que je

regrette tant, n'en déplaît à MM. les modernes maîtres d'hôtel : grandes chambres, grande cuisine, grande cheminée à auvent avec un banc le long des chenets où l'on repose ses pieds fatigués ; lits hauts et larges à faire plaisir, tout cela un peu terne, mais qui n'exclut point la propreté ; famille nombreuse dont les aînés sont enrôlés, qui à l'armée, qui au séminaire ; rassurez-vous, il en reste encore à la maison, et le lendemain matin, la bonne mère, bouchoonnant le dernier marmot, vous conte, la larme à l'œil, comme quoi celui-là ne s'en ira pas, et vous bouclez votre sac en regrettant bien plus les quelques heures passées avec de si braves gens que la bonne chère qu'ils vous ont faite.

Un souper fraternel avec mon guide termina cette mémorable journée dont il était bien le héros, lui qui, seul, avait travaillé comme deux, et cela à moitié outillé.

Concluons pour la pratique : l'ascension du Mont-Perdu est une course magnifique, et le touriste qui la fera dans de bonnes conditions sera amplement dédommagé de ses peines. Leste et nerveux, il la pourra exécuter avec un seul guide, s'il revient par Gaulis et la Brèche-de-Rolland. Des crampons, sans être indispensables, lui seront fort utiles pour le glacier de la Brèche.

Pour descendre par le lac et la vallée d'Estaubé, deux guides seront nécessaires à qui voudra que la préoccupation n'emporte pas l'agrément ; mais tout

voyageur qui, avec un seul guide, tentera ce retour sans crampons, risquera de se mettre, lui et son compagnon, dans un bien cruel embarras. Aussi sommes-nous convenus, maître Laurens et moi, en nous serrant cordialement la main, que la prochaine fois on prendra des crampons, sans oublier une bonne couverture.

Et voilà comment M. Denis professeur au lycée Saint-Louis, comprend les vacances qui sont un temps de repos. Il serait homme à tenir tête, ou pour parler plus exactement, à tenir pied à M. C.-F. Schœfer, le célèbre voyageur qui a entrepris de faire à pied le tour du monde. Il compte se mettre en marche pour le Mexique, l'Amérique centrale, l'Amérique du Sud jusqu'au Chili. Il traversera la Chine, le Japon et les pays de l'Orient. Il a déjà parcouru une grande partie de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie orientale ; pendant les dix-neuf mois qu'il a séjourné en Amérique il a traversé, toujours à pied, le continent et visité vingt-trois Etats et territoires. A la bonne heure, voilà de belles vacances, n'est-ce pas M. Denis ?

UN ISARD EN LOTERIE ET UN HÉROS VENDU CENT
TRENTÉ FRANCS.

Tarrieu et son tambour annoncèrent un jour aux baigneurs et baigneuses qui n'ont rien à faire et que tout intéresse, qu'un jeune isard était mis en loterie avec une chèvre, sa mère adoptive.

Il n'en fallut pas davantage pour défrayer pendant quarante-huit heures toutes les conversations depuis le chalet de la princesse Galitzin, au Mamelon-Vert, jusqu'à la Raillère. Les billets s'enlevèrent avec entrain. On eut dit qu'il s'agissait de l'emprunt mexicain.

Enfin la loterie fut tirée.

Savez-vous qui gagna l'isard ?

Une dame du nom de Chamois.

Mon Dieu, oui, c'est madame Chamois qui a gagné M. l'Isard, et on avouera qu'en cette circonstance le hasard s'est montré spirituellement comique.

Il faut, dit le proverbe, des unions assorties.

Être isard et entrer dans une famille de *Chamois*, c'est jouer de bonheur.

On se demande si c'est l'isard qui a gagné à cette loterie ou son excellente maîtresse.

Moi, je crois qu'ils ont gagné tous les deux, et je n'ai pas vu, sans une douce émotion, le départ, pour la Normandie, de madame Chamois avec le joli petit isard et la chèvre, dont la gaieté se manifestait par des bonds pleins de grâce et de légèreté.

Que Diane, la divine chasseresse, après les avoir accompagnés et protégés tous les trois dans ce long voyage des Pyrénées en Normandie, leur prête longue vie.

Peut-être madame Chamois ignore-t-elle dans quelles circonstances s'est accompli la capture du joli petit animal qui deviendra, pour elle, comme un fils d'adoption à quatre pattes.

Je vais le lui apprendre, si cela peut lui être agréable.

Trois enfants de Cauterets, trois chasseurs, trois aventuriers de la roche, Jean-Marie Mousquet, Joseph Dulmo et Joseph Lacarret, partirent un beau matin, armés chacun d'un bon fusil, à la recherche d'un gibier quelconque, ours, isard ou coq de bruyère. Ils gravirent les pentes abruptes comme savent les gravir les hommes de ces contrées, et découvrirent une femelle d'isard avec son petit. Le nourrisson avait deux jours, trois jours au plus, et il ne put suivre sa mère, qui

fuit sur les parties les plus escarpées de la montagne avec la rapidité d'une vision fantastique. Mais pour n'être pas aussi fort, aussi alerte que sa mère, le petit montagnard ne se montra point endormi, et il partit comme un trait se cacher dans l'anfractuosité d'un rocher min   par le temps et la foudre en forme d'entonnoir.

Si la mère avait pu donner au nouveau-n   le conseil de l'expérience qui, pour l'isard comme pour l'homme, ne s'acquiert qu'avec le temps, elle lui e  t dit :

— Malheureux ! ce refuge serait ta perte. Sache qu'il est plus d'une apparence trompeuse et qu'on est souvent d'autant moins en sûreté qu'on se cache davantage.

Mais la pauvre mère, tremblante pour elle-même, ne put guider l'ignorant, qui alla, comme on entre dans une souricière, se blottir au plus profond de l'entonnoir de granit.

Lacarrat, qui n'avait point perdu de vue le faible innocent, pénétra à sa suite dans la cavité et s'empara de sa proie, non sans peine et sans braver quelque danger.

Les animaux qui, par instinct, — l'instinct ne trompe pas, — se défient de l'homme comme du grand tyran de la création dont il est le monarque par droit de conquête, autant au moins que par droit de naissance, les animaux devinent ce qu'il leur en coûterait de tortures morales et physiques, s'ils de-

venaient les captifs de ce despote omnipotent.

L'isard infortuné dont il est ici question, saisi par une patte, eût consenti à la perdre pour regagner la montagne, sa patrie, et il se débattit douloureusement en appelant sa mère par des cris plaintifs. Il versa même des larmes prématurées dont Lacarrat, il faut bien l'avouer, ne fut que médiocrement touché.

Mais on n'échappe point à sa destinée, et le petit esclave fit son entrée à Cauterets.

Bientôt il oublia, auprès de sa mère d'adoption, la mère qui lui avait donné le jour.

Rien de plus doux, de plus agile, de mieux apprivoisé que cet expatrié qui obéissait à la chèvre en fils soumis et suivait Jean-Marie, — son dernier maître avant qu'il ne tombât dans les bras de madame Chamois, — comme un chien même.

Il est extrêmement difficile de s'emparer d'un isard vivant.

On ne peut le prendre que quand il vient, pour ainsi dire, de naître.

Dès qu'il a six ou huit jours, il comprend tous les dangers, évite tous les pièges, bondit comme un caoutchouc sur des pierres en aiguilles, et glisse sur les pentes comme une locomotive en retard.

Et encore, comment peut-on s'emparer d'un isard naissant?

En usant d'un stratagème des plus cruels, et qu'il serait permis de qualifier d'immoral, si les devoirs de l'homme envers les animaux étaient mieux étudiés et mieux définis.

Il faut, pour avoir le petit vivant, tuer d'abord la mère.

La mère morte, le chasseur la charge sur son dos et se couche à plat ventre de manière à se couvrir entièrement par le corps de la bête. Le jeune isard croit sa mère endormie et s'avance vers elle. Il hésite souvent plusieurs fois à s'approcher, faisant quelques pas en avant et rétrogradant aussitôt, conseillé par l'instinct qui l'avertit vaguement d'un danger que, pourtant, il ne peut définir. Enfin l'aiguillon de la faim, un irrésistible aiguillon, le pousse en avant : il veut téter. Mais, au moment où il cherche les sources abondantes de la vie, c'est une main perfide qui apparaît brusquement et réduit en esclavage l'imprudent qu'elle vient de faire orphelin.

C'est un noble plaisir que la chasse, dit-on : noble, soit, mais passablement barbare, il faut en convenir.

Le jour même où madame Chamois... (C'est de la vie privée cela?... Ah ! bah ! à la campagne !...) Donc le jour où madame Chamois emportait de Cauterets son isard et sa chèvre, un de mes amis, mon spirituel confrère Hector Malot retournait à Paris en compagnie du plus magnifique chien de montagnes que j'aie jamais vu. Il était haut comme les plus beaux

Terre-Neuve, et son long poil avait la blancheur de l'astrakan.

Ce chien est un héros, et, s'il écrivait ses mémoires, ils seraient assurément plus intéressants que beaucoup de mémoires publiés.

Le dernier chapitre de sa vie n'avait pas huit jours de date quand l'auteur des *Victimes d'amour* fit l'acquisition de ce héros, moyennant cent trente francs. Voici le fait :

Tout dormait dans la montagne par une nuit froide et pluvieuse, tout, les ours et les chiens exceptés.

Une de ces bêtes fauves, profitant de l'épaisseur des ténèbres, et désirant souper, se glissa, comme savent se glisser les ours et les loups, jusqu'au parc où reposaient d'innocentes brebis. L'ours, de ses robustes pattes, en prit une par les flancs, et la pauvre bête pencha la tête sur elle-même douloureusement, sans même pousser un gémissement. L'ours met tranquillement sa victime sous son aisselle avec l'effronterie et l'adresse d'un pick-pocket et se dispose à fuir, quand tout à coup une foudre vivante lui saute au nez et le bouscule, tout ours qu'il est.

Un grognement se fait entendre, la brebis tombe lourdement par terre, et le carnassier, de ses deux pattes écarte furieusement cette chose inconnue et silencieuse pendue à son nez, qui vient si mal à propos contrarier ses projets.

Le nez de l'ours est enfin dégagé et la bête fauve abandonne le champ de bataille en grognant une seconde fois.

Le lendemain, à l'aube, le berger trouva la brebis baignant dans son sang, mais encore vivante, à côté du chien dont les deux côtés de la tête présentaient une plaie significative. Sur ces déchirures et sur celles de l'agneau, le berger lut comme dans un livre le drame que nous venons de raconter.

L'agneau mourut, mais le chien guérit en peu de jours de ses horribles blessures. Je l'ai dit, Malot l'a payé cent trente francs.

Que de courage et de dévouement pour cent trente francs !

Si encore ce brave devait vivre heureux à Paris ; mais il mourra de langueur, j'en ai peur, faute d'air, faute de perspective, en pensant aux brebis qu'il protégeait, en regrettant l'ours qu'il bravait et le pain noir que le berger partageait avec lui. Tous les soins de mon spirituel confrère et sa grasse pâtée n'y feront rien.

Ainsi périssent les héros, hommes ou chiens, dont l'exil et l'inaction sont le prélude du néant, la mort dans la vie. L'inaction, disait le général Hoche, c'est la rouille du courage.

Pauvre chien rouillé !

NOTES AU CRAYON.

De la grotte de Mauhoura.

Deux hommes de lettres, un géologue et un excursionniste amateur bien connu de cette station, partent un matin pour une promenade de deux jours.

Naturellement ils ont pris un guide qui les conduira dans des parages plus ou moins difficiles, ayant sur son dos, dans le sac traditionnel de peau d'isard, les vivres nécessaires et les habits de rechange.

Quel est ce guide !

C'est Latapie père, alors âgé de soixante-dix-huit ans !

Quelle carrière de guide !... C'est ce même Latapie qui a conduit, soit en excursion, soit à la chasse à l'aigle, à l'isard ou à l'ours, la reine Hortense, le duc et la duchesse de Berry, la duchesse d'Angoulême, le duc de Nemours, le duc de Montpensier, le colonel Montalembert, la princesse Belgiojoso, le

prince et la princesse Trubetskoï, le marquis de Cognac, le comte de Castelbajac, M. Thiers, l'illustre historien dont nous avons ailleurs raconté les chasses à l'isard et à l'ours¹, M. de Talleyrand, la princesse Poniatowski, et que sais-je encore ; sans compter le plus intrépide et le plus savant de tous les excursionnistes des Pyrénées après Ramon, l'auteur des *Voyages pédestres*, le vénérable M. V. de Chausenque.

Peut-être est-ce la dernière fois que le père Latapie, arrivé à un âge où les humains ont généralement tant de peine à faire quelques pas sur un sol plane, soutenu par le bras d'un ami, a chaussé l'espadrille, porté le sac montagnard et s'est armé d'un bâton ferré, non point pour se soutenir, il n'en avait nul besoin, mais pour le tendre aux autres.

Avant son départ j'ai vu le père Latapie.

— Y a-t-il longtemps, lui demandai-je, que vous n'avez fait une longue excursion ?

— Il y a deux ans, me répondit-il.

— Et où allâtes-vous ?

— Sur la cime du Cabaliros.

— Ah ! je sais, cette masse obtuse et verdoyante dont l'aspect est si pastoral du côté d'Argèles, comme dit pittoresquement M. de Chausenque.

1. *Un petit rien tout neuf*, volume in-18 publié à Paris par Achille Faure.

Latapie sourit.

— De quoi riez-vous, Latapie ?

— Je ris, monsieur, parce que vous venez de citer M. de Chausenque, et que c'est précisément avec lui que j'ai fait cette excursion, il y a deux ans.

— En vérité ? Latapie.

— Rien n'est plus vrai, monsieur.

— Et quel âge avait alors votre savant compagnon !

— Quatre-vingt-deux ans, monsieur.

— Et il a bien marché ?

— Comme s'il n'avait eu que vingt ans, comme au jour où, pour la première fois, nous tentâmes l'ascension du Viguemale par un endroit qu'il nous fut impossible de franchir. Il mourra debout.

Mes yeux se mouillèrent de larmes à la pensée de ces deux hommes, l'un de soixante-seize ans, l'autre de quatre-vingt-deux, accomplissant seuls, sans aucun aide, une excursion qui ferait reculer de crainte bien des hommes dans la force de l'âge.

Telle est ma nature. Je ris souvent en voyant jouer des mélodrames : je n'ai pu retenir un mouvement d'attendrissement en entendant raconter simplement, naïvement, ce fait digne des héros de l'antiquité.

.

Madame,

Nous jouissons à Cauterets d'un temps splendide.

Le ciel n'est pas plus bleu à Naples et le soleil plus rayonnant que dans nos montagnes depuis quelques jours.

Aux brouillards du mois de juillet a succédé le beau fixe dans lequel entre joyeux le mois de septembre. C'est le moment par excellence pour les piétons qui veulent courir la montagne. Il fait frais sans faire encore froid, et le vert tapis de nos prairies est plus riant, plus étoffé que jamais.

Quelle agréable manière de passer le temps des vacances que *d'excursionner* ici !

On se repose l'esprit en se fatigant un peu le corps, mais les fatigues de la montagne sont toujours saines, toniques, et disparaissent après un léger repos. Pour beaucoup de malades les courses pédestres sont le complément indispensable du traitement par les eaux, et, après un bain au Rocher, à César ou à la Raillère, je ne sais rien de plus délicieux, de plus vivifiant, qu'un bain d'air pur et embaumé par les foins et toute la flore pyrénéenne, tels qu'on en prend sur la cime des monts.

Tout le monde a remarqué, à Cauterets, un touriste à l'air distingué, avec deux jeunes demoiselles qui paraissent être ses filles. Cet excursionniste et

ces jeunes personnes visitent les montagnes à pied, comme on devrait toujours les visiter, et c'est plaisir de les voir tous trois si bien équipés pour ce genre d'exploits.

Le père porte des guêtres en cuir jaune, assez fort pour soutenir la cheville du pied, assez souple pour céder aux mouvements si variés de la marche sur la montagne. Sa tête est garantie par un chapeau à larges bords, et ses habits sont légers et commodes sans manquer pour cela d'une certaine élégance.

Les filles font ressortir par la grâce naturelle à leur sexe autant que par leur physionomie ouverte et heureuse, le charmant et pittoresque costume dont elles sont revêtues.

Leurs pieds mignons ne perdent aucun de leurs avantages à être solidement soutenus dans des bottines de cuir épais, garnies de clous, et assez larges pour recevoir une paire de bas de laine formant comme une sorte de coussinet, hygiénique et moelleux. Un simple jupon de laine rouge, assez court, sur lequel une jupe grise est relevée à la pompadour ; un corsage dit garibaldi de même étoffe et de même couleur, laissant le haut du corps libre dans ses mouvements ; un plaid écossais roulé comme un bidon et attaché derrière le dos par un ruban rouge aussi faisant le tour de la taille ; un petit chapeau de paille rond ; à la main un grand bâton ferré, tel est le complément de cet équipement fier, séduisant, qui donne aux jeunes touristes un air crâne et militaire du plus sémillant effet.

On a rencontré ces jeunes filles avec leur guide naturel, qui semble connaître parfaitement les Pyrénées, au lac de Gaube, au col de Rio, au Lac-Bleu, et on m'assure que, justement fières de leur vaillance, elles dédaignent, même quand elles se rendent d'un pays à un autre, de se servir d'aucun véhicule.

A la bonne heure, voilà qui est intelligent, conforme au bon sens, à la nature, excellent pour l'esprit et pour le corps.

Aussi, y aurait-il beaucoup à parier qu'un tel exemple ne sera que bien rarement suivi.

On est presque toujours sûr d'être original quand on agit suivant la raison, et, par contre, il serait merveilleux qu'une chose absurde ne réussît pas.

S'il en était autrement, ce serait les sots qui formeraient l'exception et les gens sensés qui représenteraient la masse des humains.

Or, la Providence a réglé les choses autrement, et personne ne s'en formalise, car personne ne croit appartenir à cette première et fâcheuse catégorie de l'espèce.

.

On m'a conté que le 29 du mois d'août 1865, l'Espagne et la France, représentées par deux délégués de l'alcade de Panticosa, et deux délégués du syndicat de la vallée de Saint-Savin, se sont fraternelle-

ment embrassés et ont mangé un gigot de mouton sur le terrain indivis compris entre les deux gaves qui coulent, frais et cristallins, sur les alpes du Marcadau.

Mais le motif d'une si touchante et si solennel entrevue ? allez-vous me demander.

Pour répondre à cette demande, je ne puis mieux faire d'abord que de donner une traduction de la lettre de convocation écrite par l'alcade de Panticosa à celui de Cauterets.

A monsieur l'alcade de Cauterets.

« Dans le but de reconnaître les limites ou bornes
« de la ligne divisoire entre les deux vallées, les dé-
« légués du village de Panticosa se rendront au Mar-
« cadau à dix heures du matin, le 29 de ce mois
« d'août 1865.

« A cette fin, j'espère, monsieur l'alcade de Cauterets, qu'à l'heure mentionnée les délégués de Saint-Savin se trouveront réunis aux délégués de la municipalité de Panticosa.

« Dans cette attente et pour le but à atteindre, que Dieu vous garde pendant beaucoup d'années.

« Panticosa, 26 août 1865.

« Signé : l'alcade GAÉTANO LÉONARDO. »

Il faut savoir que les limites territoriales qu'il s'agissait de reconnaître, ne sont point celles qui divisent la France de l'Espagne ; mais seulement les bornes du terrain indivis, dont la jouissance, en vertu de je ne sais quel traité, appartient en commun à la municipalité de Panticosa et à la vallée de Saint-Savin. Ces bornes, qui n'ont absolument rien à faire avec les limites reconnues par les deux gouvernements d'Espagne et de France, n'ont été posées qu'en 1862.

Avant cette époque, les droits communs de Panticosa et de Saint-Savin existaient à la vérité comme aujourd'hui, mais rien n'en fixait les limites d'une manière sûre. De là des contestations qui dégénérèrent parfois en rixes sanglantes. Les propriétaires français et espagnols se sont enfin entendus, et, pour éviter de nouvelles querelles, ils ont posé des bornes que tous les ans, au mois d'août, des délégués doivent reconnaître.

Il se pourrait que ces bornes, par un caprice de leur imagination, s'avançassent, soit du côté de la France, si leur cœur est français, soit du côté de l'Espagne si la patrie des castagnettes et des mantilles a pour elles des charmes. Puisque les montagnes se rencontrent, à ce qu'on assure, de simples bornes peuvent bien se permettre quelques écarts. C'est ce qu'ont pensé Panticosa et Saint-Savin, et c'est pour constater la bonne conduite des bornes qui jusqu'à présent, — c'est une justice à leur rendre, —

n'ont pas bougé, que cette solennité a eu lieu sur l'emplacement de l'ancien marché espagnol (*Marcadau*).

A l'heure indiquée, les délégués français ont vu descendre les délégués espagnols ayant à leur suite un Aragonais chargé d'un succulent gigot de mouton, rôti à point, de plusieurs outres remplies d'excellent vin, et de fruits délicieux.

De leur côté, les délégués français, qui ne s'embarquent jamais sans biscuit, apportaient avec eux un abondant morceau de veau, du vin en bouteille et quelque menu dessert.

Avec une courtoisie parfaite, les Espagnols ont quitté leur *sombrero* à la vue des députés de Saint-Savin, et point n'est besoin d'ajouter que nos compatriotes n'ont pas été en reste de salutations franches et amicales auprès des ambassadeurs de Panticosa.

On s'est parlé un peu en espagnol, un peu en français, et peut-être aussi en patois pyrénéen, et on s'est compris à merveille.

Les ambassadeurs respectifs, jugeant ensemble que les bornes qui attendaient patiemment à leur place, depuis un an, le moment délicat de se faire passer en revue, pouvaient bien attendre une heure de plus sans nul inconvénient, décidèrent qu'avant toute autre chose on déjeunerait.

Les Espagnols étendirent sur l'herbe une serviette

d'un blanc immaculé ; le gigot, le veau et le reste fut servi, et les quatre inspecteurs, dans la position familière des Turcs qui fument le chibouk, déjeunèrent d'un appétit de montagne, c'est-à-dire d'un vigoureux appétit.

Jamais rencontre de plénipotentiaires ne fut plus cordiale, plus gaie, plus appétissante.

Les fioles françaises se vidèrent en un instant, et peu de temps suffit pour transformer les outres espagnoles, si pleines et si majestueuses, en des vessies honteuses auxquelles il ne restait plus même une larme pour donner un vernis à leurs rides prématurées.

Les délégués ont reconnu au lac d'Ebratille, la première borne sur le flanc d'une roche à côté d'un ruisseau qui coule murmurant et limpide.

La seconde borne monte la garde, immobile comme un grenadier russe, à la gueule du pied du Maï du Bun, sur un rocher (rive droite du gave).

Enfin les représentants des communes intéressées ont constaté la présence de la troisième borne fichée sur une large pierre, non loin de la jonction des deux gaves, dont l'un vient du pied du Maï, l'autre du lac Ebratille.

Procès-verbal ayant été dressé, et un juste hommage ayant été rendu dans les deux langues, française et espagnole, à la conduite irréprochable des

bornes, les Espagnols sont repartis pour Panticosa et les Français sont rentrés à Cauterets.

Pourquoi les entrevues de puissance à puissance ne sont-elles pas toujours aussi franches, aussi courtoises et surtout aussi nourrissantes que l'a été celle-ci.

AUTRES NOTES AU CRAYON.

Une chose dont je ne me serais pas douté, c'est que, de toutes les stations thermales, Contrexéville est incomparablement la moins mélancolique.

Que dis-je ? non-seulement elle n'est point mélancolique, mais elle est gaie de cette franche gaité qui à ce qu'il paraît, est le partage des personnes atteintes de la gravelle : c'est du moins ce que m'assure un spirituel malade, venu de Contrexéville à Cauterets pour compléter son traitement.

Il n'est tels que les malades pour se moquer de leurs infirmités, .. quand ils en sont débarrassés.

Ce charmant causeur, a laissé sa pierre à Contrexéville, et il m'a conté sur les personnes atteintes de

cette affection douloureuse, mais heureusement facile à combattre, des choses extrêmement plaisantes, en vérité.

— Si j'étais riche comme certains financiers qui comptent leur fortune par millions, m'a-t-il dit, je voudrais passer le temps le plus agréablement possible ; et à cet effet je m'entourerais d'un nombre suffisant d'amis ayant eu la gravelle. Avec eux, point de mélancolie à craindre ; de la gaité au contraire, de l'entrain et un esprit original qui, évidemment, naît de la pierre, ou que la pierre développe. J'ai connu bien des personnes ayant souffert de la gravelle à Contrexéville, je n'en sais pas une seule qui ne se soit montrée d'humeur aimable.

— Cette remarque, dis-je à mon interlocuteur, a du moins le mérite de n'être pas commune.

— Pour n'être pas commune, elle n'en est pas moins vraie. Vous savez qu'on plaît souvent plus par d'innocentes manies que par les vertus mêmes les plus solides ?

— Cela arrive en effet, quelquefois.

— Or, la manie des malades en question est de se montrer réciproquement les pierres dont les eaux si efficaces de Contrexéville les ont débarrassés. Chaque malade a dans sa poche une bonbonnière dans laquelle il tient précieusement enfermée la sécrétion calcaire qui ne lui fut pas toujours un corps étranger. Dans des endroits retirés et mystérieux de Contrexé-

ville on voit des groupes de malades se former. Chacun fouille dans sa poche, en retire sa bonbonnière et exhibe son produit. On les compare entre eux et l'amour-propre s'en mêle.

— Où la vanité va-t-elle se nicher !

— Personne ne veut avoir été le propriétaire de la pierre la moins grosse, et c'est le contraire qui a lieu. Des discussions s'engagent alors, non-seulement sur le poids et la forme plus ou moins artistique de ces divers échantillons, mais sur leurs nuances variées. Il est rare que ces savantes dissertations ne soient pas terminées par de francs éclats de rire ; rires communicatifs, s'il en fut, et qui s'étendent des malades aux gens bien portants. Que d'amitiés durables ont pris naissance dans ces réunions familières, à ces modestes expositions, que ne vient stimuler aucune médaille d'encouragement.

— Je pourrais, continua mon humoristique causeur, vous dire le nom d'un médecin qui a réuni dans une vitrine sans pareille, un certain nombre de pierres, gracieux souvenirs de malades reconnaissants auxquels elles ont appartenu. Le plus beau spécimen est dû à une dame trop célèbre pour que je puisse la désigner, même par une simple lettre initiale. Cette sécrétion est admirable par son poids autant que par sa belle couleur rosée et sa forme elliptique. Nous lui avons donné le nom de *Régent*, et ce parangon fait l'admiration de tous les vrais connaisseurs. Un autre médecin a aussi une vitrine de ce genre ; mais

ses rivaux assurent qu'il y a dans cette collection un certain nombre de pierres fausses.....

C'est ainsi que parla ce gai malade. Il a pris le philosophique parti de rire des maux qu'on ne peut éviter. Qui pourrait l'en blâmer ! Dans tous les cas, ce n'est pas moi qui lui jetterais la première pierre.

.

Il pleut, il pleut, berg're,
Ramène tes moutons.

Voilà une chanson qui est de circonstance souvent dans la montagne. On se plaint du soleil quand il ne pleut pas et de la pluie quand il pleut. Les hommes sont ainsi faits d'inquiétude et de sentiments d'opposition.

Pourquoi ne pas se contenter de ce qui nous arrive, soleil ou pluie ? Sans doute, le beau temps est incomparablement plus agréable que le temps pluvieux, mais est-il rien dans la nature qui n'ait sa poésie ? Sachez seulement observer, et vous trouverez matière à contemplation, même au milieu du brouillard le plus persistant.

Pour ma part, j'ai passé des moments remplis de charme et de grandeur, à observer les montagnes au travers les nuages qui les dissimulaient comme des voiles liquides et fondants. Les cimes élevées prennent des proportions fantastiques quand elles nous montrent leur tête planant dans l'espace au-

dessus des nuages semblables à des curieuses qui regarderaient par une lucarne. Par un effet d'optique assurément très-remarquable, les montagnes ainsi habillées de vapeurs apparaissent beaucoup plus rapprochées qu'elles ne le sont en réalité, et parfois on les dirait nous surplombant. Les nuages violemment chassés par le vent, en couvrant certaines parties des rochers, pour en découvrir d'autres, donnent au paysage naturellement si grandiose des Pyrénées un aspect plus grandiose encore avec une sorte d'animation qui tient du merveilleux. La chaîne des Pyrénées devient ainsi un immense kaléidoscope qui, en tant que joujou, en vaut certainement un autre.

.

Les montagnes n'ont paru plus belles que jamais par le ciel de ces derniers jours. A la mer céleste d'indigo, depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, succède le vaste voile de la nuit. O nuit éclairée comme pour la fête de l'univers par les millions de millions de soleils dont l'incommensurable éloignement diminue seul les dimensions colossales, sans diminuer l'éclat du rayonnement, que vous êtes poétique et belle, mystérieuse et inspiratrice !...

Qui sondera l'infini ?... Qu'est-ce que l'infini ?... Y a-t-il l'infini ?... Oui, l'infini existe et l'indivisible aussi, car l'esprit le conçoit.

« Je veux vous faire voir quelque chose d'infini et d'indivisible, disait Pascal ; c'est un point mathéma-

tique se mouvant partout d'une vitesse infinie. »

C'était un puissant esprit que Pascal, peut-être parce qu'il était un peu fou...

L'atmosphère est d'une pureté rare et comparable à celle des nuits froides de la Russie, où le thermomètre descend à quarante degrés et où le nez des astronomes gèle si la lecture du ciel se prolonge un peu trop au grand air. Quel charme de pouvoir lire les pages illuminées de la création aussi lisiblement qu'en Russie, sans s'exposer à avoir le nez gelé !

Sur le chemin de Cauterets à Pierrefitte, aux environs de la fontaine, entouré des blocs majestueux qui montent la garde depuis Bayonne jusqu'à Tarbes, Pégùère m'est apparue plus élégante, plus richement étoffée dans ses habits de sapin, plus ombrée, plus fière aussi et plus coquette que jamais. Une étoile de première grandeur, afin que tout soit en rapport, semblait posée sur le côté droit de la cime de cette noble montagne, pour embellir sa coiffure, comme les femmes se mettent une aigrette dans leurs cheveux. Ainsi parée, Pégùère jouait assez bien le rôle d'une gracieuse invitée à un festival de montagne éclairée par les bougies sans nombre du lustre infini de l'univers.

(Je me gâte aux Pyrénées, je tourne à la poésie... mais je suis seul, personne ne me voit, ne m'écoute, et je reprends ma lyre.)

La lune argentée distillait sa lumière à travers

les chênes du Parc, et apparaissait parfois tout entière entre deux branches d'arbres, pour disparaître derrière l'une d'elles comme une curieuse qui veut voir et craint d'être vue. Il faut ajouter à cette imposante symphonie du regard la symphonie de l'ouïe, les bruits mystérieux de la nature, le chant de la cigale dans les touffes de rhododendrons, une note aiguë jetée en passant par l'oiseau de proie. C'est l'heure des doux épanchements. Qu'il est facile de deviner ce qu'à peine osent se dire à voix basse ces couples craintifs qui semblent redouter jusqu'à leur ombre... Plus loin j'aperçois des couples moins mystérieux et plus ennuyés : ce sont de vieux mariés étonnés de s'être aimés. Chaque âge a ses félicités. Celle des vieux mariés est de grogner.

.
Je viens de lire au parc un livre qui a pour titre : *Éphémérides du Béarn et du pays basque*. Son auteur est M. Joseph Lochard. Généralement, les ouvrages de ce genre sont un peu comme les tragédies ; ils manquent de gaité. Celui-ci fait exception.

J'y vois tout d'abord que le grand roi Henri ne payait pas toujours exactement son tailleur. En effet, une sentence des requêtes du palais, prononcée à Paris le 21 janvier 1595, porte condamnation contre le roi de Navarre au paiement de 8,981 écus et 52 sols avec les intérêts, en faveur du sieur Barthélemy de la Famasse de Beaussemlant, tailleur. (Un beau nom de tailleur, comme vous voyez, et bien

étouffé.) Le roi était représenté par messire Pousse-mothe.

Je ne sais si l'affaire du tailleur de Beausseublant avait compromis le crédit du monarque vert-galant vis-à-vis de ses fournisseurs, mais il manquait de chemises en 1589. Le 8 janvier, il écrit à Julien Mallet, son trésorier général, le billet curieux que voici :

« Armagnac dyt que je n'ai point de chemises, envoyés-m'en. »

Il fallait plaindre les capucins de Bayonne, qui, en 1666, avaient eu le malheur de s'enrhumer du cerveau. Voyez plutôt :

1666. Ordonnance du chapitre provincial tenu au couvent de Figeac, portant défense expresse aux capucins d'avoir des mouchoirs à leur usage, attendu qu'ils se sont permis de les faire blanchir en ville.

En 1643, on se faisait des présents de jambons, comme on s'offre aujourd'hui des sacs de pralines :

1643. — Achat, par la Chambre des comptes de Pau, pour la somme de 258 livres 2 sols, de six douzaines de jambons, pesant dix quintaux, destinés à des présents.

Qui aime bien, châtie bien, dit la sagesse des nations. Lisez cet aimable règlement de la reine Jeanne d'Albret :

1563. La reine Jeanne d'Albret fait défense à tous

ses sujets d'acheter du blé en herbe sous peine du fouet pour la première fois et d'être étranglés ou pendus pour la seconde.

Cette reine aimable ne dit pas la punition qu'elle réservait à ses sujets qui achetaient du blé en herbe pour la troisième fois.

Devinez où le vicomte de Béarn fait placer, en 1444, les armoiries des barons de Béarn ?... — Dans le réfectoire des Frères-Prêcheurs d'Orthez.

En fait d'auto-da-fé, ceux qui n'étaient pas exécra-bles étaient passablement ridicules. Voyez celui-ci :

1793. Auto-da-fé au pied de l'autel de la patrie, élevé au centre du cours Bayard, à Pau, des registres, des archives, des ornements sacerdotaux, etc. Cette solennité emprunta sa pompe des cérémonies religieuses des Gaulois. Le rôle de druidesse était rempli par la femme d'un fonctionnaire. Sa taille était haute, une tunique blanche, courte, sans manches et relevée sur le côté, servait à la voiler. Ses longs cheveux bouclés flottaient épars sur ses épaules ; elle était couronnée d'une branche de chêne, et, au lieu d'une faucille, elle portait une espèce de hallebarde surmontée d'un bonnet phrygien. Elle tenait par la main un enfant de 10 ans représentant l'Amour.

Nous avons vu le vicomte de Béarn faire placer

des armoiries dans un réfectoire, nous allons voir un mariage royal se consacrer dans un ancien hôpital :

1530. François I^{er} épouse, à Mont-de-Marsans, dans l'hôpital Saint-Jacques, devenu le couvent des Claristes, la princesse Éléonore, sœur de Charles-Quint, reine de Portugal.

Encore cette éphéméride :

1472. Louis XI, roi de France, écrit de Guierche aux états de Béarn pour leur recommander la personne de son neveu, encore en bas âge, le prince François-Phœbus de Foix, roi de Navarre, et de sa mère Madelaine, veuve de Gaston, tué si malheureusement dans un tournoi à Libourne.

La suscription de cette lettre est :

« A nos chers et bons amis les gens d'église, nobles, bourgeois et autres manans. »

Décidément, vous le voyez, on peut amuser avec de simples éphémérides.

HISTOIRE

Pittoresque, anecdotique, humoristique, dramatique, comique, quelque peu scientifique et même véridique

d'un

ALLÉGRO DE SONATE

I

Deux Lettres.

Laissez-moi commencer par vous dire, chers lecteurs, que cet allegro de sonate pour piano, a paru, il y a huit jours à peine, au *Ménestrel*, rue Vivienne (n° 2 bis, comme chacun sait).

Laissez-moi ajouter que c'est une belle et très-énergique composition qui participe plus encore, à mon avis, du concerto que de la sonate, et qui, dans tous les cas, doit être classée parmi les inspirations

les plus heureuses de cet artiste aimé qui se nomme Marmontel.

Marmontel c'est le savoir, la conscience et l'énergie, poussée parfois jusqu'à l'héroïsme.

Ce que j'ai à vous conter vous prouvera que cette énergie n'est pas seulement l'énergie morale, si précieuse et si rare du professeur auprès de ses élèves, mais qu'elle se manifeste en toute circonstance, au physique comme au moral chez ce doux entêté, ce modeste orgueilleux, que j'appelle depuis vingt ans, déjà, mon excellent ami, et que je n'ai bien connu que l'été dernier, aux Pyrénées.

Si son cœur est d'or, ses jarrets sont de fer et ses poumons d'airain.

Il irait à la lune si on lui tendait la perche.

Le piano en a fait un harmonieux esclave, et le captif est depuis longtemps résigné. C'est que l'art a des chaînes si joliment garnies de roses et de feuilles de laurier, qu'on ne voudrait pas les briser. N'importe, je soutiens, moi, que Marmontel, rendu à la liberté, aurait pris rang parmi les plus intrépides voyageurs.

— Voilà, penserez-vous, une entrée en matière assez bizarre. Que peuvent avoir de commun les goûts de Marmontel pour les voyages, ses muscles de fer, et ses poumons d'airain, avec son allégre de sonate ? Pas de si longs préambules, monsieur l'écrivain, la vie est courte et nous sommes impatients.

Ah ! je le sais, la patience n'est pas la vertu de ceux qui nous lisent ; n'importe, il suffit qu'ils nous lisent pour que nous les trouvions doués de toutes les perfections.

Donc, je n'abuserai pas plus longtemps de votre patience absente, aimable lecteur, et vous allez voir de suite que des rapports saisissants existent en réalité entre cet allégre de sonate et le goût des entreprises hardies et périlleuses de celui qui le conçut et l'écrivit sous mes yeux.

J'en étais à mon dixième verre d'eau à la Raillère, quand le facteur de la poste me remit une lettre timbrée de Paris, sur laquelle se voyait en lettres gigantesques et de forme fantastique, ces deux mots : *très-pressé*. Je rompis aussitôt l'enveloppe, et je lus ce qui suit :

« Paris, juillet 1896.

« Mon cher ami,

« Puisque vous êtes à Cauterets, donnez-moi, je vous prie, un renseignement qui a bien son côté intéressant quand on n'a pas, comme moi, inventé la Californie ni perfectionné M. le baron de Rothschild.

« Est-il vrai que les concessionnaires des établissements thermaux du doux pays de votre adoption, prenant à la gorge des malheureux dont la gorge est déjà plus ou moins endommagée, leur fassent payer

l'eau sulfurée plus cher qu'on ne paye les grands crus du Médoc ?

« Est-il vrai que ces mêmes concessionnaires, ayant en horreur le gargarisme, aient créé dans les établissements liquides dont ils sont les Neptunes jaloux, un *droit de gargarisme* tellement élevé, que les malades, excepté quelques banquiers hollandais, quelques jeunes dissipateurs et quelques planteurs Brésiliens, pour lesquels l'argent est une matière encombrante, en soient réduits, par économie, à ne se rincer la bouche que tous les dimanches ?

« Est-il vrai que, brochant sur le tout, les maîtres d'hôtel louent un cabinet de garçon 25 francs par jour, et qu'une chambre à deux lits soit inabordable dans les caravansérails de votre station ?

« Est-il vrai, enfin, que la location d'un piano dans cette gorge de Cauterets, devenue un coupe-gorge, soit fixée à 80 francs par mois quand l'instrument est à peu près jouable, et qu'ils ne consentent à une diminution que lorsque le piano est complètement détraqué et d'un usage impossible ?

« Je voudrais vivre deux ou trois semaines dans la montagne, et je compte me mettre en route à l'issue des concours du Conservatoire. Vous le savez, l'asphalte des boulevards manque un peu de fraîcheur en ce moment, et je rêve, en fait de montagnes, quelque chose de plus élevé encore et de plus sublime que la butte Montmartre et le mont Valérien ; mais

aller à Cauterets pour se priver de tout, de chambre, de gargarisme, de piano, ce serait trop cruel.

« Si, comme cela paraît malheureusement trop probable, ce qu'on dit ici de cette station thermale n'est pas exagéré, il me faudra renoncer au plaisir de vous voir cet été. J'irai peut-être alors passer, par économie, mes vacances dans le nord de l'Amérique, à New-York ou à Boston. Je n'aime pas beaucoup la mer, il est vrai, et j'adore la montagne ; de plus, les gargarismes me sont ordonnés, et je me suis engagé à livrer dans un mois au plus tard plusieurs manuscrits à mes éditeurs, entre autre un allégro de sonate dont j'ai déjà le début et que je compte achever dans les Pyrénées ; mais il faut obéir à la raison et je ne voudrais pas dissiper en folle location de piano et en gargarisme de nabab mes économies de trente années de professorat.

« Un mot de réponse, cher ami, et vous obligerez votre dévoué,

« MARMONTEL. »

Le premier courrier emporta la réponse à cette lettre où, sous une forme légère, perçait une véritable inquiétude.

Voici quelles furent, à peu près, les explications que je fournis à Marmontel. Je dis à peu près, car j'ai la fâcheuse habitude de ne jamais conserver copie de mes lettres.

« Cauterets, juillet 1866.

« Mon brave ami,

« Sachez que jusqu'à ce matin j'ai occupé dans l'excellent hôtel Meillon où je loge une chambre à deux lits, et que je sors de la salle de gargarisme où je me suis baigné la gorge vingt minutes durant. J'aurais pu me gargariser une heure ou deux : mes moyens me le permettent.

« N'allez pas croire, cependant, qu'il me soit tombé du ciel un oncle d'Amérique, ou que j'ai accaparé les blés d'Odessa. A la vérité, j'ai pris dernièrement deux billets à une loterie ; mais la loterie ayant été tirée, il ne m'est échu aucun lot. Ce n'est donc pas cela qui a pu me permettre les dépenses du gargarisme.

« D'un autre côté, si, comme vous le dites, vous n'avez point inventé la Californie ni perfectionné M. le baron (on dit M. le baron tout court dans la finance), j'ai depuis longtemps, moi, vous le savez, la sage coutume de ne pas remplir de numéraire ma malle et mon sac de nuit, dans la crainte de payer un excédant de bagage. Ce que j'ai fait, je l'ai fait sans oncle d'Amérique, sans les blés d'Odessa et sans le secours d'aucun emprunt ordinaire ni extraordinaire.

« La vérité sur les concessionnaires des eaux, c'est qu'ils sont des hommes intelligents, probes, comprenant parfaitement les besoins de l'étranger à Cauterets et voulant les satisfaire. Naturellement les *Bons Villageois* de Cauterets sont jaloux à crever des concessionnaires qui, rien, eux, et de bon cœur, de toutes les sottises que leur font ces envieux impuissants.

« Un petit nombre de ces bons villageois a essayé, en chœur, l'air fameux de Don Basile, mais les échos de cet air se sont perdus dans les montagnes, et la troupe chantante en a été pour ses frais de mélodie.

« Les concessionnaires n'ont, pour ainsi dire, rien changé au tarif des eaux que vous pourrez absorber par tous les pores, mon cher Marmontel, au prix les plus accessibles.

« Je sais de jeunes Anglaises, à l'air poétique, à la taille souple et svelte, aux yeux d'azur, au teint pétri de lait et de roses, qui, en une seule séance chez Frascati, ont fait entrer par la petite porte vermeille de leur estomac toujours disposé des tartelettes et des choux à la crème, des éclairs et des savarins pour une somme égale à celle que réclament les susdits concessionnaires pour boire et se gargariser toute une saison.

« D'un autre côté, je suis ici logé comme pour deux, vous l'avez vu, puisque j'ai deux lits, et nourri comme Monselet accepterait de l'être, moyennant

trois petits écus par jour, soit dix francs de notre monnaie courante.

« Ce qu'il y a de fondé dans vos craintes, c'est le chapitre piano. Vous l'avez dit, le piano à Cauterets est un meuble de luxe aussi coûteux que redoutable. Pour soixante francs par mois, on peut avoir, en se faisant inscrire à l'avance chez le cafetier qui seul loue de ces instruments dans le village, un piano dont toutes les notes résonnent, mais résonnent faux ; car il n'y a point d'accordeur ici. Je vais donc faire toutes les démarches nécessaires pour m'assurer un de ces rares instruments que je ferai porter dans une chambre à l'hôtel, le plus près possible de celle que j'occupe.

« Assistez, mon cher Marmontel, au triomphe de vos élèves au Conservatoire, — c'est de tradition dans votre classe, — et venez me rejoindre au plus vite dans cette résidence montagnarde où je vous ferai faire la connaissance de quelques membres du conseil municipal qui sont tous de mes amis. Quels hommes ravissants, et qu'il est donc rare de trouver une réunion d'intelligences aussi élevées, de cœurs aussi reconnaissants et aussi délicats. L'égoïsme, la vanité, la dissimulation, toutes ces vilaines passions du citadin sont inconnues à ces natures primitives et franches comme l'or. C'est d'une reconnaissance inébranlable qu'ils paient ce que les étrangers peuvent tenter en faveur de leur pays pour la prospérité duquel ils sont d'ailleurs toujours prêts à sacrifier leurs intérêts personnels. Voilà comme devaient être

composés tous les conseils municipaux. Mais la graine en est rare. Quoi qu'il en soit, arrivez parmi nous. L'air ici est vif, pur, les eaux bienfaisantes, et nous tâcherons de passer le temps agréablement en causant le plus possible avec ces hommes d'esprit, et en faisant des excursions dans la montagne.

« A bientôt, cher ami, l'heure de ma douche a sonné, et une douche perdue ne se rattrape jamais.

« OSCAR COMETTANT. »

Huit jours après le départ de cette lettre, Marmon-
tel arrivait à Cauterets où il trouvait, dans une cham-
bre préparée d'avance, le piano sur lequel il allait
composer dans les circonstances étranges qu'on va
connaître son bel allegro de sonate.

II

Marmontel sacrifie son allégro au diner. — Les liens sympathiques. — Lettre naïve d'un médecin. — La récolte des fraises. — Un ours magnanime. — L'éducation musicale des trente-deux filles du roi de Siam. — Marmontel trouve une rentrée pour son allégro.

Marmontel arriva par la diligence, comme on voyageait au temps où nous n'avions l'un et l'autre que vingt ans, c'est-à-dire au bon temps., pour nous. J'allai au-devant de lui, je l'embrassai et je le conduisis dans la chambre que je lui avais retenue. Il promena une de ses mains sur l'ivoire du piano jauni par la location, et qui, comme les dents des vieux chevaux, ne marquait plus. Toutes les notes sonnèrent cependant..., excepté deux ou trois, et il était presque juste. Marmontel fut enchanté, et il y avait de quoi.

La petite chambre (elle était même très-petite) où l'excellent professeur allait vivre pendant quelques semaines et composer son allégro de sonate avait bien des défauts, hélas ! mais elle les rachetait tous par une qualité suprême : une vue prodigieusement

belle et telle que les Pyrénées seules peuvent en présenter de semblables. Après dix mois de travail, de ce travail de professeur où le maître donne à l'élève tout son savoir et un peu de sa vie moyennant tant par heure, Marmontel respirait enfin, et avec l'air pur de la haute montagne, il humait, en quelque sorte, les beautés de cette nature admirable dans son sublime désordre.

— Ces colosses, me dit-il, dans un accès de lyrisme bien excusable, ce sont les immenses mottes d'argile du gigantesque atelier de l'éternel sculpteur... Il leur donnera, s'il lui plaît, de nouvelles formes... Telles que je les vois, elles me transportent d'admiration et parlent à mon âme un langage idéal qui m'attendrit et m'enthousiasme... La nature est l'incomparable moraliste dont les leçons, pour qui sait et veut les écouter, sont toute la philosophie.

Marmontel serait probablement resté longtemps sous l'heureuse influence qui l'agitait, si la cloche de l'hôtel ne nous eût avertis que le diner était servi.

— Allons dîner, dis-je à mon excellent ami.

— C'est dommage, me répondit-il mélancoliquement.

— Comment, dommage ! Je trouve, moi, répliquai-je, qu'il serait dommage de ne pas dîner.

— Le dîner a du bon...

— Quand il n'est pas mauvais.

— Sans doute, mais j'aurais voulu dîner un peu plus tard.

— Pourquoi ?

— Je vais vous le dire. Chemin faisant, et tout en contemplant la nature, j'ai ajouté une vingtaine de mesures au début de l'allégre dont je vous ai parlé. J'ai peur de les oublier, et j'aurais voulu les écrire de suite.

— Une vingtaine de mesures, cela se retrouve, cher ami, mais un dîner !...

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Soit, allons nous mettre à table.

Ce n'était point la première fois que Marmontel visitait cet aimable Cauterets. Il était déjà venu y passer quelques jours l'an dernier, et bien qu'il ne s'y fût jamais prodigué et que les belles et curieuses baigneuses aient toujours été forcées d'employer tout l'art de leur séduisante diplomatie pour le décider à descendre quelques instants au salon, il s'y était fait de nombreux amis. A table ce fut vingt sourires échangés en forme de salutations, et l'artiste se retrouvait là au milieu d'une réunion sympathique à plus d'un titre. Il paraissait heureux, et je compris son bonheur.

Je ne sais rien, en effet, de plus aimable que de se revoir en villégiature, quand on a eu du plaisir à se

voir une première fois. Si l'endroit où l'on s'est rencontré et où l'on se revoit est, comme cette station thermale, un de ces petits points de la terre qu'on ne visite qu'une fois l'an, et où la nature s'est surpassée elle-même par la richesse prodigieuse de ses incomparables inventions, ce plaisir alors se complique du charme particulier des beautés qui vous environnent.

Ce qui, ailleurs, ne serait qu'une satisfaction passagère, un mouvement sympathique, devient ici un sentiment tendre, constant, délicat, et souvent même des plus expansifs.

Les personnes à la santé desquelles on s'est intéressé, avec qui l'on a établi de ces rapports de bon goût qu'autorisent les stations thermales, semblent désormais faire un peu partie de votre famille. On a pensé à elles dans le courant de l'année, on s'est intéressé à leur rétablissement, on a désiré vivement les revoir, et lorsqu'on les retrouve dans ces mêmes montagnes, les poignées de main qu'on échange ne sont point de banales poignées de main.

Telle jeune fille, par exemple, qu'on a vue la saison dernière le teint pâle, l'œil inquiet et fiévreux, la démarche mélancolique, le mouchoir sur la bouche pour étouffer le bruit d'une petite toux sèche et persistante, on la retrouve, mais quel heureux changement ! Son visage est clair à cette heure, son regard est tranquille ; elle marche à l'aise, et un sourire de bien-être se dessine sur ses lèvres colorées par le

vermillon de la santé (un vermillon qu'on ne trouve pas à trois francs le pot chez les parfumeurs). Peut-être, et malgré les apparences, n'est-elle pas entièrement guérie ; mais certainement toute trace de mal disparaîtra un jour.

Cette jeune fille, croyez-le bien, ne vous est plus étrangère. Sa personne avait pris dans vos souvenirs de touriste ou de baigneur une place que le temps et les circonstances ont étendue de votre esprit à votre cœur. Elle n'est pourtant ni votre sœur, ni votre cousine, ni la camarade de pension de votre cousine, mais elle tient à vous par la magie des liens sympathiques, plus puissants quelquefois, souvent même, que les liens de parenté.

Laissez l'aimant mystérieux du sentiment exercer librement son attraction, et vous la remercirez, cette jeune fille, du bonheur que son bonheur vous cause.

Les hommes ne sont point aussi méchants qu'on s'est plu à le dire. Seulement, il ne faudrait pas trop s'y fier.

Le dîner fut très-gai, et comme il était bon, nous lui fîmes honneur, Marmontel et moi.

On parle souvent de médecins aux tables d'hôte des stations médicales, mais ce n'est pas toujours pour s'entretenir des disciples d'Esculape avec tout le sérieux qui leur est dû. Que voulez-vous ! les malades n'ont d'autres moyens de se venger des méde-

cins qui ne peuvent les guérir — quand ils ne les guérissent pas — que de se moquer d'eux. Innocente vengeance, après tout, renouvelée de Molière, et qui n'a jamais eu pour résultat d'empêcher les médecins de donner leurs soins aux plus sceptiques, lesquels cessent de l'être dès qu'ils se sentent mal portants.

Vraie ou imaginée, on rit beaucoup ce jour-là, à Cauterets, d'une lettre qu'un médecin d'une petite ville du midi de la France écrivit à un de ses confrères pour lui recommander une malade. Marmontel lut cette lettre, et j'en pris copie, sans penser qu'elle trouverait une place dans l'histoire de l'allégre de sonate de mon ami. La voici :

« Mon cher confrère,

« La personne qui vous remettra ce billet est madame *** , que je recommande à vos bons soins. Suivant moi, le poumon gauche est fortement compromis et le poumon droit bien près de l'être. En outre, j'ai trouvé chez ma cliente, qui devient la vôtre, un très-fâcheux engorgement dans le foie. Toutes ces affections viennent se compliquer d'un cancer à l'estomac et de quelques autres causes morbides que vous découvrirez aisément.

« Je pourrais m'étendre sur le déplorable état de santé de notre malade, pour laquelle, hélas ! la science ne peut plus rien ; mais comme c'est elle-même qui vous portera cette lettre, je crains, qu'en-

traînée par la curiosité, elle ne l'ouvre. Il est bon de cacher aux malades leurs infirmités quand elles sont aussi sérieuses, et vous comprendrez la mesure de prudence qui dicte ma conduite.

« Si, par hasard, notre cliente ne vous remettait pas ce billet, c'est qu'alors elle l'aurait lu, et je vous serai très-reconnaissant de me le faire savoir.

« Votre bien dévoué confrère. »

Mais au milieu de toutes les distractions dont Cauterets est le théâtre, Marmontel pensait à son allégro, et il nous quitta pour rentrer chez lui.

Le lendemain matin il était au piano à cinq heures. C'est l'heure à laquelle il se lève à Paris, ce qui lui valut un jour de la part de ce pauvre Georges Kastner, mort aujourd'hui, l'épithète de paresseux : Kastner était tous les jours, et en toutes saisons, sur pied à quatre heures du matin. Donc Marmontel cherchait son allégro dans les ténébreuses sonorités d'un instrument ténébreux par lui-même et réduit à râler par l'emploi de la pédale sourde. Notre ami dort peu, mais il respecte le sommeil de ses voisins, et il avait mis la pédale céleste — ou à peu près — comme on marche sur la pointe du pied pour ne pas faire de bruit.

De même que l'astre radieux se dégage d'une atmosphère de brouillard pour briller à tous les yeux, de même m'apparut le début de cette composition

sortie claire et brillante des vapeurs de l'instrument enrôlé.

— Bravo ! m'écriai-je en entrant dans la chambre de Marmontel ; voilà un début qui est un coup de maître, et vous avez retrouvé, je le vois, les mesures pour lesquelles vous alliez, sans moi, sacrifier un bon dîner.

— Pas du tout, dit le compositeur, et ce que je craignais est arrivé : j'ai tout oublié.

— Qu'importe, si vous puisez dans une source intarissable ?

— Intarissable, non ; mais me voilà bien en train de travailler, et ce soir même mon allégro sera terminé.

— C'est impossible, cher ami.

— Pourquoi est-ce impossible ?

— Parce que vous n'y travaillerez plus d'aujourd'hui. Nous partons dans un quart d'heure, vous, moi, une jeune fille et un vieux berger qui passe dans le pays pour être un peu sorcier.

— Et où allons-nous avec ce sorcier et cette jeune fille.

— Cueillir la fraise.

— Dans les bois de Bayeux ?

— Non, à travers les montagnes les plus escarpées et par des petits chemins que l'édilité de Cauterets,

malgré sa haute intelligence et le sentiment exquis de tout ce qui peut contribuer à la fortune du pays, ne songe pas à faire border de trottoirs.

— Sans doute la perspective de ramasser des fraises avec un sorcier et une jeune fille est bien séduisante, mais mon allégro ?

— L'ordre du jour porte sur la récolte des fraises et l'allégro peut attendre.

— Eh bien ! cinq minutes seulement, le temps de trouver une rentrée originale et noble du ton d'*ut* mineur en *la* bémol par un *cantando con anima*.

— Désolé de vous refuser, mais les sorciers pas plus que les jeunes filles n'aiment à attendre, et on nous attend. Vous chercherez votre rentrée quand vous serez vous-même rentré à l'hôtel.

— Puisqu'il le faut, marchons ; je ne voudrais me mettre à dos ni les sorciers ni les jeunes filles.

Nous partîmes, et nous vîmes — de loin — la jeune montagnarde se livrer à cette curieuse et dangereuse chasse aux fraises, sur le flanc de montagnes escarpées, au péril de ses jours, et seule, car le sorcier, tout sorcier qu'il était, avait jugé prudent de s'arrêter en chemin.

Les baigneurs et les touristes ne se doutent guère, généralement, en savourant le parfum exquis des petites fraises sauvages, qu'il est tel de ces fruits qui a failli coûter une existence humaine. Les cher-

cheuses de fraises, dans les Pyrénées, doivent être jeunes, agiles, exercées à gravir sur la roche, hardies jusqu'à la témérité et à l'abri du vertige. Les pieds nus, elles grimpent sur les escarpements, et leur corps penché surplombe des précipices. Pour cent mille francs, une *demoiselle* de la ville ne voudrait pas se risquer à cueillir en ces endroits menaçants un panier de fraises que les filles des montagnes vendent cinquante centimes.

Mais il est encore d'autres dangers pour les chercheuses de fraises dans les Pyrénées.

— Un jour, nous dit la jeune fille aux exploits de laquelle nous venions d'assister, je découvris d'assez loin un endroit bien garni de fraises et de framboises. J'y allai. L'endroit était difficile et il me fallut, pour y arriver, m'aider de mes mains. Au moment où je me hissais sur un rocher faisant saillie, je vis un ours qui s'apprêtait à manger les fruits que j'allais cueillir. Ma frayeur fut grande, car l'ours est un animal qui intimide parfois les plus hardis chasseurs. Toutefois je repris courage.

— Veux-tu t'en aller ? dis-je à la bête fauve.

Mais elle ne bougea pas. J'avisai une pierre et la lui jetai à la tête. L'ours ne bougea toujours pas. Alors la peur me vint et je tremblai. Horriblement troublée et sans trop savoir ce que je faisais, je me mis à genoux, et cette fois je ne lui commandai pas, mais je le priai poliment de s'en aller.

— Monsieur l'ours, lui dis-je, fort et agile comme

vous l'êtes, vous ne voudriez pas abuser d'une pauvre fille telle que moi qui n'a que son travail pour vivre ? Je sais que vous aimez les fraises et que les framboises ne vous déplaisent pas, quand les brebis vous manquent et les bergers aussi. Mais les fraises sont en abondance pour vous qui pouvez aller les chercher partout où elles se trouvent, et jusque dans le fond des plus affreux précipices. Je vous en prie, monsieur l'ours, je vous en supplie, allez-vous en.

— Voilà une étrange histoire, dit Marmontel ; et qu'arriva-t-il ?

— Il arriva, répondit la jeune fille, que l'ours partit aussitôt.

— D'où vous avez conclu, je pense, ajouta Marmontel, qu'on obtient toujours des ours ce qu'on désire d'eux quand on leur parle poliment.

— J'ai pensé cela ; oui, monsieur.

— C'est là un fait, ajouta le célèbre professeur de piano, qui ne doit être perdu ni pour l'histoire naturelle ni pour la peinture. Nous avons de belles toiles, représentant le lion d'Androclès, celui de Florence, le chien du mont Saint-Bernard, celui de Montargis, le chat vertueux du lord-maire Wittington : un chef-d'œuvre reste à faire, l'*Ours pyrénéen de la Fille aux fraises*. Je le commanderai.

La promenade avait été attrayante et instructive pour Marmontel et pour moi, mais le compositeur pensait à la rentrée de son *cantando con anima* ;

or, si un motif de sonate pathétique, expressif, distingué, harmonieux, sans recherche, est toujours difficile à trouver pour tout le monde, rien de plus rare que de mettre la main sur une rentrée neuve sans bizarrerie. Marmontel voulait une rentrée de ce genre pour son *cantabile* en la bémol ; il y pensait, et peut-être allait-il la trouver, quand on lui remit une lettre. Il la lut et je le vis sourire.

— Une bonne nouvelle ? lui dis-je.

— Oui, me répondit-il ; mais en même temps une étrange nouvelle.

— Comptez-moi cela, cher ami.

— La personne qui m'écrit, est une de mes élèves les plus distinguées, une grande musicienne et une virtuose accomplie, M^{me} Jungue, que vous avez peut-être entendue.

— Je l'ai entendue et chaleureusement applaudie dans un concert où elle mérita tous les suffrages en exécutant un concerto de Mendelssohn.

— C'est cela. Eh bien ! M^{me} Jungue m'annonce qu'elle est engagée pour aller en Perse faire l'éducation musicale de *trente-deux* filles du roi de Siam.

— Trente-deux filles ! c'est un beau chiffre. Ces trente-deux princesses joueront sans doute un jour des morceaux à trente-deux pianos, et ce petit concert de famille ne pourra manquer d'égayer la cour persane en la charmant. Cela me rappelle qu'un beau

jour on reçut à Paris, de Madagascar, la commande de deux mille clarinettes. Tout le monde dut jouer de la clarinette pendant un temps à Madagascar, chez soi, seul, en famille, et sans doute aussi à la promenade. La formule puérile et honnête : *Comment vous portez-vous ?* dut être remplacée par celle-ci : *Comment jouez-vous de la clarinette ?* — *Pas mal, et vous ?* — *Assez bien, je vous remercie.*

Marmontel allait-il enfin trouver la rentrée neuve sans bizarrerie qu'il cherchait ? Pas encore.

Huit jours se passèrent traversés par des cascades d'événements imprévus, et aussi employés à suivre le traitement des eaux, qui est un traitement assez compliqué et très-absorbant. Toutefois, et comme tout arrive à point pour qui sait attendre, Marmontel put se recueillir quelques minutes, un matin, à cinq heures, et la rentrée fut trouvée et parfaitement trouvée, comme vous pouvez vous en convaincre en jouant son *allegro*. Quant au chant que cette rentrée préparait, il était écrit qu'il serait écrit dans la patrie des aigles et des izards, à l'extrémité de la plus difficile et de la plus dangereuse montagne de toute la chaîne pyrénéenne — réputée inaccessible jusque dans ces dernières années, où un Christophe Colomb de terre ferme y découvrit un passage à 3,556 mètres au-dessus du niveau de la mer.

III

Projet d'ascension au Viguemale. — Le diner de madame Lannégrand au lac de Gaube. — Plan de campagne.

Il ne fait pas toujours beau temps dans Cauterets ; mais ce jour-là, le soleil, — que les romantiques appellent un lustre comme ils appellent un lustre un soleil — ce jour-là, l'astre resplendissant couvrait d'un manteau doré de lumière la cime de toutes les montagnes. Il aurait fallu appartenir à la famille des taupes de l'ordre des carnassiers, comme disent les naturalistes, pour rester dans son trou, par cette belle matinée et ne pas aller sur les hauteurs prendre le plus salulaire des bains, un bain d'air et de soleil.

Marmontel, néanmoins, aurait bien voulu achever de composer son *allégro*, mais bah ! est-ce que c'était possible ?

Un de nos amis communs, le docteur Kuhn, venait d'arriver dans notre station. Le docteur est un marcheur de premier ordre, il est sensible aux beautés

de la nature, et a fait, en Suisse, son apprentissage d'excursionniste : c'est dire qu'il ne doute de rien et qu'il est prêt à tout entreprendre en fait d'ascension.

— Mes bons amis, nous dit-il, à Marmontel et à moi, le soleil vient d'adresser solennellement une invitation à tous les excursionnistes, dont nous serions bien coupables de ne pas profiter. J'ai une idée.

— Moi aussi, dit Marmontel, j'en ai une pour mon *cantando con anima*, et j'aurais voulu...

— Le *cantando* viendra plus tard, reprit le docteur, et mon idée doit prévaloir.

— Quelle est cette idée ? demandai-je.

— Elle est aussi simple que fatigante et périlleuse : il s'agit de dîner aujourd'hui au lac de Gaube, d'y coucher, de traverser, demain, le lac à trois heures du matin, d'aller déjeuner sur la cime glacée du Viguemale, et de redescendre assez à temps pour dîner à Gavarnie, vers les sept heures du soir. Cela vous va-t-il, messieurs ?

— Docteur, dis-je à M. Kuhn, je vous soupçonne de vouloir me rendre malade pour avoir la satisfaction de me guérir.

— Il est vrai, reprit le docteur, qu'on a vu bon nombre d'amateurs excursionnistes, contracter, dans de semblables entreprises, les germes d'une fièvre

typhoïde ou d'une fièvre muqueuse dont ils mouraient ; mais à vaincre sans péril on triomphe sans gloire, comme dit Corneille, le vieux.

— Corneille a raison, repris-je ; mais, entre le triomphe sans gloire et le triomphe avec gloire, il y a un milieu qui consiste à ne pas triompher du tout. C'est cette résolution sage que je prendrai, si vous voulez bien le permettre, cher docteur.

— Je ne le permettrai pas. Vous avez bon œil, bon pied, les poumons sont excellents, vous en serez quitte pour une bonne courbature, et ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

— Il y a donc de bonnes courbatures, docteur ?

— Certainement. Les courbatures qui nous viennent de l'exercice de la marche à travers la montagne sont de bonnes courbatures ; celles qui ont pour cause les veilles, le spectacle, le bal, etc., sont de mauvaises courbatures. Et puis il y a des jouissances qui ne peuvent se payer trop cher ; celles qu'on éprouve à escalader les glaciers, à grimper de roc en roc en s'exposant à chaque seconde à rouler au fond des abîmes, pour dominer le monde du haut d'un perchoir d'aigle, doivent être rangées en première ligne. Avez-vous lu Ramond ?

— Oui, répondit Marmontel : c'était un grand touriste, un grand philosophe et par-dessus tout, un grand savant.

— Eh bien, reprit le docteur, puisque vous avez lu Ramond, vous n'avez pu oublier la belle page qu'il a écrite d'enthousiasme sur l'effet produit par l'ascension des montagnes de premier ordre. « Qui-conque, dit-il, n'a point pratiqué les montagnes de premier ordre se formera difficilement une juste idée de ce qui dédommage des fatigues que l'on y éprouve et des dangers que l'on y court. Il se figurera encore moins que ces fatigues mêmes n'y sont pas sans plaisirs, et que ces dangers ont des charmes ; et il ne pourra s'expliquer que l'attrait qui y ramène sans cesse celui qui le connaît, s'il ne se rappelle que l'homme, par sa nature, aime à vaincre des obstacles ; que son caractère le porte à braver des périls, et surtout des aventures ; que c'est une propriété des montagnes de contenir dans le moindre espace, et de présenter dans le moindre temps, les aspects de régions diverses, les phénomènes de climat différents ; de rapprocher des événements que séparaient de longs intervalles ; d'alimenter avec profusion cette envie de sentir et de connaître, passion primitive et inextinguible de l'homme, qui naît de sa perfectibilité et la développe ; passion plus forte que lui, qui embrasse plus qu'il ne peut saisir, devine plus qu'il ne peut comprendre, pressent plus qu'il ne peut prévoir, franchit sans cesse les bornes de sa fragile et courte existence, l'égare souvent sur le but de sa vie, mais au moins l'endort sur ses misères et l'étourdit sur sa brièveté. »

— Voilà, dit Marmontel, de belles idées magnifi-

quement exprimées... Quelle mémoire il a, ce brave docteur !

— J'ai su par cœur la moitié de *Télémaque*, ajouta M. Kuhn ; mais soyez sans crainte, je ne vous en dirai rien.

— Je respire, fit Marmontel.

— Moi aussi, dis-je à mon tour.

— Vous respirerez beaucoup mieux sur la crête du Viguemale, insista le docteur. Que nous faut-il ? une heure pour déjeuner, deux heures pour se gargariser et prendre le bain réglementaire, et nous partons tout doucement pour le lac de Gaube, où nos guides viendront nous rejoindre plus tard... Je me charge d'eux, et je vais de ce pas engager le héros des montagnes, Barragat, avec deux de ses plus intrépides adjudants... Pas un mot de plus, messieurs, pas une observation, pas un geste.

Il est difficile de résister longtemps au docteur, et nous cédâmes.

Marmontel chaussa de gros souliers à clous de montagne, s'habilla d'une blouse et d'un pantalon de cotonnade bleue, auquel il arriva un certain petit accident que je vous demande la permission de ne pas signaler autrement. Un large chapeau de paille et un bâton ferré à la main, vous avez l'homme au complet.

Mon accoutrement n'était ni plus ni moins pittoresque que celui de Marmontel.

Le docteur se montra plus coquet. Il grimpa sur le Viguemale à peu près vêtu comme s'il se fût agi d'aller visiter un malade. C'était peut-être une précaution. On ne sait pas ce qui peut arriver ! Il ne lui manquait que la cravate blanche, sans laquelle, du reste, il semble qu'un médecin ne puisse pas faire de bonne médecine.

Le docteur nous avait donné trois heures pour déjeuner, nous gargariser, prendre notre bain et faire nos paquets ; trois heures ne s'étaient pas écoulées qu'il arrivait nous chercher escorté de Barragat, de Lucien et de Berret, un jeune guide qui *ira loin*, s'il marche toujours comme je l'ai vu marcher.

Grand Dieu ! comment ai-je pu m'aventurer dans une pareille entreprise ! Il me revient des sensations de courbature quand j'y pense.

J'ai connu un brave père de famille qui avait la passion du canotage. Il demeurait à Asnières, et ne manquait pas une occasion de lutter à la rame contre les canotiers rouennais, véritables loups de Seine, qui plusieurs fois l'ont emporté sur le turf humide des joutes parisiennes.

Or ça, notre brave père de famille partit un beau jour pour la Californie avec une pacotille de clous assortis. Dans le pays de l'or, le fer manquait, à ce qu'il paraît, et on avait assuré à notre canotier que les clous, à San-Francisco, se vendaient au poids du précieux métal jaune.

Je ne vous dirai pas comment il se défit de sa pacoille, et sur quel ton lamentable ou gai il chanta le refrain si connu :

Ah ! que les plaisirs sont doux
Quand on a des clous, etc.

Cela m'entraînerait trop loin.

Je vous dirai seulement que la traversée, contrariée par les vents, dura neuf mois.

« J'aime la navigation, écrivit-il à sa femme, mais j'ai trouvé cette partie de bateau un peu longue. »

Eh bien ! je puis dire en parlant des montagnes ce que cet aquatique amateur disait de la navigation :

« J'aime les montagnes, mais j'ai trouvé la promenade du Viguemale un peu haute. »

On connaît le joli trajet (quatre petites heures) si pittoresque, si agréable sous tous les rapports, du lac de Gaube, surtout quand on a le bonheur d'avoir avec le goût des excursions celui des truites saumonées. Les truites du lac sont l'honneur même de la cuisine de madame Lannégrand, l'aimable aubergiste qui montre aux étrangers le fauteuil dans lequel s'est assis, chez elle, l'empereur Napoléon III.

Quel excellent dîner nous avons fait dans cette auberge hospitalière, en vue du lac vert et transparent

comme une immense émeraude liquéfiée ! Marmontel pensait bien encore un peu à son *cantando*, mais il en fut bientôt entièrement distrait par la vue et les douces paroles de madame Lannégrand.

— Messieurs, nous dit-elle en épanouissant son sympathique et frais visage, et en nous montrant comme une invitation à la gastronomie deux rangs de dents fines et blanches, messieurs, voulez-vous manger une garbure enrichie de la classique cuisse d'oie ?

— Madame Lannégrand, répondit Marmontel avec une émotion qu'il ne chercha point à dissimuler, vous êtes un ange, l'ange de la Garbure, comme dirait Lamartine. Donnez, donnez vite !

— Après cela, quelques truites au bleu, n'est-ce pas ? reprit notre hôtesse. Mon mari vient de lever les filets, et le poisson est impatient.

— Ne le faisons pas languir, fit le docteur. Je n'aime pas à voir souffrir les bêtes.

— Un poulet sauté à la bordelaise vous irait-il, après les truites ?

— Comme un gant de soie, dit aussitôt Marmontel.

— Et comme il faut bien un peu de légumes, je vous ferai frire dans du beurre battu de ce matin quelques pommes de terre choisies. Ça y est-il ?

— Vos paroles m'enivrent, madame, dit le docteur en levant poétiquement les yeux au ciel,

— Puis une omelette au rhum, un dessert, du fruit, du fromage de brebis et le café. Ce sera assez, n'est-ce pas ?

— Madame Lannégrand, m'écriai-je à mon tour, il y a de bonnes créatures en ce monde, et vous en êtes une.

Et tout cela fut préparé en perfection, servi avec entrain et mangé de même. Je le dis ici avec la sincérité d'un estomac reconnaissant, on ne cuisine pas mieux à la Maison d'Or, qu'à cette hôtellerie du lac de Gaube.

. Hurrah ! pour madame Lannégrand !

Et de quelles sublimes beautés de la nature les yeux se nourrissent pendant que les dents agissent comme les meules intelligentes du moulin de l'estomac !

Le lac occupe l'emplacement d'un ancien volcan retiré des affaires après fortune faite. Au premier coup d'œil, il paraît d'une médiocre étendue ; mais si on le mesure, on lui trouve 2,000 mètres de long sur moitié de large.

Pour un lac juché à ces hauteurs, c'est gentil, comme vous voyez. Mais c'est l'encadrement qu'il faut surtout admirer. A l'ouest, les pics de Gaube et de Peyrot ; à l'est, Pechmeya et La Palonière de Gaube ; fières, mais noires et rudes montagnes qui semblent les castels en ruines de quelque titan féodal au temps de la guerre des dieux.

Ici, tout contraste par la sévérité de la forme et de la couleur avec le miroir azuré du lac. Il semble parfois que des voix pleines de mystères et d'harmonie chantent sous la nappe liquide les tendres mais dangereuses mélodies dont le fils d'Ulysse faillit être victime. On écoute encore, et l'on se sent tout à fait rassuré en reconnaissant la voix de madame Lannégrand, qui commande à la cuisine. Elle seule est la sirène de ces lieux enchanteurs, bien qu'ils ne soient pas mythologiques ; elle seule est la *dame du lac français*, dont les apparitions n'ont jamais rien d'effrayant, au contraire.

Je veux avoir un avant-goût des hauteurs que nous devons parcourir, et pendant que Marmontel et le docteur engagent une partie de tonneau, je grimpe sur le flanc du Pechmeya. De cet observatoire pierreux, j'aperçois, non sans quelque appréhension, le le vallon bouleversé qui conduit au Viguemale, dont les glaciers et les longs tapis de neige brillent au soleil couchant comme la devanture de la boutique d'un orfèvre. C'est grand, c'est beau, mais c'est implacable, et l'on voudrait avoir, pour la circonstance, des relais de poumons et de jarrets préparés sur la route.

Je redescends soucieux et presque décidé à faire ma cour à madame Lannégrand, pendant que mes compagnons, plus hardis ou plus robustes que moi, tenteraient l'ascension.

Mais on me presse, on m'excite, on m'encourage.

Barragat, qui vient d'arriver avec Lucien et Berret, assure qu'une comtesse a fait un jour, en chassant l'isard, la moitié du chemin du lac au Viguemale, que, par conséquent, moi qui ne suis qu'un simple prolétaire et dans l'impossibilité de devenir jamais comtesse, je dois accomplir le trajet en entier.

Ces raisons, et l'assurance du docteur que tous les excursionnistes ne sont pas morts de la fièvre typhoïde ou de la fièvre muqueuse me décident enfin, et je m'écrie comme César franchissant le Rubicon : *Alea jacta est.*

— Vous irez donc jusqu'au bout ? me demande le docteur.

— Non docteur ; je dis seulement que je tenterai d'aller jusqu'au bout.

— C'est faible, reprit le disciple d'Esculape. Et vous, Marmontel ?

— Moi, dit le compositeur, j'irai jusqu'au bout, dans l'espoir que sur la crête du Viguemale personne ne viendra me distraire de mon travail, et que je pourrai enfin terminer là tout à mon aise mon interminable *allegro*.

— Oh ! superbe ! exclama le docteur. Vous avez donc apporté du papier réglé, cher ami ?

— J'en ai plein les poches de ma blouse, avec un crayon et un canif pour le tailler, répondit sérieusement Marmontel.

— Bravo ! ajouta M. Kuhn, c'est ce qui s'appelle de pas s'embarquer sans biscuit. Mais il est déjà tard, nous avons diné et fort bien diné, il faut maintenant, par un repos de quelques heures, nous préparer aux rudes fatigues de demain. Allons nous coucher, messieurs.

— Avant, dit Barragat, convenons de l'heure de notre départ. Si vous le voulez, nous traverserons le lac à trois heures du matin, la nuit promet d'être étoilée. En partant à cette heure, et si tout va bien, comme je l'espère, nous aurons gagné la crête du Viguemale vers les onze heures, après avoir déjeuné aux approches du glacier de Montferrand.

— Vous êtes notre guide pour nous guider, dit le docteur, et nous n'avons qu'à nous laisser faire.

— Très-bien, messieurs, ajouta Barragat. Bonne nuit, et à demain matin à trois heures.

IV

Marmontel ne dort pas et pense à l'air d'Agathe. — La pendule sonne treize heures. — Marmontel en conclut qu'elle retarde de dix heures. — La garbure. — Nous traversons le lac. — Second déjeuner. — Récit dramatique d'une chasse à l'isard. — Marmontel trouve son cantabile.

Marmontel et moi primes possession d'une chambre à deux lits, pendant que le docteur allait seul occuper un boudoir réservé d'ordinaire aux dames touristes. Il ne nous fit point part de ses songes, qui durent emprunter à la rose sa couleur et ses parfums.

Morphée avait oublié au lac du Gaube de se munir d'une quantité suffisante de pavots, et, au lieu de dormir, nous causâmes toute la nuit, Marmontel et moi. Le compositeur songeait-il au *cantabile* de son allégro ? Tout me porte à le croire.

— Ici, me dit-il, nous avons le confortable, et nous pourrons dormir à notre aise.

— Eh bien ! si nous dormions ?

— Oui, dormons. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Il était à ce moment près d'une heure du matin.

J'étais arrivé peu à peu à cet état d'engourdissement voluptueux qui n'est plus la veille et qui n'est pas encore tout à fait le sommeil, lorsque Marmontel se mit à chanter. J'eus peur, et il y avait de quoi, Marmontel n'ayant pas, dans son chant, la douceur du rossignol. Mais je revins bientôt de ma frayeur pour écouter ce que me dit d'un air inspiré mon excellent ami.

— Quelle page admirablement colorée que l'air de la femme dans le *Freischütz* !

— C'était donc l'air d'Agathe que vous chantiez, mon cher Marmontel ?

— Sans doute ; est-ce que vous ne l'aviez pas reconnu ?

— Pas précisément. Il est vrai que j'étais à peu près endormi quand votre voix a retenti inopinément des beaux accents du romantique Weber.

— Ah ! vous dormiez déjà ?

— Mais oui, à peu près.

— J'aurais dû m'en douter : mais quand je pense à *Freischütz*, surtout à cet air incomparable de la femme, j'oublie tout. C'est qu'il y a dans cette com-

position véritablement sublime le génie allemand tout entier, avec ses tendresses poétiques, ses fougues endiablées et ses aspirations vers l'idéal, où le pousse fatalement une métaphysique à la fois pleine de grandeur, de puériles subtilités, d'audacieux élans, de croyances et de doutes. Si l'histoire est le monument des actes de l'humanité, n'est-il pas juste de dire que la musique est l'histoire des sentiments de l'homme ! Alphonse Karr, dont le père, vous ne l'ignorez pas, était un pianiste distingué, un compositeur de talent et un très-bon professeur, Alphonse Karr dit quelque part que la musique commence son langage où la poésie finit le sien. Certes, on ne saurait faire un plus bel éloge de notre art. Mais, sans chercher à savoir si la musique est réellement un langage et si, par conséquent, l'aphorisme de l'auteur des *Guêpes* a toute la rectitude désirable, on ne saurait contester que, mieux que les mots, la musique nous révèle les dispositions de l'âme des individus, et même l'état des mœurs des nations. Le moyen-âge, par exemple, a des chants qui sont de véritables peintures de mœurs ; ils nous pénètrent comme les tristes et mélodieux commentaires de cette époque voilée par l'ignorance, dégradée par la superstition, désolée par la misère, énermée par la corruption. C'est en cela qu'on a pu dire que la musique est une langue universelle et toujours vivante.

— Je ne vous cache pas, mon cher Marmontel, que j'aurais désiré très-prosaïquement, que cette langue

vivante fût pour cette nuit une langue morte.

— Vous avez raison, il faut dormir... C'est dommage ; je me sens en veine, et si la lumière ne vous avait pas gêné, je me serais levé pour écrire le cantabile de mon allégro.

— Vous oubliez, mon cher ami, que c'est à trois heures après minuit que les guides doivent nous appeler pour nous mettre en route, et que nous avons besoin de toutes nos forces devant cette formidable entreprise de l'ascension du Viguemale.

— C'est vrai, dormons. Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Et je fermai les yeux.

Marmontel, lui, dut les tenir constamment ouverts.

En effet, je venais à peine de m'endormir, tout à fait cette fois, que je fus brusquement réveillé par cet ami trop éveillé.

— Je suis fâché, me dit-il, de troubler votre sommeil ; mais il se passe quelque chose de tout à fait extraordinaire ?

— Quoi donc ?

— Je viens d'entendre sonner la pendule.

— Qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire ?

— Attendez, la pendule a sonné *treize* heures. En

supposant qu'elle avance de dix heures, il serait donc trois heures, c'est-à-dire le moment de nous lever. Levons-nous donc.

— Avez-vous bien compté ?

— Parfaitement, la pendule a sonné treize heures.

— Une heure de plus que les meilleurs régulateurs ! C'est beau de la part d'une simple pendule de campagne.

— Du reste, ajouta Marmontel, j'ai, comme vous le savez, l'habitude de me lever de bonne heure, et je sens à mon estomac qu'il doit être bien près de trois heures.

— Vous avez déjà faim ?

— Mais oui. L'air des montagnes est le meilleur des apéritifs.

— Il faut donc se lever ?

— Je suis de cet avis.

— Ah ! repris-je en bâillant, que Scribe avait raison quand il assurait qu'une nuit est bientôt passée !

Nous venions à peine d'endosser notre costume d'excursionniste, et de visiter nos bâtons ferrés comme des soldats manient leurs armes au moment du combat, quand la voix du docteur Kuhn se fit entendre du fond de son boudoir enchanté.

— Êtes-vous donc somnambules tous les deux ?

nous cria-t-il du ton vexé d'un homme qu'on empêche de dormir.

— Il doit être trois heures, répondit Marmontel.

— Et pourquoi doit-il être cette heure-là plutôt qu'une autre ?

— Parce que la pendule vient de sonner treize heures.

— Plait-il ? fit le docteur, qui croyait avoir mal entendu.

— Treize heures, répéta Marmontel. Or, je l'ai dit à Comettant, en supposant que la pendule avance de dix heures, il est juste trois heures.

— Dix et trois, treize, c'est bien cela, fit le docteur ; mais a-t-on jamais vu une pendule avancer de dix heures ?

— Tout est possible, ajouta Marmontel, et dans le doute nous ne nous sommes pas abstenus et nous nous sommes levés. A vous d'en faire autant, docteur.

A ce moment nos guides apparurent.

— Messieurs, nous dirent-ils, il est trois heures moins un quart.

— Vous le voyez, reprit Marmontel triomphant, je ne m'étais pas trompé, mes calculs étaient justes ; la pendule avançait de dix heures moins quelques minutes.

Le docteur se leva de bonne grâce et alla curieusement examiner la pendule.

Déjà l'excellente madame Lannégrand avait allumé un grand feu et suspendu à la crémaillère une marmite avec ce qui restait de garbure de la veille. Peu après nous prenions place à la table où fumait délicieusement la délicieuse soupe aux choux.

On a faim quand on est gai, et chacun enleva son assiette de garbure comme si quatre limousins y avaient passé.

Armés en guerre, c'est-à-dire munis de tous les engins propres à l'ascension et de vivres dont les sacs de nos guides étaient remplis, nous montâmes dans les deux embarcations du lac, que nous traversâmes à la faible lueur des étoiles.

Une voix juste et sympathique entonne l'air de *la Muette* : *Amis, la matinée est belle*. Cette voix est celle de Barragat, qui sait tous les opéras d'Auber par cœur.

A partir du côté du lac où nous venons d'aborder jusqu'à la cabane de Plumous, nous marchons sur des amas de pierres que les savants ont reconnus être des roches de transition, des chistes cristallins et secondaires. Il faisait grand jour quand nous arrivâmes à cette cabane habitée pendant deux mois de l'année seulement par deux bergers ornés horriblement d'un énorme goître. L'air humide et toujours froid en cet endroit à cause du voisinage des glaciers,

est, sans doute, la principale cause de cette cruelle et répugnante infirmité.

— Vous trouvez le goître une répugnante infirmité, me dit gaiement le docteur : c'est affaire de goût. Dans la vallée de Luchon rien n'est mieux porté qu'un goître; plus on est riche, plus on le porte gros. C'est un luxe, comme les faux chignons à Paris. Pourtant je n'ai point entendu dire qu'on fabriquât de faux goîtres à Luchon. L'industrie est encore dans l'enfance dans cet honnête pays.

Nous passons sans nous y arrêter devant la cabane de Plumous, et bientôt les aboiements des chiens, gardiens fidèles de cette triste et pauvre demeure, se perdent pour nous dans les échos affaiblis de la montagne.

Plus nous avançons vers le majestueux et sourcilieux Viguemale, plus le terrain devient difficile et désordonné. Partout des masses arrêtées dans leur chute, des pierres renversées en tous sens sur lesquelles il faut passer, des escarpements et des blocs crétacés.

Mais tout cela est du velours de soie à côté des endroits maudits qu'il nous faudra bientôt franchir au risque de nous rompre le col à chaque seconde et de semer les entorses sous nos pas.

— Il est sept heures, j'ai encore faim, dit Marmontel, qui n'avait avalé que deux plats de garbure à trois heures, comme vous le savez.

— Eh bien ! dit Barragat, nous pouvons déjeuner ici, au pied d'une source dont l'eau est excellente.

Nous nous assîmes sur des pierres, et les provisions mises à l'air, nous déjeunâmes d'un appétit de montagnard.

— Un isard ! dit Berret.

Et il nous montra du doigt la pointe d'un rocher très-élevé sur laquelle nous vîmes, en effet, un isard. L'animal, si élégant, si léger, qu'il semble voler plutôt que marcher avec ses pattes, nous regardait curieusement déjeuner, et ne prit la fuite que deux ou trois minutes plus tard.

Cet isard me remit en mémoire un mot d'un Joseph Prudhomme que j'avais vu à Cauterets le jour même de notre départ.

— Il faut, me dit-il, avec la majesté bête qui caractérise ce personnage, il faut que les isards soient bien sauvages pour vivre ainsi loin de tout regard humain, sur le pic du Viguemale. Mais qui sait si ce réduit même ne leur sera pas bientôt ravi ? La science accomplit chaque jour de nouveaux miracles, et chaque jour l'homme, ce roi de la création, enregistre une nouvelle conquête. Il n'y a déjà plus de Pyrénées ; bientôt, peut-être, il n'y aura plus de Viguemale. Alors, adieux les isards !

Tout en déjeunant comme on déjeune quand on vient de faire une promenade de quatre heures à

travers les hautes montagnes, Barragat nous conta une de ses chasses à l'isard, qui n'ont, comme vous l'allez voir, que bien peu de rapports avec la chasse aux perdrix.

L'isard se chasse en été, généralement. Cette chasse, qui n'est que très-fatigante pendant la belle saison, devient un exercice des plus dangereux en hiver. Mais quels dangers peuvent retenir chez eux les chasseurs pyrénéens ?

Un beau jour donc, par une froide mais belle matinée de janvier, Barragat, Latapie et Barane, trois Bayards sans peur et sans reproche, partent de Cauterets le sac de provisions au dos, le fusil en bandoulière, le bâton ferré à la main, à la rencontre de l'isard.

Après avoir cheminé longtemps et péniblement sur les cimes neigeuses, exposés à chaque instant à disparaître sous une avalanche, ils virent une bande d'isards au repos. Encore un effort et ils vont les atteindre, lorsqu'un épouvantable éboulement a lieu. La neige avec un bruit de cataclysme roule formidable, enveloppant tout ce qu'elle rencontre dans ses replis glacés. Le temps de comprendre le danger qui les menace et d'apprécier que toute tentative de fuite serait inutile, et les trois chasseurs sont balayés affreusement avec les morceaux de roche, les arbres déracinés et sans doute aussi les isards convoités.

Les chasseurs dégringolent ainsi, ayant perdu le

sentiment de leur propre existence, jusqu'à un plateau où ils se trouvent arrêtés.

Vous et moi nous serions certainement morts au bout de cette cabriole fantastique ; mais il est un Dieu pour les intrépides montagnards.

Latapie secoue la neige qui le recouvre en grande partie, ouvre les yeux, se relève et fait appel à sa raison culbutée avec tout le reste dans cette culbute extravagante.

Barane en fait autant et rit en voyant qu'il n'est pas mort.

Ils se tâtent tous les deux, et reconnaissent avec une joie facile à comprendre, que non-seulement ils ne sont pas morts, mais qu'il ne leur manque ni bras ni jambe, et que toutes leurs côtes sont intactes. La neige, dans laquelle ils s'étaient trouvés subitement enveloppés comme des salsifis dans la pâte, les avait préservés de tout choc sérieux. Quelques douleurs dans les reins ne les empêchèrent pas de marcher.

— Mais, dit Latapie, nous étions trois et nous ne sommes plus que deux à cette heure. Où donc est Barragat ?

On cherche Barragat, Barragat avait disparu.

— Il est mort, dit Barane.

— C'est probable, ajoute philosophiquement Latapie.

— Un brave garçon, reprend Barane.

— Oui, nous avons chassé l'ours ensemble et il était vraiment beau devant la bête fauve... Si du moins nous pouvions retrouver son cadavre pour l'enterrer chrétiennement.

— Le fait est qu'il n'est pas gai d'avoir pour dernière demeure l'estomac de l'ours ou du vautour.

Il se fit un instant de silence.

— Barane ! crie transporté d'enthousiasme et d'espoir Latapie.

— Quoi ? fit Barane.

— Barragat n'est pas mort, j'ai entendu sa voix.

— Où ?

— De ce côté, je crois.

Et les deux chasseurs se courbent et prêtent l'oreille.

— En effet, ajoute Barane, il me semble que j'entends un son étouffé... mais si vague !

— Cherchons, dit Latapie.

Alors les deux chasseurs rampent sur la neige avec précaution, cherchant à comprimer les battements de leur cœur pour entendre d'où part la voix expirante de leur infortuné camarade, si réellement cette voix n'est pas une illusion.

Quelque secondes se passent encore.

— Rien, fit Barane.

— J'avais pourtant bien cru...

— C'est la neige qui parle et gémit.

Tout à coup Latapie bondit comme un écureuil :

— Il est ici, dit-il ; déblayons, déblayons.

Aussitôt Barane et Latapie dégagent la place avec un ardeur qui n'a d'égale que leur adresse.

Une jambe est mise à découvert.

— L'enfant se présente mal, dit gaiement Latapie ; n'importe, nous l'aurons tout de même.

Les deux jambes de Barragat apparaissent. Il est dans la neige comme un plongeur qui pique une tête.

Dans cette position Barragat avait conservé toute sa présence d'esprit. Ne désespérant pas d'être sauvé par ses camarades, il avait eu l'excellente idée de faire fondre avec son souffle la neige autour de sa tête, afin de pouvoir respirer et crier. On le tire par les pieds, et la moitié de son corps est déjà débarrassée, quoique sa tête n'apparaisse pas encore.

— Maintenant, dit-il d'une voix étouffée mais avec le fier orgueil d'un montagnard familiarisé avec le danger et qui sait le vaincre, maintenant je me tirerai bien tout seul de ce mauvais pas.

— C'est bon, fit Latapie, qui voyait la chose impossible ; dans ce cas nous te laissons et nous partons devant. Tu nous rattraperas.

Barragat se débattit furieusement dans le sorbet où il était plongé jusqu'au dos, mais ses efforts furent vains. C'est d'une voix plus étouffée que jamais qu'il rappela ses camarades.

Ils revinrent et le dégagèrent entièrement en riant de bon cœur.

En arrivant à Cauterets, ils ne pensaient déjà plus aux dangers qu'ils venaient de courir, et ne regrettaient que leurs fusils perdus et les isards qu'ils auraient tués si la neige n'avait pas fait des siennes.

Notre déjeuner pris et l'histoire de Barragat entendue, nous continuâmes notre route, moins fatigués qu'au moment où nous avions fait les premiers pas. Cette disposition de nos muscles m'étonna et excita ma curiosité. Je profitai de la présence du docteur pour lui faire à ce sujet quelques questions auxquelles il voulut bien répondre.

— Je le tiens ! murmura Marmontel, qui marchait derrière nous.

— Quoi ? demande le docteur en se retournant.

— Mon cantabile, mon ami, mon cantabile, que j'écrirai, si vous voulez bien me le permettre, quand nous aurons atteint la crête du Viguemale.

— A votre aise, cher ami, reprit le docteur. Moi,

je vais, en attendant, vous dire pourquoi physiquement vous vous sentez si légers après quatre heures de marche sur des angles de pierre à rebuter un chat sauvage.

— Nous écoutons, dit Marmontel. L'anatomie et la physiologie sont, après le bel art des sons, deux branches de la science de la nature qui m'intéressent tout particulièrement.

V

Pourquoi les courses dans la montagne sont-elles moins pénibles que sur la grande route ? — Réponse scientifique du docteur. — Marmontel glisse, le docteur glisse, je glisse. — Sage résolution. — Halte au petit Vigemale. — Admirable panorama. — A la crête !

— Il est bien vrai, commença le docteur, et tous les montagnards sont d'accord sur ce point, qu'on se fatigue beaucoup moins en marchant sur des plans inclinés, sur des pierrailles et des glaciers même, que sur un terrain plane. Les raisons de ce fait étonnant au premier abord, sont multiples et faciles à comprendre. Elles participent de la mécanique proprement dite, de la physique, de la physiologie et du moral de l'homme.

— Procédons par ordre, fit Marmontel.

— Volontiers, reprit le docteur. Je dirai donc qu'au point de vue mécanique et physique, l'équipement pour la marche est d'une grande importance. Il faut se munir de gros souliers de chasse ferrés, de bas de

laine épais qui garantissent le pied contre les meurtrissures, et savoir se servir du bâton suivant les lieux, les circonstances et le temps. Si la montée est rude, vous en faites un point d'appui ; si le terrain que vous parcourez ne présente aucune difficulté sérieuse, vous placez le bâton en travers sur votre nuque, de manière à passer vos bras par-dessus en les rejetant en arrière. Cette position d'ours savant contribuera notablement à dilater la cavité thoracique, par conséquent à faciliter le jeu de la respiration. En plaine, les mouvements du corps sont réguliers, et ce sont toujours les mêmes muscles qui agissent. Dans la montagne, au contraire, le terrain étant constamment accidenté, tous les muscles agissent à leur tour, et la fatigue disparaît dans l'harmonie de la fatigue même.

— Je comprends, dit Marmontel.

— Au point de vue physiologique, reprit le docteur, il faut mettre en ligne de compte la respiration, plus active sur les points élevés, et les sécrétions de synovie, plus abondantes sur les altitudes que dans la plaine, à cause de la fréquence des mouvements de chaque articulation. La synovie, c'est comme l'huile que l'on verse sur les différentes pièces d'un appareil de locomotive.

— Quel est donc le philosophe matérialiste, demandai-je au docteur, qui comparait la machine humaine à une machine électrique ?

— Je n'en sais rien, mais il n'y a rien de choquant

à comparer le corps de l'homme à une machine à vapeur ; l'hydrogène, l'azote et le carbone contenus dans les aliments qui se combinent avec l'oxygène de l'air, sont le charbon de la locomotive, tandis que les membranes constituent comme les différentes pièces de la machine.

— Que d'hommes, en effet, parmi les pianistes surtout, qui ne sont que de simples machines, dit Marmontel d'un air convaincu.

Et maintenant, continua M. Kuhn, si j'attribue à l'influence morale une grande action sur l'oubli de la fatigue, ou mieux sur le sentiment d'une diminution de fatigue dans la montagne, c'est que lorsqu'il se trouve au milieu de cette nature grandiose des rochers ou des glaciers, l'homme éprouve le besoin d'harmoniser, autant qu'il est en son pouvoir de le faire, sa chétive nature avec la majesté de tout ce qui l'entoure ; d'où il résulte qu'on se sent plus fort par cela même qu'on veut l'être. C'est ainsi que la vue du danger excite le courage chez les natures bien trempées auxquelles il n'est pas toujours vrai d'appliquer le proverbe : « Qui peut le plus peut le moins. »

— Merci, dis-je au docteur. J'avais cru ne faire qu'une ascension au Viguemale ; grâce à vous, je suis en pleine Sorbonne, et j'ai pris une excellente leçon.

— La Sorbonne a du bon, fit notre savant compagnon, mais il ne faudrait pas en abuser.

— Non, dit Barragat, il ne faut plus parler. Vous parlez trop pour des amateurs qui auront bientôt à jouer sur la neige de la pointe du pied et du talon.

— C'est vrai, je parle trop, ajoute Marmontel, et je ne pense pas assez à mon allégo.

A ce moment, nous étions en vue du glacier de Montferrand, crevassé en plusieurs endroits et d'une couleur terne, tandis que nos yeux se trouvaient éblouis par la splendeur des grands tapis de neige au milieu desquels s'élève la pointe austère et foncée du grand Viguemale, nommé aussi Piquelongue. Ses larges pans, tombant d'aplomb jusqu'à la partie moyenne du glacier, n'ont pas moins de six cents mètres et inspirent l'admiration et la terreur.

Nous nous arrêtons un moment pour contempler les flancs de ces masses calcaires et aussi pour reprendre haleine, car déjà il a fallu, en plusieurs endroits, nous servir de nos mains afin d'escalader les degrés naturels de quelques pentes à pic.

De l'endroit où nous nous trouvions, la Piquelongue semblait inaccessible, même pour les isards.

En effet, on voyait clairement la masse de la première *pène* du Viguemale, séparée de la seconde par un col ruiné sous l'action de la foudre et des vents. En supposant qu'on pût se maintenir sur ce col menaçant et arriver à la troisième *pène*, comment franchir, pour gagner la quatrième, les deux profondes déchirures qui les divisent ? C'est devant ce formi-

dable obstacle que durent s'arrêter Jean Latapie et M. de Chausenque quand, pour la première fois, ils tentèrent vainement de fouler le sol vierge de ce colosse des colosses.

On n'avait pas encore trouvé les passages, au nombre de deux, qui peuvent y conduire, et Latapie qui, en chassant, avait fait plusieurs tentatives pour atteindre cette cime en prenant directement par le glacier, n'était parvenu, au péril de ses jours, qu'à une saillie moins haute que la seconde *pène*.

Nous inclinons légèrement à gauche, laissant le glacier à notre droite, et nous voilà sur la neige, cheminant péniblement, mais sans danger.

Nos guides marchent devant nous pour indiquer le chemin et le tracer.

Chaque pas de Barragat est un violent coup de talon qui forme dans la neige une empreinte profonde, où il nous faut à notre tour mettre le pied si nous tenons à conserver notre centre de gravité.

De temps en temps, une crête horriblement pierreuse sort nue de la neige comme la crête d'un pagai.

C'est avec bonheur que nous nous arrêtons quelques instants sur cette île de pierres rougeâtres et anguleuses, qui, au milieu des neiges, est une oasis véritable. Ici, du moins, le pied est ferme, c'est le plancher des vaches, bien qu'aucune vache, fût-elle élève de Léotard, ne pourrait y atteindre.

Marmontel est animé par une volonté toute-puissante ; s'il recule quelquefois, si même deux ou trois fois il mord, non la poussière, mais la glace, c'est pour mieux sauter, croyez-le bien. Il a juré d'aller jusqu'à la crête pour y écrire en paix son *cantabile* ; s'il ne meurt pas en chemin, vous l'y verrez chanter *amoroso* et écrire sous sa propre dictée.

Le docteur fait bonne contenance.

Moi, pas mauvaise non plus.

Cependant, on ne me ferait pas chanter pour un empire — mes convictions s'y opposent — ce refrain d'Auber :

Il est plus dangereux de glisser
Sur le gazon que sur la glace.

Singulier et terrifiant spectacle ! il me semble que le Viguemale grandit à mesure que nous montons...

Horreur ! Et l'on prétend me forcer à aller prendre l'air sur la terrasse de cette tour de Babel de tous les diables en délire ?

Et si j'ai le vertige sur cette rallonge de l'enfer, entourée de profondeurs dont la moindre servirait de fosse commune au milliard cent millions d'hommes qui grouillent sur notre globe !

Et s'il survient un orage, et que je sois emporté en tourbillonnant dans l'espace pour aller retomber un peu partout : un doigt sur cette aiguille de rocher,

un œil à trois cents mètres du doigt, une jambe à droite, un bras à gauche et le corps en marmelade, étendu délicatement le long d'un escarpement, comme une gigantesque tartine de confiture !

Et si les fusils Chassepot des célestes régions, tiraient sur moi leurs balles de grêle grosses comme des noix, et que j'en aie le corps entamé, comme un certain touriste qui en mourut, il y a quelques années !

Si seulement, sans vertige, sans vent, sans tonnerre, sans grêle, par le plus beau temps du monde, le pied vient à me manquer, à la grande risée des aigles, qui me suivraient de l'œil dans mes évolutions aériennes ?

Pour qui me prend-on de m'obliger à cet étrange métier d'innocent galérien ?

Non ! non ! je ne m'aventurerai pas à ces hauteurs insensées, où la mort n'a de sépulture que l'estomac des vautours.

Je sens que je reposerais mal dans ces petites tombes vivantes, et, si je mourais de la sorte, je ne m'en consolerais jamais.

Donc, c'est bien décidé, la crête du Viguemale n'aura pas l'honneur d'être caressée par la semelle de mes souliers ferrés. Entendez-vous ? Marmontel ! Entendez-vous ? docteur Kuhn !

— Vous êtes libre comme l'air, dit Marmontel en

tombant les genoux sur la neige, libre de nous attendre au petit Viguemale, mais le docteur et moi nous avons juré, en partant du lac de Gaube, d'atteindre le grand Viguemale, et nous lui sauterons sur la crête, ou nous perdrons notre nom. N'est-ce pas ? docteur.

— Oui, nous lui sauterons sur la crête, répondit le docteur en s'accrochant au bâton ferré de Lucien.

— Mais, ajouta Marmontel, laissez-moi m'asseoir un instant sur cette pierre qui sort de la glace comme un tabouret de la Providence.

— Sapristi ! c'est dur, fit le docteur qui soufflait comme un cachalot, — sans autre comparaison. — Sapristi ! que ce glacier est difficile... Marmontel, une petite place sur votre pierre.

— Et moi, soufflaï-je à mon tour, croyez-vous donc que je sois ici à mon aise comme sur un tapis d'Aubusson?... Marmontel une petite place sur votre pierre.

— Messieurs, nous dit Barragat, ne songez pas à vous reposer ici ; le plus difficile nous reste à faire, et il serait imprudent de s'amuser sur ces hauteurs où les orages semblent naître du beau temps même et éclatent avec la brusquerie d'un coup de canon... Allons, messieurs, en route ; un peu de courage, nous ne sommes plus qu'à quelques minutes du petit Viguemale ; là, vous pourrez vous reposer un peu avant de faire l'ascension du grand Viguemale...

Ah ! ce n'est pas là une promenade de demoiselles ; mais vous êtes tous des hommes, que diable ! Allons ! en route !

Nous donnons quelques coups de collier furieux. Le docteur s'accroche au bâton de Lucien, je m'accroche au docteur, Marmontel glisse encore sur les genoux et son pantalon de cotonnade, — endommagé depuis longtemps déjà, nous le savons, — bâille comme une carpe, à gauche, à droite, devant et derrière. Enfin, nous atteignons le *petit* Viguemale.

Le petit Viguemale, ça n'a l'air de rien quand on voit cela écrit sur un coin de journal ou dans un livre ; mais, par le grand saint Bernard, le mot est moins dur que la chose. Il faut songer que si l'orage venait seulement, dans un moment de colère, à décoller le grand Viguemale, c'est le petit qui prendrait alors le rang du grand, c'est-à-dire qui deviendrait une des plus hautes cimes de toute la chaîne pyrénéenne.

Quel panorama ! mais aussi quelle soif !

La fatigue nous ôte à tous l'appétit, et nous ne voudrions que boire.

Nos guides pourtant exigent que nous mangions le plus possible, au contraire, et que nous buvions très-peu.

Ils nous permettent, toutefois, de nous rafraîchir avec un mélange de neige et d'eau-de-vie.

Nous mangeons, parce qu'il le faut absolument ; mais nos aliments ont perdu pour nous toute saveur et toute odeur, comme le caoutchouc perfectionné.

Cependant, les forces nous reviennent sous l'action vivifiante de l'air si pur à cette grande hauteur, et nous passons une demi-heure dans la contemplation d'un point de vue admirable.

— O magnifique nature, s'écrie Marmontel, quel philosophe malade et pervers ne reconnaîtrait en toi l'œuvre d'un créateur souverainement puissant et par conséquent éternel.

— Il en existe, dit le docteur.

— Je les plains, répliqua Marmontel.

— Ce n'est pas Jean-Jacques Rousseau, dit le docteur.

— Ce n'est pas non plus Voltaire, ajoutai-je, Voltaire qui, étant à Ferney et ayant par une belle matinée accompli l'ascension d'un pic voisin de sa demeure seigneuriale, eut un moment de sublime émotion bientôt gâté toutefois par l'irrésistible besoin de donner accès à son incomparable esprit.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Marmontel.

— Racontez-nous, appuya M. Khun, le discours sur la montagne de Voltaire, et je vous dirai à mon tour les belles paroles du citoyen de Genève sur l'Être suprême, qui lui furent inspirées aussi, dit-on, par une vue de montagne. Je les sais mot à mot.

— Commencez, dis-je au docteur, et gardons la citation de Voltaire pour le mot de la fin.

— Soit, fit M. Kuhn. Et après un instant de réflexion : « Il est un livre ouvert à tous les yeux, « c'est celui de la nature. C'est dans ce grand et sublime livre que j'apprends à servir et à adorer ce « divin auteur. Nul n'est excusable de n'y pas lire, « parce qu'il parle à tous les hommes une langue intelligible à tous les esprits. Si j'exerce ma raison, « si je la cultive, si j'use bien des facultés immédiate que Dieu me donne, j'apprendrai de moi-même à le connaître, à l'aimer, à aimer ses œuvres, à vouloir le bien qu'il veut, et à remplir, pour « lui plaire, tous mes devoirs sur la terre. Qu'est-ce que tout le savoir des hommes m'apprendra de plus ?

— C'est à peu près, interrompit Marmontel, ce que je disais l'autre jour à Comettant.

— Je continue ma citation, fit M. Kuhn. « Les premiers qui ont gâté la cause de Dieu sont les prêtres « et les dévots, qui ne souffrent pas que rien se fasse « selon l'ordre établi, mais font toujours intervenir « la justice divine à des événements purement naturels, et, pour être sûrs de leur fait, punissent et « châcient les méchants, éprouvent ou récompensent « les bons, indifféremment avec des biens ou des « maux selon l'événement. Je ne sais, pour moi, si « c'est une bonne théologie ; mais je trouve que c'est « une mauvaise manière de raisonner, que de fonder

« indifféremment sur le pour et le contre les preuves
« de la Providence, et de lui attribuer sans choix
« tout ce qui se ferait également sans elle. Les philo-
« sophes à leur tour ne me paraissent guère plus rai-
« sonnables, quand je les vois s'en prendre au ciel de
« ce qu'ils ne sont pas impassibles, crier que tout est
« perdu quand ils ont mal aux dents, ou qu'ils sont
« pauvres, ou qu'on les vole, et charger Dieu, comme
« dit Senèque, de la garde de leur valise. Ainsi, quel-
« que parti qu'ait pris la nature, la Providence a
« toujours raison chez les dévots, et toujours tort
« chez les philosophes. »

— Ce diable de Rousseau, fit Marmontel, il n'était jamais content de rien..., excepté de sa musique.

— A Voltaire maintenant, demanda le docteur.

— Eh bien ! je vous l'ai dit, l'auteur du dictionnaire philosophique alla se jucher sur la cime d'un pic d'où le regard embrassait toutes les richesses de la nature : vallées riantes, forêts verdoyantes, rivières chatoyantes, à côté de cimes neigeuses dont les rayons d'un splendide soleil faisaient des blocs de diamants. Sans affecter comme Rousseau partout et à tout propos l'amour de la nature, Voltaire, âme impressionnable, esprit juste, cœur droit et abondant, s'émeut à la grandeur de ce spectacle. Alors et en présence de plusieurs personnes qui l'avaient accompagné dans son ascension, ce déiste passionné qu'on n'a pas craint d'appeler athée, ce qui est ridicule, fléchit le genou, et, les yeux pleins de larmes, s'écria :

« — Que c'est beau!... Je crois, mon Dieu, je crois en vous!

— Admirable mouvement, dit Marmontel.

— Oui, fit le docteur, mais le mot de la fin?

— Le voici. Se relevant aussitôt et mêlant à ses larmes déjà presque séchées ce sourire sarcastique qu'on lui connaissait, malin, mais non point méchant, il osa dire :

« — Oui, mon Dieu, je crois en vous. Quant à monsieur votre fils et à madame sa mère, c'est une autre affaire. »

Le docteur et Marmontel allaient faire leur réflexion sur cette boutade qui, dans le beau pays des Espagnes aurait pu faire rôtir son auteur, lorsque notre guide en chef dirigea notre attention sur les points principaux du panorama dont nous jouissions.

A l'ouest, Barragat nous indique du doigt une montagne à pic comme un clocher de cathédrale, voisin du Marcadou, et le beau glacier que porte le pic de Costérillon, entre les ports d'Azun et de Lavedan. Le midi nous offre des montagnes moins élevées ; mais il ne faut pas oublier que nous sommes ici à plus de trois mille mètres au-dessus du niveau de la mer, et que nous jugeons par comparaison.

Dans un groupe saillant et violemment escarpé, un de nos guides nous désigne la *pène* de *Sainte-Hélène*. Le nom ici poétise encore la chose : c'est la

nature bouleversée dans le plus sublime chaos. On serait tenté, en regardant cet épouvantable désordre, de croire que notre globe est en ruines. Je détourne les yeux de ce spectacle d'une si pénible grandeur, mais c'est pour plonger mes regards sur des lieux plus désolés encore.

Autant de montagnes, autant de gigantesques squelettes de roc d'une aridité sans pareille à donner le frisson. On se croirait dans la lune d'après le tableau plein d'horreur que nous ont fait de cette planète des astronomes d'humeur sombre, et ordinairement bien informés.

L'âme chargée d'impressions tristes et désordonnées, le docteur et Marmontel, moitié rieurs, moitié sérieux, s'engagent dans l'escarpement qui doit les conduire à la crête du grand Viguemale, s'il plaît à Dieu.

Le moment est solennel, et la vie des touristes est en jeu.

Il faut d'abord descendre diaboliquement avant de monter furieusement.

Sur le vaste tapis de neige où le docteur, Marmontel et les guides gravissent péniblement, on dirait, de l'endroit où je les contemple, cinq mouches immobiles dans une gamelle de crème.

Si lentement que soit leurs mouvements, ils marchent, car bientôt ils disparaissent pour prendre en écharpe la Pique-longue.

Marmontel pensait-il en ce moment à son *cantando con anima* ? Je n'oserais l'affirmer. Pourtant nous allons voir que c'est bien sur ce perchoir peu musical qu'il a écrit, comme il s'était promis de le faire, cette charmante partie de sa belle composition.

VI

La chasse à l'aigle — à la crête ! — Où il est prouvé qu'on peut composer d'excellente musique à 3,556 mètres au-dessus de la mer.

Je l'avais bien dit au docteur, entre triompher avec gloire et triompher sans gloire, il y a un milieu qui consiste à ne pas triompher du tout.

C'est ce parti, modeste mais sûr, que j'avais pris en me couchant à plat ventre sur le dos schisteux et rougeâtre du petit Viguemale, bien décidé à ne pas faire un pas de plus en avant, m'eût-on offert l'empire du Milieu.

J'allais m'endormir, trop occupé de mes propres fatigues, pour compatir à celles de Marmontel et du docteur, dont les efforts devaient être de plus en plus furieux à mesure qu'ils approchaient de la grande pène, quand Berret, le plus jeune de nos guides resté avec moi, me secoua légèrement en m'engageant à me lever.

— Des chasseurs d'aigles, me dit-il... Là, dans le fond de ce ravin... Ils sont trois... Il viennent à nous... Ils ont un aiglon.

En effet, trois chasseurs de Luz avaient captivé un aiglon que l'un d'eux tenait enchaîné au bout d'un bâton. Les chasseurs vinrent à moi sans doute dans l'espoir de me vendre ce prince captif des états de Jupiter.

Les chasseurs me dirent qu'il n'avait pas plus d'un mois ; mais déjà les fiers instincts de sa race perçaient dans tous ses mouvements. Je veux le prendre de dessus son indigne perchoir, et il prévient mes désirs en me sautant lourdement, mais hardiment, sur l'épaule. De son regard, qui fixe le soleil, il mesure la profondeur des cieux pour tourner son œil dominateur sur ceux-là mêmes qui viennent de lui ravir la liberté à laquelle il ne renoncera jamais.

— Humbles bipèdes collés au sol par la loi de la gravitation, semble-t-il leur dire, laissez passer encore quelques jours sur mon être, nouvelle recrue de ce monde ; laissez mes plumes se raffermir un peu dans mes chairs encore délicates ; laissez-moi le temps d'avoir conscience de moi-même, et je vous ferai voir comment on prend possession de notre globe et de son aérienne banlieue. Vous êtes certainement plus qu'un ver, mais je suis plus que vous. Le ver rampe, vous marchez, je plane sur vous tous. Quand vos passions sont agitées pour quelques mètres de boue dont vous vous disputez le titre de propriété, je berce,

moi, calme et fier, mon indépendance et ma gloire dans le royaume sans frontière de l'univers fluide. Humbles bipèdes, l'enfance est partout faible et sans expérience : vous avez pu me vaincre aiglon, aigle, je vous eusse défiés.

Mais le superbe captif déploiera-t-il jamais la noble envergure de ses ailes majestueuses, et ses serres puissantes comprimeront-elles un jour l'extrémité du rocher calciné qui sert, même au milieu des tempêtes, de port de refuge à ses égaux ? Hélas ! une cage l'attend dans quelque musée d'histoire naturelle, s'il n'y est déjà, — un cachot, horrible, plus que la mort, le supplice indescriptible de la prison pour le plus libre des oiseaux.

Les hommes connaissent la nostalgie. Rien ne saurait guérir de cette poétique et douloureuse langue si ce n'est le retour au pays. Qu'on juge, d'après nous, animal attaché au sol, ce que doit être pour l'aigle, le roi des airs, la nostalgie des montagnes, le mal de l'espace, quand, de sa prison, il voit par les barreaux le soleil qu'il fixe et les profondeurs du ciel dans lesquelles sa nature l'invite à régner ! Est-il en ce monde de malheur plus grand, plus digne de compassion et de respect que celui de l'aigle captif ? Je ne le crois pas.

Les chasseurs d'aigles ne se livrent guère à ces considérations quand ils s'aventurent à la découverte des aires pour y dénicher les princes de cette famille de monarques. Ils pensent aux cinquante ou aux

soixante francs qu'on leur payera chaque aiglon, et, pour cette somme, ils accomplissent souvent des prodiges de valeur, et risquent dix fois leur vie. Jugez-en.

Pour faire son nid, l'aigle choisit, à des hauteurs considérables, des anfractuosités véritablement inaccessibles pour tout animal usant de ses seuls moyens naturels. Les ours, qui se pelottent et roulent dans les endroits où ils ne peuvent marcher ; les isards qui danseraient sur la corde comme madame Saqui ou Blondin du Niagara ; les singes qui font de leur queue un crochet intelligent et mobile auquel ils se suspendent avec grâce, se trouveraient rebutés à l'aspect de l'aire et s'arrêteraient en chemin.

C'est au milieu d'un rocher qui surplombe dans un abîme, et dont le nom patois signifie littéralement *col d'homme*, que l'aiglon dont il est ici question venait d'être déniché.

Les trois chasseurs étaient partis dans la nuit de Luz, armés de fusils, munis d'une longue et forte corde et d'un bâton à l'un des bouts duquel se trouvait ajusté un solide crampon de fer. Les fusils avaient pour objet de tuer la mère dans le cas où elle aurait apparu pour disputer aux chasseurs sa progéniture. Car tout cœur de mère est un cœur dévoué, et, sous le rapport des sentiments, de grands physiologistes l'on dit, les animaux ne sont point inférieurs à l'homme ; peut-être même leurs sont-ils supérieurs.

Quoi qu'il en soit, la retraite de l'aiglon découverte, les chasseurs se mirent en devoir d'y pénétrer.

Un d'eux fut solidement attaché par la ceinture. Muni du bâton dont nous venons de parler, il grimpe avec ses camarades jusqu'à l'extrémité de la pointe du rocher, taillé en demi-cercle, et au centre duquel se trouve le nid royal. De l'extrémité de ce rocher, il est impossible d'apercevoir l'aire, et un lézard seul aurait pu y pénétrer en marchant le dos en bas.

Le chasseur attaché donne le signal de la descente, et le voilà suspendu.

Que la corde vienne à se rompre et il tombe dans le gouffre béant comme dans une oubliette.

Que tout aille bien et il en sera quitte pour subir un supplice qui n'a de comparable que le mal de mer.

A mesure en effet, qu'il opère sa descente, le poids de son corps imprime à la corde un mouvement de rotation inévitable. La corde ne cesse d'évoluer dans un sens que pour évoluer dans le sens contraire.

Il en résulte pour l'homme suspendu soumis à ces mouvements de droite à gauche et de gauche à droite, un vertige et des nausées qui vont parfois jusqu'au vomissement.

Quand le chasseur est arrivé au niveau du nid, il

tourne encore quelques moments ; puis la corde se fixe, ou à peu près.

Un temps plus ou moins long est nécessaire à l'homme-toupie pour qu'il reprenne ses sens.

C'est après cette opération que le crampon fait son office.

Le chasseur aérien dirige l'extrémité de son bâton sur un endroit de la roche où le fer puisse se fixer solidement. A l'aide de ce point d'appui, il avance péniblement vers le nid.

Pendant que ce pénible travail s'accomplit, les deux autres chasseurs se tiennent en sentinelles sur le haut du rocher, prêts à tirer sur la mère, si elle survient.

Les efforts du dénicheur pour arriver jusqu'à l'aiglon sont aussi longs que pénibles le plus souvent. Au moment de mettre la main sur l'oiseau convoité, le crampon glisse sur la roche et le chasseur est rejeté violemment dans l'espace.

Alors la valse recommence dans un sens et dans l'autre plus furieuse et plus écœurante que jamais.

Sans une imprudence de l'aiglon que je vis au Vi-guemale, il n'eût point été pris. Se croyant assez fort pour s'envoler, il quitta son réduit à la vue de celui qui le poursuivait, et alla tomber lourdement dans une crevasse où il fut fait prisonnier.

Le père Latapie, qu'il faut toujours nommer quand

il s'agit des exploits montagnards des Pyrénées, a été, dans ses moments perdus, — quand l'ours et l'isard lui faisaient des loisirs, — un très-adroit chasseur d'aigles. Il a eu même, je crois, maille à partir un jour avec la mère d'un aiglon, et lutté corps à corps avec elle. Singulier combat bien fait pour inspirer la verve d'un poète.

Latapie m'a conté qu'il avait pris une fois deux aiglons dans une aire. Il comptait les vendre à quelque amateur pendant la belle saison, mais l'hiver arriva, et les aigles lui restèrent. Il les emporta dans sa ferme, où ils vécurent, pendant quelques semaines, aussi heureux que peuvent vivre des aigles en chambre. Mais bientôt les neiges interceptèrent les voies de communication. A Gavarnie, les habitants de ce village haut perché furent pendant quelques jours entièrement bloqués par la blanche substance que les Arabes, dans leur style figuré, appellent le sable du ciel. Le fourrage étant venu à manquer, par suite de l'encombrement des routes, les bestiaux souffrirent cruellement. Des moutons, en assez grand nombre, moururent de faim, comme de simples Arabes de notre belle Algérie, après avoir dévoré les paillasses que quelques fermiers, à bout de ressources, avaient héroïquement défoncées pour eux. Forcé d'économiser pour lui-même ses provisions, et les aigles ne se nourrissant que de viande, Latapie condamna, quoique à regret, les deux enfants emplumés du désert éthéré à mourir d'inanition, si

mieux ils n'aimaient vivre sans rien manger jusqu'au retour de la belle saison.

— Pendant trente-trois jours, me dit Latapie, les aigles ne mangèrent absolument rien. Ils avaient néanmoins l'air assez content. Le trente-quatrième jour ils prirent une physionomie rêveuse. Le trente-cinquième jour ils étaient tristes sur leurs perchoirs. Le trente-sixième jour, le mâle avait repris toute sa gaieté : pendant la nuit il avait dévoré la femelle.

Mais revenons à Marmontel et au docteur ; pendant que je cause avec les chasseurs et que je contemple l'aiglon, ils grimpent ces intrépides, grimpent toujours, encouragés, soutenus de la voix, du geste et du bâton de Barragat et de Lucien.

Les chasseurs s'étaient éloignés, et j'avais repris ma position horizontale sur le schiste rougeâtre dans les interstices duquel pousse la *fleur de neige*, lorsque Berret me dit d'écouter avec attention. J'écoutai et j'entendis très-faiblement, et perdus dans l'espace, ces deux mots significatifs :

— A la crête ! à la crête !

C'était la voix de Marmontel.

— A la crête ! à la crête !

C'était le docteur qui criait à son tour.

— Dieu soit loué ! dis-je, ils ont atteint le but et ils ne sont pas morts.

Mais Marmontel aura-t-il la force et le courage d'écrire sur cette dernière barrière du monde son *cantando con anima* ? Voilà ce que je me demandai avec une curiosité que vous partageriez sans doute, chers lecteurs, si vous ne saviez déjà qu'en effet Marmontel tint sa promesse si téméraire et la tint avec le plus grand bonheur.

A peine avait-il pris quelques minutes de repos que, payant le tribut de tout ascensionniste sachant lire et écrire, il traça son nom sur un feuillet de calepin qu'il enferma dans une bouteille où se trouvent les noms de quelques hardis touristes. Il sont peu nombreux, et, entre autres personnages illustres, on remarque celui du duc d'Orléans. Le docteur imita l'exemple de Marmontel, et les noms dûment paraphés et embouteillés, le pianiste compositeur songea au cantabile de son allégro.

On le vit alors tirer d'une poche de ce qui lui restait de pantalon (hélas ! il ne lui en restait plus beaucoup) son papier réglé, tailler tranquillement son crayon et chanter de cette voix qui m'avait fait si peur la nuit au lac de Gaube, le motif, plein de grâce et d'une harmonie si suave que vous trouverez à la page quatrième de l'allégro de sonate. La rentrée de ce motif, qu'il avait écrite à la dérobee il y avait plus d'une semaine dans sa chambre à cinq heures du matin, on ne l'a pas oublié, procédait chromatiquement ; la logique des idées entraîna le compositeur à continuer pour le motif, l'emploi des demi-tons successifs.

La basse, formant pédale de *mi* bémol, semble inspirée de la grandeur de la nature qui s'offrait au compositeur, contemplée de la pointe du grand Viguemale.

Marmontel écrivit donc son *cantando* et il écrivait *con anima*, quand un bloc de rocher se détachant soudain pour rouler avec un bruit formidable et des échos terrifiants, lui donna sans doute l'idée de brusquer la mélodie par un accord de septième diminuée qui rappelle le début du morceau. Le compositeur écrivait avec rage et tous ses chiffons de papier réglé y auraient passé si Barragat, avisant des nuages qui avançaient avec la rapidité du train de la malle de l'Inde, n'avait ordonné — c'est le mot — la descente sans perdre une minute.

Marmontel empocha donc sa composition, et le docteur qui avait peur d'une insolation — qu'il ne put éviter — s'enveloppa la tête d'un foulard. Ils partirent pour un point déterminé où je devais les attendre avec mon guide Berret.

Vingt fois, à la montée, Marmontel et Kuhn avaient été sur le point de manquer d'équilibre et de rouler dans des gouffres insondables. Heureusement il est pour les intrépides touristes un Allah des montagnes, et Barragat est son prophète. Dans les endroits plus particulièrement difficiles, il fait voir à chacun des deux voyageurs la pierre sur laquelle il doit poser le pied, et le hisse quand il le croit nécessaire. A la descente, Barragat se montre plus attentif en-

core, car le danger redouble. Il se multiplie et bondit de Marmontel au docteur et du docteur à Marmontel, comme un chat sauvage pour leur tendre à tous deux la main ou le bâton, et leur donner un avis salutaire. Le guide est sérieux ; il a charge d'âmes, et la vie ici tient à l'équilibre et à la solidité de chaque morceau de roche sur lequel on pose le pied. Lucien, quoique moins alerte que Barragat, aide puissamment et encourage par la solidité de sa poigne et la sérénité de son visage toujours calme et confiant.

Mon guide à moi, le jeune Berret, jugeant que le moment est venu de nous mettre en marche pour rallier les ascensionnistes de *haute école*, m'invite à le suivre sur un terrain nouveau.

Nous apercevons nos compagnons qui volent plutôt qu'ils ne courent sur le tapis de neige qu'une heure avant ils avaient eu tant de peine à gravir.

Mais il ne s'agit plus de mes compagnons, il s'agit de moi.

Je jette un coup d'œil autour du paysage et je reste épouvanté.

C'est l'empire de Satan, partout hérissé de sombres arêtes, sur lesquelles la foudre s'est tracé de fantastiques sillons et aux abords desquelles toute végétation est bannie.

— Comment, dis-je à mon guide, c'est par ces défilés sans nom, implacables, hideux, où il pleut des

pierres grosses comme des omnibus quand il survient un orage et où, quand le ciel est pur, il en pleut aussi quelquefois, que vous prétendez me faire passer pour rallier ces messieurs ? N'y a-t-il donc pas un autre chemin que nous puissions prendre, plus humain, plus conforme à notre organisation de bipède ?

— Non, monsieur, me dit naïvement Berret, des chemins il n'y en a pas, et c'est encore bienheureux que nous ayons ces pierrailles ; on y est mieux que sur la neige.

— Bien obligé, mon ami.

— Monsieur, reprit Berret, ce n'est pas moi qui ai fait la route...

— Ah ! parbleu, lui dis-je, il n'aurait plus manqué que cela.

— Allons, reprit Berret, du courage, monsieur, l'orage est à craindre, et nous n'arriverons pas avant sept heures à Gavarnie.

Je m'engageai puisque je ne pouvais faire différemment dans ce charivari de pierrailles, dans ce turf du chaos, dans cette orgie de granit, me demandant à chaque pas si l'entorse ou la jambe cassée ne serait pas pour le pas prochain.

On se fût assis, Dieu me pardonne, sur un paratonnerre pour se reposer de cette course au clocher du diable et de l'enfer.

Enfin, après m'être jeté deux fois sur l'angle d'une pierre, après avoir perdu pied sur la neige et maudit mon sort, je parvins, au trois quarts éreinté, ayant une vive douleur dans le genou, à l'endroit désigné, où nous attendaient déjà Marmontel et le docteur.

La mort règne en ces lieux repoussants ; elle y régnerait d'une manière absolue sans l'aigle qui plane au-dessus de toutes ces désolations, et dont le vol admirable, mais triste à force d'être majestueux, ajoute par son animation même, un caractère plus navrant à la navrante immobilité du lugubre et fantastique paysage.

Mais rien n'a ôté l'appétit des guides qui avaient étalé sur une pierre noire ce qui restait des provisions et mangeaient tout en nous engageant à prendre quelque chose. Le docteur, Marmontel et moi ne pûmes rien manger. Nous bûmes, mais sans parvenir à étancher notre soif.

— Messieurs, nous dit Barragat, en mordant dans une cuisse de poulet, vous voyez bien l'endroit où nous sommes ?

— Oui, répondis-je, il est abominable.

— Eh bien, reprit Barragat, c'est ici que se passa, il y a quelques années, un drame comme il ne s'en produit que dans les montagnes.

— J'aime le drame, fit le docteur, et puisque vous mangez notre poulet, Barragat, servez-nous votre

histoire. Elle aura cet avantage sur la cuisse de volaille qu'elle fera plaisir à tout le monde, tandis que cette même cuisse ne charme que vous seul.

— Il est vrai, dit Barragat, qu'elle me fait bien plaisir, cette cuisse... C'est bon, la volaille.

— C'est excellent, ajouta Lucien avec conviction.

— Oh ! oui, c'est bon, le poulet, dit à son tour Berret. Il est dommage, seulement, que le croupion ne soit pas toujours gras.

— Ce croupion n'est donc pas gras ? demanda Marmontel avec intérêt.

— Comme ça, répondit le guide. Mais maigre ou gras il faudra bien qu'il y passe.

— Voyons le drame, s'il n'est pas trop long, dit le docteur.

— Un de ceux qui font leur métier d'écrire, dit Barragat, en ferait peut-être dix articles ; moi, je vais vous dire la chose en quelques mots.

VII

Un drame montagnard. — En route pour Gavarnie.

— C'étaient deux Anglais, commença Barragat.

— Je l'aurais parié, interrompit Marmontel, car il faut être Anglais pour s'exposer dans ces montagnes.

— Ou Français, ajoutai-je, quant à ce titre déjà si flatteur, on joint celui de professeur de piano au Conservatoire impérial de musique et de déclamation, ou encore celui de médecin de la faculté de Paris.

Marmontel et le docteur sourirent.

— Donc c'étaient deux Anglais, poursuivit le guide dont les mots sortaient mal de sa bouche remplie de la succulente cuisse de volaille. Étant excéntriques comme beaucoup d'Anglais et friands de fortes émotions, ils voulurent, par un temps froid et neigeux, se rendre à Gavarnie, ainsi que nous allons faire, après avoir passé par le Viguemale, comme

nous venons d'y passer. C'était tout bonnement extravagant avec un temps pareil. Mais les fils d'Albion, ainsi qu'on les appelle, offrirent une forte paye au guide, qui d'abord refusa de les accompagner et finit par se laisser persuader que cette promenade serait remplie d'agrément. Les voilà enfin partis. Ils font l'ascension du Viguemale, ce qui fut un premier miracle, et en redescendirent sains et saufs, ce qui fut un miracle encore plus extraordinaire que le premier. Mais en arrivant à l'endroit où nous voici, le froid tout à coup devint insupportable. La grêle et la neige les blessaient et les aveuglaient, le vent les glaçait en menaçant de les enlever. Un des deux touristes poussa un soupir de douleur et tomba privé de sentiment dans une anfractuosité de rocher.

— Pouvez-vous sauver mon ami en le portant sur votre dos ? demanda au guide l'Anglais resté debout.

— C'est au-dessus des forces humaines, répondit celui-ci.

— Je le crois comme vous, continua l'étranger. Or, il est clair qu'il sera mort de froid dans une heure. Que comptez-vous faire ?

— Mon honneur, répondit le montagnard, me fait un devoir de ne pas abandonner les voyageurs confiés à ma garde ; ne pouvant le sauver, j'attendrai qu'il ait cessé de vivre pour le quitter.

— Mais, dit l'Anglais, si mon ami ne meurt que

dans une heure, avant ce temps je serai tombé, moi aussi.

— Que voulez-vous que j'y fasse ?

— Ce qu'il faut faire, dit l'Anglais avec beaucoup de flegme, c'est mettre le temps à profit en continuant de suite notre chemin.

— Jamais ! fit le guide.

— Vous manquez de sens pratique, répliqua toujours tranquillement le fils d'Albion.

— Je tiens, avant tout, à ne pas manquer d'honneur, dit résolûment le guide.

— Cent guinées sont à vous si vous voulez marcher immédiatement.

— Impossible.

— Vous mourrez aussi.

— Je mourrai s'il le faut, mais je ne commettrai pas une action blâmable.

— Le froid me gagne... Deux cents guinées ?

— Pas pour un million.

— Vous êtes un brave homme, fit tristement l'Anglais ; et en vérité c'est bien fâcheux, car vous manquez une bonne affaire, et vous causerez ma perte.

Et en disant ces mots le touriste partit sans le guide, espérant gagner quelque hutte voisine. Mais bientôt le pied lui manqua et il roula dans un précipice d'où il fut impossible de retirer son cadavre.

Le premier excursionniste tombé ayant rendu le dernier soupir, le guide dégagé de toute responsabilité et la conscience nette, put atteindre, non sans de grands efforts et au milieu de mille dangers, une cabane de bergers, où il raconta la tragédie qui venait de se passer.

Des hommes de bonne volonté furent requis, et on enterra le ténéraire à l'endroit même où il s'était évanoui. Depuis, les rochers, toujours mouvants dans ces parages, ont recouvert la tombe.

Il se fit parmi nous un instant de silence. Ce fut Barragat lui-même qui le rompit par une brusque modulation, comme dans un rondo on revient au motif principal.

— Oui, c'est bon la volaille, ajouta-t-il. Malheureusement les poulets ne viennent jamais bien gros dans nos pays.

— Les cuisses, surtout, n'est-ce pas ? fit le docteur.

— C'est vrai ; toute la volaille est courte sur patte dans les Pyrénées. Mais, comme on dit, quand on fait ce qu'on peut, on fait ce qu'on doit, et je n'en veux pas aux poulets qui font ce qu'ils peuvent.

— Vous ne leur en voulez pas, mais vous en voulez, ajouta le docteur en riant.

A ce moment nous eûmes encore le plaisir d'admirer une bande d'isards bondir de roche en roche

comme des balles en caoutchouc. Les isards nous aperçurent, s'arrêtèrent pour nous reconnaître, et reprirent leur course prodigieuse qui tient le milieu entre la marche et le vol.

— Si nous avions des pattes d'isard, nous dit Barragat, nous serions à Gavarnie dans vingt ou vingt-cinq minutes ; avec nos propres pattes il nous faudra quatre ou cinq heures en allant bon train. Vous voyez, messieurs, que le temps n'est pas à perdre.

— Partons, dit le docteur.

— Partons, répéta Marmontel.

— Aïe ! le genou, criai-je... Si j'allais rester en chemin !

— Nous verrons bien, dit Barragat... Mais ne nous amusons pas... Le ciel se charge et vous venez de voir, par l'histoire des deux Anglais, qu'il ne fait pas bon dans ces montagnes quand l'orage s'en mêle.

Marmontel partit en avant ; il formait avec Barragat l'avant-garde ; le docteur avec Lucien composait le centre ; moi, dont le genou allait de mal en pis, je boitais à l'arrière-garde avec Berret, qui ne cessait de stimuler mon courage, en me disant constamment que le plus difficile était fait. A la fin, je perdis patience.

— Il y a une heure, lui dis-je, que vous me dites que le plus difficile est fait ; expliquez-vous.

— C'est vrai, monsieur, le plus difficile est fait, mais il en reste encore beaucoup à faire.

— Du plus difficile ?

— Sans doute ; ce que nous appelons le plus difficile, c'est toute la montagne jusqu'au val d'Ossau, et nous n'y sommes pas, il s'en faut.

Alors je pensai sérieusement à ma fin prochaine. Le plus difficile qui était fait et qui restait à faire, me plongea dans les plus sombres rêveries. Par surcroît de bonheur, la pluie tomba, et je serais peut-être mort de froid sans une couverture de laine dont Marmontel se priva en ma faveur. Quel homme que ce Marmontel, et qui pourrait croire qu'on se prépare à de semblables exploits en donnant pendant dix mois de l'année quatorze heures de leçons de piano par jour !

VIII

Suite de la route. — Gavarnie. — Marmontel essaye de travailler à son *allegro*. — Où est l'Anglais ? — Le cirque de Gavarnie. — Les avalanches. — Un omnibus aérien.

Vous avez vu par quels petits sentiers semés de roses nous avons passé. Je vous fais grâce du chemin qui nous reste à faire. Je vous dirai seulement qu'avant d'arriver au val d'Ossau et après une rude descente au bout de laquelle nous vîmes un premier pont de neige naturel jeté sur le gave, mon genou me fit si horriblement souffrir que le docteur s'en mêla. Il me massa, me frictionna, et je me crus guéri.

— Je ne vous dois rien pour vos soins, lui dis-je, avec la reconnaissance ordinaire du malade guéri, puisque vous m'avez soulagé n'ayant pas de cravate blanche.

— Alors, répondit le docteur, j'y gagne le blanchissage d'une cravate, car certes vous ne m'auriez rien donné de plus si j'avais été mieux cravaté.

— Vous l'avez dit, docteur.

Nous reprîmes notre promenade de juif errant. Pour abrégér le chemin, Barragat nous avait lancé, un peu à l'aventure, sur des roches escarpées au bas desquelles nous entendions, sans le voir, le gave murmurer avec des bouillonnements furieux. Notre guide principal jugea nécessaire de nous confier aux deux autres guides et de partir en éclaireur à la recherche d'un passage. Quand il l'eut trouvé, il revint à nous et dit d'un air satisfait :

— Maintenant je suis sûr que nous arriverons tous à Gavarnie.

— Vous n'en étiez donc pas sûr auparavant ? lui demandai-je.

— Dans la montagne, me répondit-il le plus simplement du monde, on n'est jamais sûr de rien.

Le chemin que Barragat avait si heureusement trouvé pour nous était un affreux casse-cou à rebuter une chèvre.

Enfin nous arrivâmes à la cabane qui se trouve à une heure et demie de Gavarnie, dans le val d'Ossau.

Personne dans cette cabane, mais des jattes pleines de lait.

Nous forçâmes l'entrée de ce réduit providentiel, car les lois de la bienséance passent après les besoins de la nature.

Le lait ne fut pas épargné et il nous rafraîchit en nous donnant de nouvelles forces.

A la place du lait, les bergers trouvèrent le soir une pièce de monnaie qui leur prouva que, quoique pillards, nous avions des procédés honnêtes.

J'étais si fatigué, même après m'être délecté de crème, j'étais surtout si souffrant de mon genou, que je voulus rester à coucher dans ce réduit sordide.

— Cette cabane, me dit Lucien, est occupée par des Espagnols qui vous assassindraient pour voler vos souliers.

— Si les Espagnols ne vous tuaient pas, ajouta Barragat, vous mourriez tout naturellement d'une fluxion de poitrine, car il y fait froid et vous êtes mouillé.

— Et vos souliers passeraient aux Espagnols d'une manière comme d'une autre, dit le docteur. Sauvez-les donc, ces précieuses chaussures, en vous sauvant vous-même.

— Voulez-vous que je vous porte ? me dit Marmontel.

— C'est trop humiliant, messieurs, m'écriai-je en rassemblant toutes mes forces ; je marcherai sur les mains si je ne puis marcher sur les pieds, mais je marcherai.

— Deux petites heures sont bientôt passées, fit Barragat avec une naïve atrocité.

— Comment, deux heures ? m'écriai-je ; mais Berret m'a dit que cette cabane n'était qu'à une heure et demie de Gavarnie.

— Berret parlait pour lui.

Miséricorde ! je ne l'ai point rêvé et tout cela est arrivé. Je le dis aujourd'hui sans modestie ni fanfaronade, j'ai accompli jusqu'au bout l'horrible trajet, mais on ne me ferait pas recommencer cet exploit pour les caves de la Banque de France.

A six heures et demie — l'heure du dîner — nous entrions à l'hôtellerie de Gavarnie, où nous fûmes reçus avec tous les égards qu'on doit à des touristes suffisamment éprouvés. Marmontel lui-même, dont les muscles semblaient défier la fatigue, m'avoua qu'il ne serait pas fâché de prendre quelque repos. Le docteur accusa un certain engourdissement dans les jambes, et son insolation le rendait rouge comme une langouste trop cuite. Moi je n'eus de voix que pour demander à la fille de l'auberge un lit bassiné. Mes dents claquaient de froid, et je pensai à ce que m'avait dit le docteur des fièvres typhoïdes et muqueuses survenues à la suite d'ascensions prolongées. Je venais de faire là ce qu'on appelle une belle partie de plaisir.

Marmontel et le docteur dinèrent de quatre potages, — je dis quatre — deux au gras et deux au maigre.

J'avalai moi, pour tout potage, une dernière tasse de lait et j'allai me coucher.

La nuit, je fus réveillé par la voix de nos guides qui chantaient avec d'autres guides des mélodies du pays dont quelques-unes sont empreintes d'un caractère poétique très-remarquable. Lacome, qui connaît les Pyrénées comme celui qui les a inventées, en a noté quelques-uns, et il en fera, quand il le voudra, des chœurs charmants pour l'orphéon.

Gavarnie est, je crois, le village le plus élevé de France. Il n'a rien de remarquable en lui-même, mais il faut y passer pour aller contempler le cirque que tout voyageur pyrénéen tient à honneur de visiter. Un semblable pays devait posséder son Anglais, et vous allez voir qu'il le possédait en effet.

Le lendemain matin je fus très-agréablement surpris de deux choses ; la première de n'avoir ni fièvre typhoïde, ni fièvre muqueuse ; la seconde d'être à peine courbaturé et de me trouver capable sinon de recommencer l'ascension du Viguemale, du moins de me promener sur la route ; car pour rentrer à Cauterets, nous avions une route à notre disposition, une vraie route carrossable, comme vous allez voir.

Mon premier soin en sortant de ma chambre fut de demander des nouvelles de mes compagnons de voyage. J'appris que Marmontel s'était levé de très-bonne heure, qu'il avait travaillé quelques minutes à son *allegro*, mais que le docteur l'ayant dérangé, ils étaient partis tous les deux à pied, désirant voir le

cirque avant le déjeuner. C'était le moment de prendre sur l'Anglais que je soupçonnai devoir habiter Gavarnie, des renseignements qui devaient être intéressants.

— Où est l'Anglais ? demandai-je sans hésiter à la maîtresse de l'*Hôtel des Voyageurs*, comme le sage Espagnol demandait où est la femme ?

— Monsieur, me répondit la maîtresse de l'hôtel, il est parti ce matin, à quatre heures, avec son herbier, et quand il part, personne, pas même lui, ne peut dire le jour où il reviendra.

— Ni s'il reviendra jamais ?

— Dieu merci, jusqu'à présent il est toujours revenu.

— Et où va-t-il herboriser ?

— Partout.

— En même temps ?

— Oh ! non, monsieur, ce n'est pas possible.

— Les Anglais sont des touristes si vaillants !

— C'est égal, monsieur, il y a des limites à tout.

— Et où couche-t-il quand il ne couche pas à Gavarnie ?

— Dans une cabane de berger s'il s'en présente une sur sa route ; s'il ne s'en présente pas, dans une anfractuosité de la roche ou à la belle étoile.

— Mais cet Anglais est un héros !

— Vous l'avez dit, monsieur, et un héros qui ne

craint ni la fatigue, ni la faim, ni la soif, ni le chaud, ni le froid, ni rien de ce qui ferait reculer les hommes les plus intrépides et les plus robustes.

— C'est aussi un savant, n'est-ce pas ?

— En effet, monsieur, c'est un savant. Il est botaniste, chimiste, géologue, géographe, écrivain, et, par dessus tout, très-aimable, très-simple dans ses goûts et fort généreux envers les guides qui partagent dans la montagne ses fatigues et ses dangers.

— Son nom, je vous prie ?

— Il se nomme M. P..., il est membre de l'*Alpin club*, et un des fondateurs de la société naissante des excursionnistes pyrénéens, dont M. de Chausenque est le président honoraire.

Le nom de M. P... me rappela un excellent *Guide des Pyrénées* écrit en anglais ; ce livre justifiait tous les éloges qui venaient de m'être faits de son auteur.

Depuis deux ans bientôt, M. P... avait élu domicile à Gavarnie, la capitale de l'empire des monts.

J'ai eu l'honneur de faire la connaissance de ce touriste distingué, et ce qu'il m'a dit des Pyrénées (qu'il trouve dans leur ensemble plus belles que les Alpes) m'a fait vivement désirer la prompt publication de la deuxième édition de son remarquable travail, à laquelle il s'occupe sans relâche depuis quatre ans.

Ses aventures de montagnes sont nombreuses et variées. Je n'en conterai qu'une seule.

Se trouvant à la chasse sur la cime du Piméné, par un temps lourd et chargé d'électricité, il voulut redescendre à Gavarnie et mit son fusil sur l'épaule. Au même instant, il sentit se produire dans le canon de son arme un crépitement tout à fait insolite. Il lui sembla qu'une grosse abeille s'était introduite dans le fusil, qu'elle y bourdonnait avec rage, et faisait des efforts pour en sortir.

Ayant abaissé son arme, le crépitement cessa aussitôt.

Il releva son fusil, et le bruit se fit entendre de nouveau.

M. P... ne croit pas aux sorciers, mais il croit à l'électricité.

Il fit part de ce phénomène à quelques savants, et tous restèrent convaincus que l'excursionniste se trouvait en ce moment entouré d'une atmosphère électrique d'où la foudre pouvait éclater à chaque seconde. Voilà, s'il en fût, une position délicate et originale autant que dangereuse.

Marmontel et le docteur revinrent de leur promenade au cirque de Gavarnie émerveillés de ce qu'ils avaient vu.

— Je comprends, me dit Marmontel, les paroles enthousiastes de lord Butte, rapportées par Taine, lorsqu'il visita le cirque de Gavarnie pour la première fois.

— Et que dit ce noble lord ?

— « Si j'étais encore au fond de l'Inde, s'écria-t-il, et que je soupçonnasse l'existence de ce que je vois en ce moment, je partirais sur-le-champ pour en jouir et pour l'admirer ! »

L'enthousiasme de lord Butte est certes parfaitement justifié par cette merveille de la nature : mais combien peu de personnes savent l'apprécier à sa juste valeur ?

Cette sublime et écrasante construction du divin architecte est trop harmonieuse dans sa grandeur, trop bien proportionnée dans ses quatre étages de pierres qui semblent marquer les bornes du monde, pour que les esprits vulgaires puissent en saisir la magnificence.

— Ce sont des rochers comme les autres, me disait un très-honorable fabricant de bas à la mécanique ; leur forme est mi-circulaire ; ils sont plus hauts que la plupart des rochers, voilà tout.

C'est comme s'il m'avait dit : Victor Hugo est un poète comme les autres ; ses poésies sont plus originales, mieux proportionnées, plus puissantes, plus heureuses que les autres, voilà tout.

Eh ! mon Dieu, oui, c'est en tout comme cela ; le bon ne diffère du médiocre qu'en ce qu'il lui est supérieur, et c'est toujours parce que le cinquième étage d'une maison est plus élevé que l'entre-sol, que l'entre-sol est d'une moindre élévation que le cinquième étage...

Mais tout le monde ne comprend pas cela, et il est très-divertissant, par exemple, d'entendre certaines personnes dire du cirque de Gavarnie qu'il n'est pas *riant*.

En effet, le cirque n'est pas *riant*.

Il n'est pas *pleurant*, non plus.

Il est sublime, incomparable, et c'est raisonnablement tout ce qu'on peut demander à un cirque qui d'ailleurs n'a rien coûté de construction à personne, que le baron Haussmann ne pensera jamais à démolir pour cause d'utilité publique, et que chacun peut voir gratuitement, comme les spectacles à Paris le 15 août.

Nulle part les orages ne sont plus imposants et plus terribles qu'à Gavarnie. Le tonnerre gronde, répercuté de montagne en montagne, comme une artillerie céleste auprès de laquelle notre artillerie terrestre ferait l'effet de petits pétard de salon à la poudre fulminante, pour dames et enfants.

On peut étudier sur la cime des monts l'effet de l'étincelle électrique agissant sur la roche qu'elle visite fréquemment.

Un berger m'a fait voir l'endroit où la foudre a renversé, il y a peu de temps, quatorze brebis. Personne ne voulut manger de brebis tuées par le feu du ciel, et elles furent toutes enfouies après qu'on leur eut enlevé la peau.

Quelques paysans m'ont dit que manger des

animaux tués par la foudre, cela portait malheur.

D'autres m'ont affirmé que cela porterait bonheur, au contraire, aux estomacs trop privés de viande dans la montagne, si les animaux tués par l'étincelle électrique ne sentaient horriblement le soufre, ce qui cause une invincible répugnance.

Interrompu par le docteur, Marmontel avait-il, de nouveau, songé à son allégro? Je ne le crois pas, car, outre la vue du cirque et des cascades qui en font l'ornement, notre ami avait eu bien d'autres sujets pour occuper son esprit et l'absorber entièrement. Des montagnards lui montrèrent les ravages causés par la neige qui, presque tous les hivers, fait des dégâts à Gavarnie.

Quelle force épouvantable que celle de la neige quand elle tombe en avalanche ! Le vent qu'elle chasse avec fureur suffit quelquefois pour déraciner les arbres et l'avalanche produit des effets de destruction comparables à ceux de la foudre.

Marmontel et le docteur s'arrêtèrent devant plusieurs maisons décoiffées de leur toiture par la blanche substance qui les avait giffées en passant. Les maisons étaient restées debout malgré le choc et personne dans les chambres n'avait été blessé. Une habitation nouvellement construite se trouvait coupée comme par un couteau à la hauteur du grenier.

Au bruit des charpentes que la neige cassa comme nous casserions, vous et moi, des allumettes chimiques, la femme, le mari, les enfants crièrent au secours, et les hurlements du chien, qui comprit le danger et ne chercha pas à dissimuler sa terreur, vinrent ajouter à ce concert de désolation universelle.

La cloche du village sonna le tocsin et tous les habitants accoururent sur le lieu du sinistre.

Il était à ce moment huit heures et demie du soir et il fait nuit de bonne heure en hiver dans les montagnes.

On déblaya la neige qui couvrait presque entièrement la maison guillotinée, et c'est par une des fenêtres qu'on opéra le sauvetage de la famille, y compris le chien.

On nous a montré une des petites filles qui furent ensevelies. Elle racontait les détails de cet accident, le sourire sur les lèvres, comme on fait le compte rendu d'un vaudeville.

Gavarnie est à moitié espagnol par le nombre de Castellans qui viennent y vendre des raisins ; raisins noirs à gros grains, excellents et pas chers.

Un de ces marchands de raisins, taillé en hercule et ayant, je crois, fait le métier de lutteur, osa défier à la lutte toute la population montagnarde, ajoutant que, pour la vigueur des muscles, un Espagnol valait deux Français. Et, comme personne n'osait relever son défi le voyant si trapu et si décidé, il se grisa de

ses propres paroles, paria tous ses raisins contre six francs (ils en valaient quinze) et devint presque insolent.

— Ah ! si Jean Fichoux était là, dit un jeune montagnard, l'Espagnol ne parlerait pas comme ça.

— Qui est-ce Fichoux ? demanda Marmontel.

— C'est un cuirassier de Gèdre, en congé pour le moment et qui peut boire à son aise à même une pièce de vin. Il prend la barrique pleine, la met sur sa poitrine, dirige la perce sur ses lèvres et se désaltère.

— Voilà un gaillard, fit le docteur. Moi, sans connaître ce cuirassier, je tiendrais le pari contre l'Espagnol.

Il se fit un grand bruit de voix.

C'était Jean Fichoux qui arrivait.

Mis au courant de ce qui se passait, et ayant jeté un coup d'œil sur le panier de raisin de l'Espagnol, il dit à celui-ci :

— Combien vaut ton panier ?

— On ne l'aurait pas pour quinze francs.

— Et tu paries six francs contre tes raisins qu'on ne te fera pas toucher les reins à terre ?

— Quand on voudra, répliqua résolument l'hercule espagnol.

— Tu connais les lois de la lutte ?

— J'ai lutté dans les cirques en Espagne.

— Et moi, je me suis mesuré en France avec Mar-

seille, Dumortier, Fraisinet, Milhomme, Ambroise, Vincent et un ex-carabinier qui porte presque le même nom que moi, il s'appelle Richoux. Sans te débiter, ma vieille castagnette, ces hommes sont d'autres lièvres que toi.

— C'est parié, dit l'Espagnol.

— Entendu, fit le cuirassier.

On nomma des juges du camp, et les lutteurs, après s'être débarrassés de leurs vestes, entièrement nus jusqu'à la ceinture, se mirent en position.

Marmontel, le docteur et moi nous primes place sur un rocher d'où nos regards surplombaient les lutteurs.

C'est un beau spectacle qu'une lutte d'hommes quand la lutte n'a d'autre but que le déploiement de la force jointe à l'adresse.

L'art n'a rien de plus noble et de plus émouvant que certaines poses d'athlètes où le sublime est tout entier dans l'expression de la noblesse et de la vigueur.

Après la raison qui commande, est-il rien de plus admirable que la force qui exécute ?

Mais qu'est-ce que la force ? où réside-t-elle ? d'où vient-elle ? où va-t-elle ? Autant de questions, autant de mystères. La physiologie nous apprend peu de chose quand elle nous dit que la force réside dans certains organes rougeâtres, charnus, fibreux, irritables, s'implantant sur les os au moyen de tendons ou d'a-

ponivroses et qu'on appelle vulgairement muscles. La force est-elle donc inséparable des muscles ? Mais un boulet de canon qui, par son seul poids spécifique, pèse avec une force de cent cinquante kilogrammes n'a pas plus de muscles qu'une bulle de savon qui tournoie légère dans l'espace. Le bras d'un hercule pèse souvent moins que celui d'un homme dépourvu de toute énergie physique, et le mouvement communiqué à un corps mort par la rencontre d'un corps vivant est un problème comme tout le reste que n'explique ni la physique, ni la métaphysique, ni la géométrie, ni quoique ce soit.

Fort heureusement, il n'est pas nécessaire de connaître les causes pour apprécier et jouir de certains effets. Sans chercher à deviner le principe de la puissance musculaire, nous nous disposâmes, Marmontel, le docteur et moi, à passer un moment plein d'émotion et d'intérêt.

Voilà donc l'Espagnol et Fichoux en présence. Le premier est de taille moyenne, mais des réseaux de muscles comme les cordages d'un navire enveloppent en la garantissant sa charpente osseuse, large, solide et élégante. C'est un virtuose après tout et il se présente avec la confiance et la sérénité de tout virtuose. Notre cuirassier paraît moins artiste que l'Espagnol, lutteur de profession, évidemment ; mais quel redoutable gaillard ! Il est haut comme une porte et solide comme un chêne californien. Quand il se tient immobile on le dirait enraciné. Sans aucune fausse modestie, j'aime mieux que ce soit l'Espagnol que

moi qui se charge de lui mettre les épaules sur la terre.

Fichoux dit un mot et ce mot semble sortir d'une caverne.

— Belle voix de chantre de cathédrale, fit Marmontel.

Ils s'avancent l'un vers l'autre, se donnent la main, et la lutte commence.

D'abord ils ont l'air de jouer et de se caresser les bras avec une maladroite timidité. Tout simplement ils cherchent à s'empoigner le plus avantageusement possible. Un brusque mouvement de Fichoux et les voilà aux prises. Chaque fois qu'une main s'appuie sur les chairs on entend un bruit sec suivi d'un frottement à peu près semblable à celui d'une roue mal graissée. Même, quand ils sont immobiles, on voit qu'ils déploient de la force, et cette force a pris le nom de retardatrice.

— Messieurs, nous dit le docteur, j'aime les luttes d'hommes, je m'y connais, nous sommes en présence de deux solides athlètes, et bien stylés.

Le docteur ne s'était pas trompé.

Bientôt tous les genres d'énergie sont en jeu et la dépense vitale des lutteurs est extraordinaire. Force vive, force de torsion, force d'attraction, force d'inertie, force mouvante, ils ont usé de tout et si plusieurs fois les combattants ont perdu pied, aucun n'est encore vainqueur. Un moment les bravos de l'assemblée éclatent pour saluer le triomphe de l'Espa-

gnol. Fichoux est dessous son adversaire qui le tient enlacé comme une pieuvre et pèse affreusement sur sa poitrine. Les épaules du cuirassier sont à un pouce de terre. Mais, par un effort prodigieux, il s'arc-boute et présente l'aspect d'un pont vivant dont la tête et le torse forment les deux extrémités de la courbe de l'arche. Quelle position, grand Dieu ! Jamais Michel-Ange n'a rien trouvé de plus étrange et de plus énergique.

— Bravo ! fit Marmontel.

— Très-beau, dit le docteur.

— Superbe ! dis-je à mon tour.

— Enfoncé le cuirassier, firent quelques voix.

— Attendez donc, un peu, ripostèrent quelques autres voix.

— Silence dans les rangs, cria impatient un vieux capitaine en retraite ; on ne voit pas bien quand on parle tant.

L'Espagnol attend, pesant de tout son poids sur son adversaire, que celui-ci épuisé cède enfin et que ses épaules rétives touchent le sol. C'est fort bien, mais si les épaules de Fichoux touchent, Fichoux n'aura pas son panier de raisin d'Espagne, et il aimerait mieux se rompre tous les vaisseaux que d'y renoncer.

Que se passe-t-il à ce moment ? je n'en sais rien. Un ressort mystérieux a fait agir cette machine humaine qu'on croyait réduite à l'inertie, et Fichoux

prompt comme un truc, se redresse sur ses pieds en soufflant comme un marsouin. (Applaudissements prolongés.)

— Vive la France, fit le docteur, sincèrement enthousiasmé.

Les combattants se reposent pendant quelques secondes pour se reprendre avec plus d'ardeur que jamais.

Fichoux y met de la passion. Deux fois il croit avoir triomphé; il se trompe et le public, — juge suprême de la lutte, — déclare qu'une seule épaule de l'Espagnol a frolé la terre. Le cuirassier réclame, il veut qu'on lui livre immédiatement le panier de raisin.

— Attendez au moins, crie un loustic à l'athlète nu, que vous ayez une poche pour y mettre les quinze francs que valent les grappes.

Mais Fichoux n'entend rien et sa voix est de plus en plus caverneuse.

Le président de la lutte le rappelle à l'ordre et après beaucoup d'explications le cuirassier consent à continuer.

Les athlètes s'entrechoquent et impriment des oscillations à la terre. On dirait des montagnes de muscles soulevées par un volcan d'électricité animale et pensante, au milieu de ces montagnes de granit, impassibles témoins de ce combat de géants. — Une belle étude pour un peintre ou un sculpteur.

Chaque mouvement peut devenir le mouvement décisif, et l'Espagnol, soulevé par Fichoux, donne quelques signes d'inquiétude. Ce dernier lui eut brisé la colonne vertébrale si une semblable colonne pouvait se briser.

L'Espagnol, instruit de toutes les finesses de son art, — je parierais dix paniers de raisin qu'il a vécu de ce métier, — ne perd pourtant pas espoir, sachant combien dans les combats, qu'ils soient singuliers ou pluriels, la fortune est changeante. Avec beaucoup de présence d'esprit il profite d'une occasion pour saisir Fichoux par la nuque, afin de le faire basculer. Peine perdue, les destins ont prononcé et l'on voit le cuirassier, à genoux, prendre en coté l'Espagnol et le renverser comme on fait chavirer une barque légère.

Je vous laisse à penser quelle symphonie de cris, d'acclamations, d'exclamations, de déceptions et même de réclamations accueillit ce résultat. Mais le combat avait été noblement conduit et les droits du vainqueur ne pouvaient être méconnus cette fois. Fichoux reçut de l'Espagnol le panier de raisin.

Aussitôt, mettant une pièce d'or sur un rocher :

— Cette pièce contre ton raisin, dit l'Espagnol, dont les yeux étaient injectés de sang. Je demande ma revanche.

— Entendu, fit le cuirassier.

La foule applaudit.

Un quart d'heure après les lutteurs se reprenaient.

La lutte, lutte à outrance, a été, cette fois, longue, acharnée, féroce même quoiqu'inoffensive.

Après des passes tour à tour dramatiques, gracieuses, savantes de la part de l'Espagnol, téméraires et imprudentes de la part du trop confiant cuirassier, ce dernier perdit tout à coup l'équilibre et ses épaules restèrent comme collées à la terre.

— Renvoyés dos à dos, dit un farceur.

— Bravo l'Espagne et la France, cria le public.

Fichoux ne pouvait croire à sa défaite. Mais il s'est rendu de bonne grâce à l'évidence, en maudissant quelque peu Hercule, son Dieu, de l'avoir abandonné dans une circonstance où l'honneur du pavillon était engagé.

L'Espagnol reprit son panier, enveloppa sa pièce d'or dans sa ceinture rouge et dit :

— Ce cuirassier français vaut un Espagnol.

— Oui, ajouta le docteur, vous vous valez tous les deux, et puisque l'enjeu était un panier de raisin de vingt francs et que vous l'avez gagné chacun à votre tour, voilà un louis, messieurs, que je vous prie de vous partager.

— Entendu, fit le cuirassier, en prenant la pièce d'or, nous la boirons.

— *Muckas gracias caballero*, dit en souriant l'Espagnol, qui n'avait pas travaillé pour le seul plaisir de la galerie.

Le moment de rentrer à Cauterets ayant sonné,

nous montâmes... à cheval ? — Non. — A âne ? — Pas davantage... Nous montâmes... Devinez?... En omnibus ! Oui, cher lecteur, sur ces hauteurs à peine accessibles aux mulets, il y a peu d'années encore, un service d'omnibus est établi qui roule à quatre chevaux en passant par le *Chaos*.

Le Chaos, c'est un coup de poing du bon Dieu en colère, à moins que ce ne soit un furieux coup d'épaule du diable en gaieté. Coup de poing céleste ou coup d'épaule infernal, le résultat est le tableau le plus terrible et le plus grandiose qui se puisse voir. « La montagne autrefois, dans un accès de fièvre, dit M. Taine, a secoué ses sommets comme une cathédrale qui s'effondre. Quelques pointes ont résisté, et leurs clochetons crénelés s'alignent sur la crête ; mais leurs assises sont disloquées, leurs flancs crevassés, leurs aiguilles déchiquetées. Toute la cime fracassée chancelle. Au dessous d'eux, la roche manque tout d'un coup par une plaie vive qui saigne encore. Les éclats sont plus bas sur le versant encombré. Les rochers écroulés se sont soutenus les uns les autres, et l'homme aujourd'hui passe en sûreté à travers le désastre. Mais quel jour que celui de la ruine ! Elle n'est pas très-ancienne, peut-être du sixième-siècle, et de l'année du terrible tremblement rapporté par Grégoire de Tours. Si un homme a pu voir sans périr les cimes se fendre, vaciller et tomber, les deux mers de roches bondissantes arriver dans la gorge à la rencontre l'une de l'autre et se broyer dans une pluie d'étincelles, il a contemplé le plus

grand spectacle qu'aient jamais eu des yeux humains. »

Eh bien ! nous allons passer par là sur l'impériale d'un omnibus, Marmontel, le docteur et moi ; nous allons traverser des endroits plus fantastiques encore et plus dangereux que le Chaos. Suivez-nous, je vous prie, où plutôt veuillez prendre place à nos côtés.

IX

A travers le Chaos. -- Le pari d'un Brésilien. -- Un mot sur le *Caillou de la Raillé*. -- Par-dessus les abîmes. -- Une rencontre inattendue. -- Dîner à Luz. -- Marmontel termine son allégre. -- Moralité.

Nous voici sur l'impériale de l'omnibus qui roule au galop vers Gèdre.

Nous sommes admirablement perchés sur cet observatoire mouvant pour étudier les masses glacées que nous laissons derrière nous et les rocs dénudés vers lesquels nous courons.

Ici le Marboré aux cimes sourcilleuses et l'inaccessible Astazou au double manteau de neige et de sapins. Plus loin, les *Trois-Sœurs*, cachées à nos yeux comme de pudiques montagnes par les formidables murailles d'Estaubé. A l'est de Gavarnie, comme une sentinelle avancée des terrains crétacés, le fier et robuste Pimené. Au fond, règne un souverain immuable (il en est peu), le Mont-Perdu, dont les magnifiques dépendances composent une cour de granit. Ici le Coumelie, nu comme un marbre taillé.

D'un autre côté, les pentes noircies qui conduisent au col de Sombra. Devant nous, semblables à des oasis, les montagnes cultivées qui entourent le village de Gèdre.

Pour raviver notre orgueil de touriste, nous voyons subitement dans un détour se dresser le Viguemale, dont le soleil éclaire la cime diamanté.

Naturellement nous parlâmes de notre ascension de la veille, et je ne sais comment il se fit que la conversation étant revenue sur l'omnibus de Gavarnie et sur les services d'omnibus en général, je me rappelai une histoire de Brésilien aussi vraie que bizarre et folle.

Je la racontai à mes gais compagnons d'impériale.

— Messieurs, leur dis-je, j'ai rencontré l'an dernier à Cauterets un jeune Brésilien que j'avais eu l'occasion de voir à Paris. Cet insulaire, d'ailleurs fort aimable, est de ceux que leurs parents envoient en France avec une honnête pension d'une dizaine de mille francs par mois pour terminer leur instruction et prendre les manières du grand monde au bal Mabille.

Ce jeune et puissant Américain osa parier dans un diner d'amis qu'il mystifierait plus de Français en un seul jour que mademoiselle X., figurante des Délassements-Comiques, n'avait fait de victimes parmi les étrangers en toute sa folle existence.

— Et comment vous y prendrez-vous ? demanda quelqu'un.

— Cela me regarde, répondit le Brésilien. Pariez et vous verrez.

On paria un dîner pour toutes les personnes présentes, présidé par la figurante elle-même dans le cas où elle voudrait bien l'embellir de sa gracieuse présence.

Le Brésilien avait son plan, plan nouveau, hardi et de nature, — comme il l'avait dit, — pour mystifier en un seul jour plus de Français que n'avait fait de victimes cette pieuvre dramatique depuis qu'elle avait l'âge de raison.

Quand Pascal inventa les omnibus au dix-septième siècle, certes il ne prévoyait pas que ces sortes de voitures deviendraient un jour un des besoins les plus impérieux de la capitale.

Vous représentez-vous Paris privé d'omnibus pendant vingt-quatre heures, ne fût-ce même que dans une seule des lignes desservies.

Voilà précisément à quoi notre Brésilien pensait lorsqu'il engagea son pari.

— Quelle folie, dit le docteur.

— C'est drôle, fit Marmontel, mais c'est terriblement nouveau-monde, je veux dire excentrique.

— Ce Brésilien, repris-je, avait calculé le nombre d'omnibus qui font chaque jour le trajet des Bati-

gnolles à l'Odéon et de l'Odéon aux Batignolles, et il comptait les accaparer tous pendant vingt-quatre heures.

Des hommes devaient être engagés en nombre suffisant pour remplir tous les omnibus, intérieur et impériale. Ils n'en seraient sortis que pour aller prendre leur repas pendant qu'une nouvelle escouade d'engagés comme eux auraient occupé leurs mêmes places ; de sorte que pas une personne étrangère au complot n'eût pu entrer dans aucun des omnibus de cette ligne ce jour-là.

Le Brésilien, qui avait plus que du foin dans ses bottes, qui y avait toute sa famille, ne se donna même pas la peine de calculer à combien lui reviendrait cette plaisanterie. Il tenait à gagner son pari, quitte à perdre un peu de l'argent patrimonial qu'il gaspillait avec tant de laisser-aller.

Qui empêcha cet excentrique insulaire de mettre son projet à exécution ? Je n'en sais rien. Peut-être recula-t-il, au dernier moment, devant la désolation publique et le scandale que devait nécessairement causer une semblable extravagance. Toujours est-il que les voyageurs de la ligne des Batignolles à l'Odéon, et *vice versa*, l'ont échappé belle sans qu'ils s'en soient jamais douté.

J'ai rappelé au Brésilien son pari, et il m'a répondu avec un ton de regret :

— C'était faisable.

Encore quelques tours de roues, et nous aurons traversé le Chaos et nous pourrons saluer la Brèche de Roland, en accompagnant ce salut, si cela nous plaît, de la musique de Mermet.

Si Marmontel n'avait pas été pressé de reprendre son traitement des eaux thermales, et de rentrer à l'hôtel, afin d'écrire les dernières mesures de son allégo, j'aurais proposé de quitter la grande route pour pousser une pointe jusqu'à Heas.

Heas est un lieu de pèlerinage très fréquenté à une certaine époque de l'année. On y fait des processions, on y chante faux avant et après boire, et les bonnes femmes autant que les bons hommes y baisent pieusement un grand bloc isolé de forme cubique, qu'on appelle le *caillou de la Raillé*.

Il ne faudrait pas se permettre de *railler* ce caillou de la *Raillé* sur lequel, dit la légende, la Sainte Vierge mit un beau jour pied à terre, venant en ligne droite de son royaume céleste. Elle resta sur ce caillou sans abri, jusqu'à ce que les bergers craignant de la voir ainsi exposée aux intempéries, lui bâtirent une chapelle, dont tout naturellement elle prit possession.

Certès la conduite des bergers est louable ; une chapelle était ce qu'on pouvait offrir de plus modeste à la Reine des cieux, qui s'était donné la peine d'entreprendre un long voyage pour visiter cet endroit perdu des Hautes-Pyrénées.

On comprend que le caillou qui avait servi de point d'appui à la madone dut être doué de propriétés miraculeuses. S'il ne figure pas encore dans le codex comme une panacée universelle, il n'en inspire pas moins de confiance aux montagnards. Quelques-uns ne se contentent pas de s'y frotter ; pour se guérir de la fièvre, de rhumatismes, de la gale et du mal de dent, ils en détachent des petits fragments qu'ils portent à leur col en guise d'amulettes.

Cette pierre heureusement est d'une grande dimension et longtemps encore elle suffira à la consommation des bons montagnards qui, je crois, en font un petit commerce. Les affaires avant tout.

Le *caillou de la Raillé* inspire à M. de Chauzenque les réflexions suivantes : « Le respect pour ce bloc remarquable ne remonterait-il pas plus haut ? Ne faudrait-il pas le ranger dans la catégorie de ces pierres isolées sur tous les points de la France, dont la grosseur et le site attirent encore l'attention, qui paraissent avoir été pour nos ancêtres de rustiques autels, et dont la longue liste peut s'accroître dans les Pyrénées du bloc unique d'Hagetmau, du dolmen de Viedessos, des pierres sacrées de Heychettes à l'entrée de la ville d'Aure, des pierres maruses de la Barousse, qui ressemblent à des autels antiques sans inscription, et de la pierre de Tou-sur-Lartigue, de Salabre, dans les quatre vallées, qui sont encore l'objet de la superstition des pasteurs, comme le

sont en Bretagne les pierres de Carnac et le Stone-Nenge en Angleterre, les plus grand monuments qui nous restent du culte de nos aïeux ? »

Nous voici à Gèdre (un village de quelques maisons), et notre premier soin est de contempler, de l'impériale même de notre omnibus, la fameuse Brèche-de-Rolland qui se dessine très-nettement à nos yeux.

— Il faut, dis-je au docteur, que l'épée de ce paladin ait été terriblement lourde et qu'il l'ait jetée bien furieusement à travers les rochers de Roncevaux, pour qu'en tombant elle ait fait l'entaille que nous voyons. On a bien raison de dire que les hommes d'aujourd'hui sont dégénérés. Il n'y a qu'à voir la brèche pour s'en convaincre.

— Vous avez pourtant constaté à Gavarnie, me répondit M. Kuhn, qu'il se trouve encore des gaillards solides en Espagne et en France. Sans compter que, d'après un auteur italien dont je lisais dernièrement les ouvrages, il ne dépendrait que d'une bonne hygiène de voir les hommes vivre généralement plus d'un siècle.

— Flourens, dit Marmontel, prétend lui que la durée normale de la vie humaine n'est que d'un siècle seulement.

— Un siècle a paru mesquin au physiologiste italien qui y ajoute une vingtaine d'années. Au reste, continua le docteur, il y a des exemples très-authentiques d'hommes ayant vécu cent cinquante ans et plus.

— Vraiment, dit Marmontel.

— Sans remonter au peuple d'Israël, demandai-je à mon tour.

— Toute bible à part, ajouta le docteur, on peut en citer une vingtaine dans ce cas : Henry Jenkins, mort à 169 ans, dans le comté d'York, vers l'année 1670 ; le Polonais Jean Booin, mort en 1815, à l'âge de 175 ans, laissant deux fils plus que centenaires : Joseph Sarrington, Norvégien, mort en 1795, à l'âge de 169 ans ; le Hongrois Pierre Rogwin, mort à 185 ans, et son compatriote Charles Czartin, mort à 172 ans ; enfin, un nègre africain, qui aurait vécu jusqu'à l'âge de 210 ans, *mais dans un pays où il n'y a pas de médecins.*

— Vous m'en direz tant ! fit allègrement l'auteur de l'allégro de sonate... ou, pour parler plus exactement, l'auteur qui allait bientôt enfin mériter ce titre.

De Gavarnie à Gèdre, la route est à peu près praticable pour une voiture de la dimension d'un omnibus attelé de quatre chevaux.

Deux ou trois fois seulement les roues ont foulé la lisière du chemin, sans parapet, d'où nos regards plongeaient dans le vide.

Un pouce de plus vers la gauche, et nous faisons le saut périlleux.

Heureusement les conducteurs de ces omnibus sont des mathématiciens qui calculent les distances à quelques millimètres près, et l'on peut dormir sur

sa banquette, quand on n'a pas les nerfs trop sensibles.

Mais de Gèdre à Saint-Sauveur les difficultés augmentent, et les mathématiciens qui nous conduisent doivent prêter ici toute leur attention, si la vie a pour eux quelque charme, et si la nôtre ne leur est pas absolument indifférente.

Les roues touchent-elles encore le sol ? Il est des instants où l'on pourrait en douter et croire à un attelage aérien. Instinctivement on se cramponne à la banquette, et l'on ferme les yeux pour mourir sans voir les horreurs qui vous environnent.

Ce terrible chemin me remet en mémoire une aventure d'un certain gouverneur d'une colonie hollandaise qui avait trouvé un moyen excellent d'améliorer les routes.

C'était le maréchal Daandels, un despote par la grâce de Dieu, c'est-à-dire un despote de naissance et dont les Javanais n'ont pas encore perdu le souvenir.

Un jour, raconte un spirituel écrivain qui a visité Java, un jour que nous voyagions dans l'intérieur des terres, nous arrivâmes au pied d'une montagne vertigineuse où nos chevaux durent être remplacés par six buffles, pour que notre voiture pût escalader la côte à pic.

Il semble étrange qu'une pareille route ait été jamais projetée et plus étrange encore qu'elle ait pu

être exécutée par la main des hommes. On nous dit qu'il y a environ quatre-vingts ans, Daandels, dans une de ses tournées, se trouva arrêté par une de ces murailles de granit qui semblent dire au voyageur : « Tu n'iras pas plus loin ! »

Le gouverneur général manda devant lui les chefs indigènes du district — ils étaient six — et leur annonça qu'il reviendrait dans six mois et qu'il prétendait franchir alors la montagne dans son carrosse d'apparat.

Les chefs déclarèrent que la chose était impossible, que tout ce qui pourrait être fait le serait, mais que, quant à une route sur la montagne, il n'y avait pas à y songer.

— Fort bien, répondit Daandels ; mais voici, moi, ce que je puis faire et ce que je promets de faire. A moitié chemin de la montagne, il sera dressé six potences, une pour chacun de vous, si d'aujourd'hui en six mois, à mon retour ici, je ne trouve pas la route achevée, et de telle sorte que mon carrosse y puisse passer en sûreté. Vous serez pendus tous les six pour avoir désobéi à mes ordres.

La route fut faite.

J'é reviens aux Pyrénées.

Après les émotions de la danse sur la corde peu raide et sans balancier, au-dessus des chutes du Niagara, à l'instar du grand équilibriste Blondin (dont j'ai déjà parlé, mais dont les fantastiques ex-

ploits dans un lieu que j'ai visité me reviennent sans cesse à l'esprit), je ne crois pas qu'on puisse s'en procurer de plus vives qu'en accomplissant cet excentrique et diabolique trajet de Gèdre à Saint-Sauveur.

Que l'omnibus n'ait point versé, qu'aucun voyageur n'ait piqué une tête dans aucun des précipices qui bordent si pittoresquement la route, voilà ce que je ne puis encore comprendre. C'est vraiment bien étonnant, et il faut en rendre grâce à la parfaite construction des omnibus, à la sagacité du guide — du mathématicien, veux-je dire, — de première classe, faisant l'office de conducteur, et surtout au cocher, plus savant calculateur encore que le guide, et dont la prudence et l'habileté nous ont sauvés d'une mort horrible qui paraissait inévitable.

Le voyage de la terre à la lune ne serait pas plus aérien que ce parcours éthéré de Gèdre à Saint-Sauveur.

Saint-Sauveur ! Voilà un saint qu'il est à propos d'invoquer sur cette banquette extra-terrestre.

Depuis ce voyage nuageux, je n'ai plus envie de demander à Nadar ni à Flammarion d'aller courir l'atmosphère. C'est fait.

— Est-ce que vous craignez quelque chose ? me dit naïvement, ou féroce, je ne sais trop, le cocher, au moment où nous doublions une courbe sur un ruban étroit de chemin sans le moindre parapet,

entouré de gouffres ouverts sous les pas de nos quatre chevaux, comme des fosses communes qui demandent de l'emploi.

— Oui, répondis-je au cocher, je crains en effet quelque chose.

— Et que craignez-vous, monsieur ?

— Pardon, une question : Comment vous appelez-vous, mon ami ?

— Je me nomme Pierre Lefrit.

— Vous ne vous appelez pas Abner, alors ?

— Non, monsieur.

— C'est dommage.

— Pourquoi cela, monsieur, est-ce dommage que je ne me nomme pas Abner ?

— Parce que je vous eusse répondu : Je crains tout, cher Abner, et n'ai pas d'autre crainte... Mais puisque vous vous nommez Pierre Lefrit, je changerai de langage. Je vous dirai donc, Pierre Lefrit, que je crains que la bille d'un écolier ou tout autre objet de même calibre, venant à se trouver sous une des roues de la voiture, la petite secousse qui en résulterait dérangerait le merveilleux équilibre duquel dépend notre vie à tous, et que, patatras ! chevaux, omnibus, voyageurs, conducteur et cocher composent au fond de quelque précipice une confiture peu délicate.

— Quelle idée ! monsieur.

— N'est-ce pas qu'elle est drôlette cette idée ?

— Ainsi monsieur, si vous étiez cocher, vous ne voudriez pas conduire sur cette route ?

— Non, mon cher Lefrit, j'aurais trop peur d'être *frit*. Ou bien alors si j'avais l'honneur de me dire cocher, et qu'on m'offrit la gloire de conduire sur cette route incomparable, j'y mettrais une condition.

— Ah ! monsieur, ce n'est pas aux pauvres cochers tels que nous à poser des conditions à personne... Mais, enfin, quelle serait cette condition ?

— C'est que la voiture confiée à ma garde serait munie d'un parachute.

— Soyez tranquille, monsieur, vous êtes ici aussi en sûreté que dans votre lit.

J'avais un journal à la main, dans lequel je venais de lire qu'un monsieur, en Suisse, s'étant endormi la bougie allumée sur sa table, le feu avait pris aux rideaux, et qu'il était mort dans les flammes. Quelques lignes plus loin, le même journal racontait que, le plancher d'une maison s'étant effondré, un couple de nouveaux mariés, plongés dans un sommeil plein de rêves enchanteurs, sans doute, furent entraînés dans une chute affreuse à laquelle probablement ils ne survivront ni l'un ni l'autre. Et je me dis que les voitures sont plus sûres encore sur le chemin de Gèdre à Saint-Sauveur, que certains lits ; et je me

rappelai l'amiral Dumont-Durville sorti sain et sauf de quarante années de navigation sur toutes les mers, et d'épreuves sur toutes les terres, mort en chemin de fer, brûlé, calciné dans un trajet d'une demi-heure. Sans compter les tuiles qui vous tombent sur la tête en plein boulevard, et le livre de la destinée des mahométans... Et ces idées, que je trouvais consolantes alors, me firent attendre avec un peu moins de serrement de cœur le moment où, après avoir passé sur un vieux pont en bois, nous admirâmes, comme un saisissant contraste, l'admirable pont Napoléon (un chef-d'œuvre de hardiesse élégante). Enfin nous nous trouvâmes à Luz comme un chat qui retombe sur ses pattes après un saut d'un toit de maison dans la cour d'une autre maison.

C'est égal, ce sera un bien beau jour que celui où deux voitures pourront partout se croiser sur le chemin si fréquenté de Saint-Sauveur à Gèdre, et où les chevaux ne joueront pas le rôle ambitieux et difficile du Pegase de la fable.

En arrivant à Luz, Marmontel et le docteur, qui avaient fait une promenade d'environ seize kilomètres avant le déjeuner, se trouvaient tout à fait remis de leurs fatigues. Les miennes commençaient, pour ainsi dire, à se faire bien sentir, et je crois qu'elles durent encore.

Après avoir visité à Luz l'église si remarquable par son antiquité et les curiosités qu'elle renferme, — curiosités dont nous avons parlé en détail plus

haut et dont quelques-unes furent l'objet d'intéressants commentaires de la part de Marmontel, — nous songeâmes au dîner.

En sortant de l'église, je fus accosté par un inconnu au teint basané, au regard scrutateur, à la physionomie énergique et intelligente.

J'avais déjà remarqué ce personnage qui m'avait regardé de l'air d'un homme qui cherche à se ressouvenir.

— Puis-je vous dire un mot en particulier, me demanda-t-il.

— Avec plaisir, monsieur, lui répondis-je, si ce n'est qu'un mot, car nous arrivons de Gavarnie très-fermement résolus, mes compagnons de voyage et moi, à dîner le plus vite et le mieux possible.

— Je n'ai, en effet, qu'un mot à vous dire, monsieur ; cependant si j'étais indiscret...

Un signe de tête lui fit comprendre que j'étais à sa disposition.

Je quittai le docteur et Marmontel, et, après quelques pas, mon inconnu s'arrêta.

— Mon Dieu, monsieur, me dit-il, il me semble que je vous ai déjà vu quelque part.

— Si tant est, lui répondis-je, que vous m'ayez déjà vu, cela ne peut-être que quelque part.

— En effet, reprit-il en riant, on est toujours quelque part. N'avez-vous pas voyagé, monsieur ?

— J'ai beaucoup voyagé, monsieur.

— En Amérique ?

— En Amérique.

— Alors je ne me trompe pas, c'est bien vous.

— Je ne cesse jamais d'être moi, même en Amérique.

— N'avez-vous pas fait le commerce des jambons à Cincinnati, le pays où l'on tue les porcs à la mécanique ?

— Le ciel, en me créant, ne m'a point doué du génie de la spéculation. Je ne sais que manger le jambon quand j'ai faim et qu'on m'assure que les trichines n'y ont pas fondé de colonies.

— Vous êtes médecin, alors ?

— Incapable de guérir ni de tuer qui que ce soit, n'ayant jamais étudié pour cela.

— Avocat ?

— Pas davantage.

— C'est singulier... Ne me dites pas qui vous êtes, je veux avoir le plaisir de le trouver.

— Comme il vous plaira, monsieur.

— Attendez donc... attendez donc...

— J'attends, monsieur.

— Ah ! j'y suis maintenant. Le son de votre voix m'a tout remémoré. Vous avez été confiseur à New-York.

— J'ai habité New-York pendant plusieurs années, mais je n'y ai jamais rien confi.

— Vous êtes Français, pourtant.

— Français, oui, mais pas confiseur.

— Voyons donc... N'est-ce pas vous qui étiez en 1852 cuisinier à New-York, hôtel... non, ce n'est pas vous ; le cuisinier dont je parle avait le nez plus long et les cheveux plus courts.

— Je ne suis pas cuisinier, en effet, mais moins peut-être à cause de la longueur de mon nez et de mes cheveux que parce que je ne sais pas faire la cuisine.

— Vous me déroutez... N'importe, ne me dites rien, j'y arriverai... Vous avez fait dans les clous ?

— Jamais. Le clou a du bon certainement ; mais il m'a toujours laissé froid.

— Vous avez tenu un pensionnat, alors ?

— Grand Dieu ! je me serais plutôt jeté tête baissée dans la clouterie !

— Je donne ma langue au chien.

— Vous avez tort de vous en priver pour un animal qui ne vous en serait pas reconnaissant. Gardez votre langue, monsieur, c'est toujours prudent, et ne faites plus d'efforts de mémoire. Vous m'avez vu à New-York un jour où vous y étiez venu en compagnie de quelques Indiens auxquels vous serviez d'interprète.

— Ah ! cette fois, je vous tiens : vous vous nommez...

— Précisément.

— Allons, je le vois, ma mémoire n'a pas faibli avec les années. Enchanté de vous retrouver, monsieur.

Le compagnon de route que le hasard venait de

me donner était un de ces fiers bohémiens du monde, héros de vagabondage, entrepreneurs de toutes les choses possibles et surtout impossibles, Juifs - Errants de la fortune, que rien n'arrête dans leur marche fatale à travers notre globe, qui connaissent tous les pays, excepté souvent celui qui les a vus naître, ont pratiqué tous les métiers, y compris celui de monarque dans le pays des aveugles où leur esprit borgne était roi, et empruntent deux sous pour se faire de la tisane la veille de leur mort, après avoir été vingt fois sur le point de devenir archi-millionnaire. Leur vie tout entière a été un steeple-chase sur le turf de la fortune. Mais maître Guignon, qui a constamment couru avec eux, les a constamment dépassés d'une longueur de bourse. C'est vexant de perdre le prix pour une si petite longueur.

Il faut avoir voyagé en Amérique pour bien comprendre ces caractères bizarres, dont les extravagances n'excluent souvent ni la grandeur ni la noblesse.

J'étais heureux de cette rencontre ; car, si j'aime les voyages, j'aime aussi les voyageurs. Ils ne disent pas toujours la vérité ; mais leurs mensonges mêmes, comme ceux des vieux troupiers, ont une saveur particulière qui les rend séduisants.

L'illustre vagabond que j'avais à mon côté avait fait le tour du monde en s'arrêtant un peu partout, comme d'autres font le tour de leur chambre en s'asseyant un peu sur toutes les chaises.

A l'embouchure de l'Orénoque, il s'est mêlé aux Guaranis, un peuple unique par ses mœurs et ses habitudes. Quand vient la saison des pluies qui inondent le pays, chaque Guaranis grimpe sur un palmier à éventail appelé par les savants *mauritice*, et y reste jusqu'au retour du beau temps, c'est-à-dire environ deux mois. Ils perchent comme des oiseaux, se nourrissent exclusivement de la moelle du palmier sur lequel ils demeurent, et n'ont, quand ils veulent se désaltérer, qu'à ouvrir la bouche dans la direction du ciel, dont les cataractes sont ouvertes. Comme on le voit, point de loyer à payer, et point de fournisseurs à satisfaire dans ce paradis terrestre, dont le seul défaut est d'être humide.

Un peu plus loin, sur les bords mêmes du fleuve, notre aventurier eut l'honneur de partager le dîner des Ottomaques, qui ne sont ni carnivores, ni herbivores, mais bien terrivores. Les Carême et les Vatel de l'endroit préparent, pour les Rimod de la Raynière et les Brillat-Savarin de ces bords heureux, des boulettes d'argile onctueuses, colorées naturellement par l'oxyde de fer qui s'y trouve, et qu'ils font cuire à petit feu. Pour manger cette friandise, les Ottomaques les humectent tout simplement avec de l'eau.

Au reste, M. de Humboldt qui, lui aussi, a vu les Ottomaques se nourrir de terre glaise, assure que dans plusieurs autres pays situés entre les tropiques, l'homme éprouve un désir presque invincible de manger de la terre. Et non point de la terre alcaline,

qui pourrait servir à neutraliser des acides, mais des bols gras et d'une odeur forte. On est souvent obligé, dit-il dans ses *Tableaux de la Nature*, après une pluie d'orage, de renfermer chez eux les enfants pour les empêcher de trop manger de la terre. Le savant rencontra dans le village de Banco, sur les bords de la Madeleine, un enfant indien qui, au dire de sa mère, ne voulait se nourrir que de terre glaise. Aussi était-il desséché comme un squelette.

Après avoir mangé de la terre avec les Ottomans, notre intrépide bohème avait goûté en Chine des ragoûts de vers de terre, de chiens bassets et de rats violets.

Dans le pays des Pitagoares, entre le Rio-Grande et le fleuve du Paraïba, il avait vu un docteur en médecine, de la Faculté des Tupigues, ordonner d'ouvrir le ventre d'un homme bien portant pour guérir un noble malade d'une fièvre tierce opiniâtre. Cette médication ne réussit qu'à moitié : l'homme bien portant mourut, mais le malade continua de languir.

Au Brésil, près de Campos, il avait vu payer quatre graines rouges un excellent pot-au-feu. L'acheteur était un Botocudo, le pot-au-feu un morceau de cuisse d'homme, avec une main en guise de réjouissance, pour parler le langage des bouchers et des ménagères. Il avait péché la baleine dans le Groënland et poursuivi le buffle dans les plaines de l'Arkansas. Tour à tour ferblantier en Colombie, instituteur à Puerto-Cabello, négociant dans le Yucatan,

médecin à Maracaïbo, diplomate à Bogota, médium à Valparaiso, avocat à Chicago, professeur de musique en Australie, pêcheur de perles à Panama, courtier en femmes esclaves en Turquie, interprète auprès des Indiens aux États-Unis, il fut élevé à la dignité de monarque d'une île à Guano, et n'avait abdiqué ces augustes fonctions que pour se faire mineur en Californie.

Cet homme locomobile se disposait à me raconter ses aventures californiennes lorsque Marmontel et le docteur, impatients comme des hommes qui ont faim, firent entendre une petite toux qui voulait dire : — Ah ! ça est-ce que votre dialogue va durer longtemps encore ! Dépêchons, dépêchons.

Mon cosmopolite comprit la signification de cette toux impatiente. Il sourit, me tendit la main, et nous nous quittâmes comme une paire de vieux amis.

— Enfin ! dit le docteur.

— Que diable aviez-vous tant à vous dire ? me demanda Marmontel.

— Je vous conterai cela, mes bons amis, entre la poire et le fromage.

Nous allions nous acheminer vers l'*Hôtel de l'Univers*, tenu par Fayette, — abonné de *la Liberté* lors des menus du baron Brisse, — lorsque le maître de l'*Hôtel des Pyrénées*, que je connais depuis plusieurs années, vint à notre rencontre. Il avait appris notre arrivée et nous avait galamment préparé de sa main savante, les plus fines côtelettes d'isard que

gastronome puisse rêver. Les côtelettes furent lestement mangées, et comme il n'y en avait plus, nous redemandâmes au moins de la sauce. L'artiste culinaire apparut avec la sauce demandée ; il était ému et il y avait de quoi. Nous venions de lui décerner à notre manière les honneurs dus au triomphateur.

Au dessert, Marmontel se pencha à mon oreille.

— Comment trouvez-vous le docteur ?

— Il est bien rouge.

— C'est inquiétant.

— Ça le regarde, puisqu'il est médecin.

— Il ne dit rien depuis une heure.

— Croyez qu'il n'en pense pas moins.

— Une insolation, c'est grave.

— Le docteur sait parfaitement ce qu'il fait ; s'il a pris une insolation, c'est qu'il était bien sûr de se l'ôter.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

A ce moment, le docteur se fit entendre.

— Garçon ?

— Voilà, monsieur.

— Une bouteille...

— De Château-Margaux ?

— Non, de vinaigre.

— Monsieur veut boire du vinaigre ? fit le garçon en grimaçant.

— Non, j'en veux faire boire à mon crâne pour le punir de s'être laissé trop influencer par le soleil.

Le vinaigre fut apporté, le docteur en mit quelques gouttes dans de l'eau fraîche, s'appliqua une compresse, et le lendemain il était radicalement guéri.

Nous nous remîmes en route, une route sûre celle-là, mais de l'aspect le plus sévère jusqu'à Pierrefitte, et nous rentrions dans Cauterets à neuf heures du soir.

On fut un peu surpris de nous revoir à l'hôtel Meillon, car le bruit s'y était répandu que nous étions tous morts au Viguemale. La vérité est que nous étions tous en bon état ou à peu près. Le docteur se montrait, nous le savons, avec un teint plus frais que d'habitude ; Marmontel n'avait laissé dans la bataille qu'un peu de l'épiderme de sa jambe et presque tout son pantalon ; mon côté gauche portait seulement l'empreinte azurée de quelques chutes légères sur les pierrailles. Était-ce la peine d'en parler ? ¹

1. Quelques jours après notre ascension, un médecin de Cauterets, le docteur Comandré faisait avec quelques amis la promenade du lac de Gaube. Il rendit compte de cette petite excursion et parla de la nôtre..... « Ce dernier, tombant à la renverse, faillit faire chavirer la barque. Tant bien que mal, avec l'aide du tronçon de rame qui était resté à la main du trop vigoureux rameur, nous atteignîmes l'autre rive.

« Cependant, le danger couru avait tempéré d'une manière sensible l'ardeur voyageuse de nos aimables compagnes, qui se refusèrent à pousser plus loin pour reconnaître les traces du passage des excursionnistes Marmontel, Kuhn et Oscar Comettant. Ces intrépides, qui avaient, quelques jours auparavant

Nous nous couchâmes de bon cœur, et, le lendemain matin, Marmontel m'annonça... qu'il venait de terminer son allégro. Je l'embrassai pour le féliciter, car j'avais fini par croire que cet allégro commencé sur la route de Pierrefitte, élucidé à Cauterets, écrit un peu partout et jusque sur la crête du grand Viguemale, n'aurait jamais de fin.

franchi le Viguemale à son sommet supérieur, en guise de verre d'absinthe, afin d'avoir de l'appétit en arrivant pour souper à Gavarnie.

« On sait tout ce que cette excursion tentée par ces trois audacieux, nés, le premier pour répandre des flots d'harmonie, le second pour guérir les malades, et le troisième pour faire des livres et écrire des articles dans les journaux, et non pour sauter le Viguemale à pieds joints, comme des isards, eut de triste et de lamentable pour la population de Cauterets. — Un chapeau, — qui n'était pas *celui d'un horloger*, — mais bien celui dont on avait vu la tête de Comettant ornée au moment du départ, fut remis le lendemain à une chambrrière par un naturel du pays. L'idiome de ce naturel, mal compris par cette dernière, lui laissa croire qu'on l'avait trouvé au Viguemale. C'était grave.

« Oscar Comettant avait-il été dévoré par un ours ? Ou bien, monté sur un isard, afin d'être plutôt rendu à Gavarnie, avait-il laissé choir sa coiffure dans quelque course échevelée ? Ce qui semblait évident, c'est que Comettant, s'il n'était dévoré par un ours, avait roulé comme une avalanche dans quelque ravin.

« Qu'il vécut encore après cette effroyable chute, c'était possible.

« Déjà tous les guides étaient requis pour faire une battue au Viguemale et retrouver Comettant mort ou vif, en gros ou en détail.

« Déjà Tarrieu allait, à coup de tambour, promettre récom-

— Vous allez me le jouer, cher ami, dis-je au maître.

— Non, vous le jouerez vous-même quand il sera publié.

— Soit, lui dis-je, et j'en rendrai compte.

— Je ne puis vous en empêcher.

J'ai tenu ma parole, et le compte-rendu sera com-

pense à celui qui trouverait celui qui avait trouvé le chapeau, lorsque ce dernier, se trouvant lui-même, sans pour cela se récompenser, vint expliquer son langage à la chambrière.

« Il dit qu'il avait porté « le chapeau de Comettant partant (*perdin* en patois du pays) pour le Viguemale. » Or, ce mot *pertin* ou *perdin* avait été traduit par la chambrière par le mot *perdu*.

« Cette heureuse explication rendit le calme à nos cœurs. Il fut enfin reconnu que ce chapeau, cause de poignantes conjectures, était celui de M. Meillon, qui gênait la tête de Comettant qui avait préféré la casquette de Barragat, qui avait chargé son frère de le rapporter à la chambrière, qui, ne sachant pas le patois, avait fait pis que de prendre un nom de ville pour un nom d'homme.

« La morale de cette cascade est bien claire : « Ne changez pas de coiffure en partant pour le Viguemale, s'il y a des chambrières qui ne comprennent pas le patois. »

« Heureusement le jour de notre excursion était postérieur à ce jour bienheureux ou Marmontel, le docteur Kuhn et Oscar Comettant nous furent rendus par l'omnibus-poste de Gavarnie en chair et en os, mais chair et os meurtris à tel point que douches, bains, onctions, cataplasmes furent insuffisants pendant huit jours ! Rassurés sur leur sort, nous n'avions plus souci que de la gloire dont ils s'étaient couverts par cette excursion mémorable. »

plet quand j'aurai dit que les dernières pages de cette composition si étrangement conçue sont, sous tous les rapports, dignes du début. Au reste, la musique se joue et ne s'analyse guère. Jouez ce morceau pianistes de bons doigts et de bon goût, et laissez-moi ne vous en rien plus dire. C'est ce que vous pourrez faire de mieux, et moi aussi.

.
Moralité. Si vous êtes désagréablement préoccupé par quelque ennuyeuse affaire, ce qui peut arriver à tout le monde ; si votre femme est coquette, ce qui paraîtrait bien extraordinaire par le temps qui court, de mœurs simples et naïves ; si vous n'êtes pas décoré au 15 août prochain, ce qui n'est guère probable pour peu que vous joigniez un mérite réel à une grande modestie ; en un mot, si vous êtes poursuivi par une contrariété quelconque et que vous ayez besoin de changer brusquement le cours de vos idées, allez au Viguemale. C'est souverain en pareil cas. Grimpez-y surtout si, ayant le bonheur d'être compositeur de musique et professeur de piano au Conservatoire, vous avez un allégre de sonate à faire. Il est évident désormais, qu'on ne saurait le mieux réussir qu'à l'extrémité de la Piquelongue. C'est un peu haut, mais quand on aime son art !

HUIT JOURS APRÈS

Huit jours après notre course vagabonde au Vigemale, nous reprenions, Marmontel, le docteur et moi, la route de Paris en passant par Bagnères-de-Bigorre, le plus charmant pays de cette partie des Hautes-Pyrénées.

Nous partîmes en calèche et nous avions pour cocher une de ces bonnes langues de montagnard qui ont toujours quelque chose à dire sur tout et à propos de tout.

En passant au bas d'une montagne, notre cocher nous montra du doigt une maison blanche et verte d'un assez riant aspect, juchée comme un nid sur une éminence, et flanquée d'un observatoire. Cette demeure solitaire était habitée par deux personnages assez étranges, dont notre cocher nous conta les aventures pour passer le temps. Je vais vous les dire

à mon tour dans le même but, et comme appendice à l'histoire de l'allégre de Marmontel. On en pourrait faire une nouvelle sous ce titre :

L'ASTRONOME PAR AMOUR.

Suivant une chanson célèbre, l'amour est agréable et il est de toutes les saisons. D'où il résulte qu'il est bien difficile à un simple mortel, doué d'un cœur sensible, d'échapper aux traits du petit dieu malin.

Où fuir, en effet, pour se mettre à l'abri des atteintes d'un semblable despote? C'est à y renoncer vraiment, jusqu'à ce qu'on ait inventé un paramour, comme on a inventé un paracrotte, un paratonnerre, un paravant, un parachute et un parapluie.

Jusque là le plus sage, peut-être, sera de se présenter devant ce puissant personnage, agréable et de toutes les saisons, sans crainte comme sans forfanterie, ainsi que font les bons soldats devant l'ennemi, au jour du combat.

Malheureusement le courage et la sagesse ne suffisent pas toujours pour conjurer les coups du sort... Que de nobles victimes tombées sur les divers champs de bataille de la gloire militaire et du tendre sentiment !

L'histoire dont il s'agit est celle d'un philosophe que l'amour aurait dû épargner, si les dieux comme les hommes ne semblaient se faire un jeu de taqui-

ner les philosophes pour faire niche à la philosophie, laquelle, du reste, ne s'en porte que mieux.

Je ne veux rien préciser pour ne pas désigner mon héros qui serait bien vite reconnu sans ces précautions imposées par le bon sens et le respect de la vie privée ; — sans compter la loi Guilloutet.

Donc un jeune homme d'une trentaine d'années, auquel nous donnerons le nom d'Alfred Dabrin-court, venait de prendre possession d'une petite maisonnette qu'il habitait seul depuis quelques mois avec un domestique comme on en voit peu.

Ce domestique à tout faire, s'il en fut, était à la fois le cuisinier, le valet de chambre, le jardinier, l'ami d'Alfred, son confident et son aide dans ses observations astronomiques ; car à la suite de contrariétés amoureuses, et pour se détacher autant que possible de ce bas monde qu'il avait pris en dégoût, il s'était fait astronome.

Regarder en l'air pour ne pas voir à ses pieds, c'est adroit quand on ne fait pas comme l'astrologue, qu'on ne se jette pas dans un puits. Donc notre héros fouillait les mystères du ciel régulièrement toutes les nuits pendant quatre ou cinq heures.

On saura tout ce qu'Alfred Dabrin-court pensait de l'astronomie comme dérivatif des passions humaines, en écoutant ce qu'en disait Mascaret, cet écho vivant de son maître.

S'entretenant une fois avec la cuisinière d'un banquier retiré de l'escompte, il lui dit :

— Voyez-vous, madame, pour un sage qui a bien réfléchi à toutes les misères de ce monde et veut nourrir son esprit sans crainte de dégrader son cœur, loin des intrigants, des coquettes et des méchants, comme dit M. Scribe, il n'y a que trois partis à prendre : se faire agriculteur comme Washington, moine comme Charles-Quint, ou astronome comme mon digne maître et moi. Mais l'agriculture exige des connaissances spéciales ; il faut une foi que tout le monde n'a pas au même degré pour embrasser la vie monastique ; tandis que pour être astronome, comme le sont certains astronomes même des plus célèbres, il suffit d'une bonne lunette avec une grande dose de patience. On attend ainsi que les planètes nouvelles viennent se faire observer d'elles-mêmes, en planètes bien élevées et prévenantes qu'elles sont. Ce n'est pas plus difficile que cela. On pêche des planètes au télescope comme on découvre des goujons à la ligne. C'est une affaire de temps et de bonheur.

On voit par ces paroles que Mascaret n'était pas un domestique vulgaire comme on en recrute dans les bureaux de placement.

C'est en Algérie qu'Alfred avait fait la connaissance de son futur aide en astronomie, quand ils servaient tous deux la patrie en qualité de simples zouaves.

Alfred était fils d'un percepteur des contributions qui le destinait au notariat. Mais cette honorable carrière n'était point du goût de notre héros qui, dès

sa plus tendre enfance, montra les dispositions les plus belliqueuses.

Il n'avait pas plus d'une douzaine d'années lorsque son père qui connaissait son antipathie pour le notariat, lui parla en ces termes pleins de sagesse :

— Puisque tu ne veux pas te faire notaire, que veux-tu devenir ?

— Je veux me couvrir de gloire, avait répondu l'enfant.

— Ce n'est pas une profession cela.

— Ça m'est égal.

— C'est bon ; nous verrons si tu seras toujours dans ces belles dispositions.

Alfred grandit et en grandissant il ne cessait de répéter :

— Je ne veux pas être notaire, je veux me couvrir de gloire.

Il fallut céder devant une volonté arrêtée, et le paisible percepteur désirant du moins choisir le genre de gloire dont son fils voulait absolument se couvrir, le destina à la marine.

Il passa ses examens et échoua avec un entrain et une gaieté qui ravirent les examinateurs.

A tout il répondit de travers, mais d'un ton d'assurance parfaite et avec une physionomie des plus heureuses.

En face de ce résultat le percepteur des contributions sentit se raviver ses anciennes espérances.

— Il en est temps encore, dit-il à son fils, veux-tu te faire notaire ?

— Non répondit l'obstiné jeune homme, je veux me couvrir de gloire.

Alfred prit un répétiteur de mathématiques, travailla pour être admis à l'école Saint-Cyr, et échoua comme il avait échoué pour la marine.

Cette fois c'est l'oreille basse qu'il annonça la mauvaise nouvelle à son père.

— Je me ferai notaire, lui dit-il, puisque je ne puis pas me couvrir de gloire.

— C'est trop tard répondit sévèrement le percepteur des contributions ; tu as voulu te couvrir de gloire, tu te couvriras de gloire.

— Mais mon père...

— Il n'y a pas de mais et il n'y a pas de père. Tu te couvriras de gloire, te dis-je. Je le veux.

— Partir comme simple soldat ?...

— Un simple coupe-choux suffit pour récolter des lauriers lorsqu'on a la manière de s'en servir. Au reste, si j'insiste aujourd'hui pour que tu te couvres de gloire, il est bon que tu saches que mon intention n'est pas de te couvrir d'or. A dater de ce moment, je serre les cordons de ma bourse qui s'est assez vidée inutilement pour toi.

— Soit, dit Alfred ; la soupe est bonne au régiment et l'habit de zouave est bien porté dans le monde. Je me couvrirai de gloire pour ne pas aller tout nu.

Et il s'engagea dans un régiment de zouaves qui partait pour l'Afrique.

Deux ans plus tard M. Dabrincourt mourait, laissant à son fils une couverture de cent cinquante mille francs, comme disent les gens de bourse, pour ajouter à la couverture de gloire dans laquelle le zouave avait dû s'envelopper suivant toutes les probabilités. Cent cinquante mille francs ce n'est pas précisément la fortune, mais c'est la vie aisée à jamais assurée, quand on ne place pas son argent en obligations qui n'obligent à rien. Alfred se débarrassa au plus vite de sa couverture de gloire pour jouir exclusivement de sa couverture financière. Il s'acheta un remplaçant et fit aussi remplacer Louis Mascaret qui lui avait sauvé la vie en perçant de sa baïonnette un Arabe déguisé en buisson.

Mascaret attaché à la personne d'Alfred ne voulut jamais souffrir que personne autre que lui rendit le moindre service à son maître.

Voilà comment il se fait que nous le voyons cuisinier, valet de chambre, jardinier, ami, confident et même astronome.

J'ai dit qu'Alfred s'était fait astronome à la suite de chagrins d'amour. Ces chagrins au nombre de deux furent en effet cuisants et bien propres à inspirer une résolution extrême.

Premier amour désagréable. — Ayant fait à Marseille la connaissance de la veuve d'un capitaine au long cours, il se prit d'amour pour elle et lui offrit sa main pleine de l'héritage paternel.

La veuve ne parut insensible ni à la main d'Alfred ni à ce qu'elle renfermait, et consentit volontiers à pleurer la perte de son premier mari avec son second époux.

Les larmes qu'on verse ainsi à deux sont toujours de douces larmes.

D'ailleurs on n'est pas dans le Malabar en France, et les veuves inconsolables sont, dans notre beau pays, faites pour être consolées.

Tout était donc prêt pour le mariage et Mascaret avait avec Alfred choisi l'indispensable cachemire de l'Inde qui devait accompagner les bijoux, et les autres accessoires non moins indispensables au bonheur d'une femme sensible et bien éduquée, lorsqu'on frappa à la porte de la veuve.

Alfred qui se trouvait présent ouvrit et vit entrer un homme barbu, laid, brûlé par le soleil, amaigri par les souffrances, sâle et mal mis.

C'était le mari qu'on croyait mort.

— Ma chère femme ! dit-il en ouvrant les bras à celle qui se croyait veuve et qui recula d'effroi.

— Vous ici ? monsieur.

— Moi-même, chère amie.

-
- Vous n'êtes donc pas mort ?
— Mais non, comme tu le vois, cher ange.
— Ce n'est pas possible.
— Mais puisque je te parle et que tu me vois.
— Cela ne se peut pas, je ne le veux pas, allez-vous-en, monsieur.
— Chère femme, reviens à la raison.
— Ah ! c'est affreux, et j'en mourrai véritablement, moi, et ce sera lui, le monstre, qui aura la chance d'être veuf.

Et elle s'évanouit en prononçant quelques phrases sans suite desquelles se détachèrent ces mots : c'est un abus de confiance... les morts ne reviennent pas... Je suis trahie...

Le capitaine de navire que tout le monde avait cru mort dans un naufrage, reparaissait fort mal à propos après six ans d'absence. Mort, on l'eut encore pleuré quelquefois, — les jours d'orage et quand les nerfs sont surexcités. Vivant, il devenait odieux à celle qui avait tant regretté sa perte. C'est toujours ce qui arrive en pareil cas.

L'émotion de celle qui n'avait plus ce doux titre de veuve, fut si profonde, sa contrariété de voir s'évanouir un doux rêve à peine commencé, si vive, qu'une fièvre violente se déclara et qu'elle prit le lit pour ne plus se relever, — du moins on le crut. Dans son délire elle demandait, à ce qu'elle appelait ses deux maris, qu'ils ne la quittassent pas un seul instant.

Ils obéirent tous deux par humanité.

Louis Mascaret préparait les potions calmantes pendant que le capitaine de navire d'un côté du lit et Alfred de l'autre, s'efforçaient tour à tour de rappeler à la raison celle qui s'était si bien habituée à considérer son mari comme enseveli dans les flots et ne pouvait se consoler de n'avoir pas à déplorer cet horrible malheur.

Avant de mourir elle eut un moment de lucidité.

Prenant la main du capitaine elle la mit dans celle d'Alfred et dit d'une voix faible mais nette :

— Mes amis, je vous aime tous les deux avec une égale tendresse.

Alfred fit la grimace, et le capitaine de navire feignit d'éternuer pour se donner une contenance.

— Mais je le sens, continua la malade, la félicité n'est pas de ce monde puisque je retrouve mon mari après avoir eu tant de peine à me consoler de sa perte et quand mon cœur était préparé à de nouvelles amours.

Alfred et le capitaine gardèrent le silence.

La pauvre femme reprit, mais d'une voix presque éteinte.

— Je meurs, dit-elle, au moment où pour la première fois de ma vie j'allais goûter le bonheur en épousant un mari de mon choix.

— Que dit-elle ? demanda le marin.

— Rien, rien, répondit Alfred, en toussant comme l'autre avait éternué.

— Toutefois, reprit l'agonisante, comme je ne suis point une de ces femmes dont l'esprit égare le cœur, je me plais à rendre justice aux bonnes qualités de mon mari. Si je ne l'ai jamais aimé je l'ai du moins toujours estimé. C'est à vous Alfred de réparer les torts involontaires de mon pauvre cœur déchiré en l'aimant pour moi et pour vous. Que mon souvenir vous unisse. Vivez ensemble comme deux amis, comme deux frères, et que vos intérêts soient les mêmes. Si le pauvre naufragé a tout perdu en perdant le navire qu'il commandait, c'est à vous Alfred, de réparer ces injustice du sort. Vous être riche vous, et je ne sais rien de plus touchant que deux amis dont l'un vient généreusement en aide à l'autre. Embrassez-vous et jurez-moi sur ce lit de mort que vous vivrez en frères... Eh quoi, vous hésitez?... La parole de celle qui n'est pour ainsi dire plus de ce monde n'a pas d'action sur votre cœur égoïste et sec?... Ah ! je le vois vous me trompiez tous les deux, quand tous les deux à des époques différentes, vous me juriez de m'aimer toujours... Et je vous croyais ! Ah ! pauvres femmes que nous sommes, c'est ainsi qu'on nous trompe !

A ces paroles, le capitaine et Alfred se sentirent émus.

Après s'être interrogés quelques instants du regard, ils se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Ah ! dit la malade en poussant un soupir de satisfaction, je puis mourir à cette heure.

Cette femme sensible ne mourut pourtant pas, et son rétablissement assez prompt fut pour Alfred le signal de son départ de Marseille.

Alfred aimait réellement celle qu'il avait cru veuve, et il eut peut-être été moins malheureux de sa mort que de son retour à la santé dans les conditions où elle se trouvait.

Il eut toutes les peines du monde à ne pas provoquer en duel celui dont le grand tort à ses yeux était, de n'avoir pas coulé avec son navire et tout son équipage.

Sur les observations de Mascaret, il consentit enfin à laisser vivre le capitaine et à partir pour Paris, où les amoureux de tous les pays sont à peu près sûrs de trouver des distractions à leurs chagrins.

Il n'attendit même pas si longtemps.

Deuxième amour désagréable. — En chemin de fer le hasard le fit asseoir à côté d'une Anglaise, très-blonde et très-romanesque. Il lui demanda la permission d'aller lui présenter ses hommages dans son hôtel à Paris, permission qui lui fut accordée. La visite d'Alfred ne se fit point attendre. Plus que jamais il fut ravi du grand air de la blonde fille d'Albion qui se disait alliée à une des plus nobles familles de l'Angleterre et propriétaire de biens considérables en Écosse. Alfred avait déjà fait trois visites à la dame lorsqu'il la trouva écrivant une lettre

d'un air contrarié. S'étant informé discrètement du motif de cette contrariété, elle finit, après beaucoup d'hésitations, par lui apprendre que comptant sur une traite de dix mille francs qu'elle n'avait pas reçue, ce retard la mettait dans un cruel embarras.

Alfred fut heureux de saisir cette occasion de pouvoir être agréable à une femme si éminemment distinguée et il offrit les dix mille francs qui furent acceptés.

Cet argent lui fut rendu quelques jours plus tard ; ce qui n'avait rien que de très-naturel dans l'esprit de notre amoureux.

La *non-veuve* du capitaine de navire était presque entièrement oubliée, et Alfred allait être pour la seconde fois, le plus heureux des hommes lorsque la police entra chez l'anglaise, se saisit de sa personne et saisit tous ses papiers. C'était une voleuse faisant partie d'une bande pour l'émission de faux billets de banque. On emmena la femme en prison et Alfred malgré ses protestations, fut conduit à Mazas où il passa quarante-huit heures, les plus désagréables possibles.

Inutile d'ajouter que les dix mille francs de l'Anglaise étaient de faux billets dont Mascaret alluma sa pipe.

Cette seconde blessure faite à son cœur, Alfred voulut renoncer à l'amour et à ses œuvres pour aller vivre dans la retraite avec Mascaret sur une mon-

tagne des Pyrénées inaccessible à l'amour. Il s'est fait bâtir dans cette intention, nous le savons, un ermitage très-pittoresque à quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer et du sentiment.

Mais est-il un seul endroit inaccessible à l'amour.

Marmontel ne le croit pas.

Le docteur non plus.

Moi non plus.

— Une belle nuit, nous dit le docteur, en croyant observer Vénus, il contempera la petite Henriette, ou la grande Sophie, ou Armande la rousse, ou Éлиза la brune, ou mademoiselle Y..., ou madame Z..., qui par inexplicable aventure se sera trouvé flânant juste en face de l'objectif du télescope philosophique, et crac ! les étoiles ne seront plus au ciel et le ciel sera sur la terre.

— Vous avez raison, dit le cocher. Déjà même...

— Assez, fit le docteur, c'est compris. Si vous voulez, Marmontel, acheter l'observatoire de cette victime de l'amour, il est à vendre après fortune faite.

— Comment, et par quelle force ascensionnelle mystérieuse, dit Marmontel, une femme a-t-elle pu monter jusqu'à la demeure de l'astronome et s'y faire voir et admirer ?

— Innocent, fit le docteur : vous ne prévoyez donc pas le cas où l'astronome a pu descendre jusqu'à la demeure d'une femme ?

— Ah ! c'est juste, soupira Marmontel. La femme est un démon.

— La femme est un ange, riposta le docteur.

— La femme est tout, dit Marmontel.

— La femme n'est rien, ricana le docteur.

— Messieurs, leur dis-je, vous avez tous les deux raison.

.

Il y a un mois, je recevais une lettre du docteur avec ce *post-scriptum* :

« Le nid d'aigle de l'astronome par amour est à vendre. Il est marié et il a exigé que son fidèle Mascaret se mariât aussi. De temps en temps Mascaret visite et met en ordre les télescopes.

» — On ne sait pas, dit-il, ce qui peut arriver. »

FIN

Mirecourt. -- Typ. moderne Costet & C^{ie}.

7512





